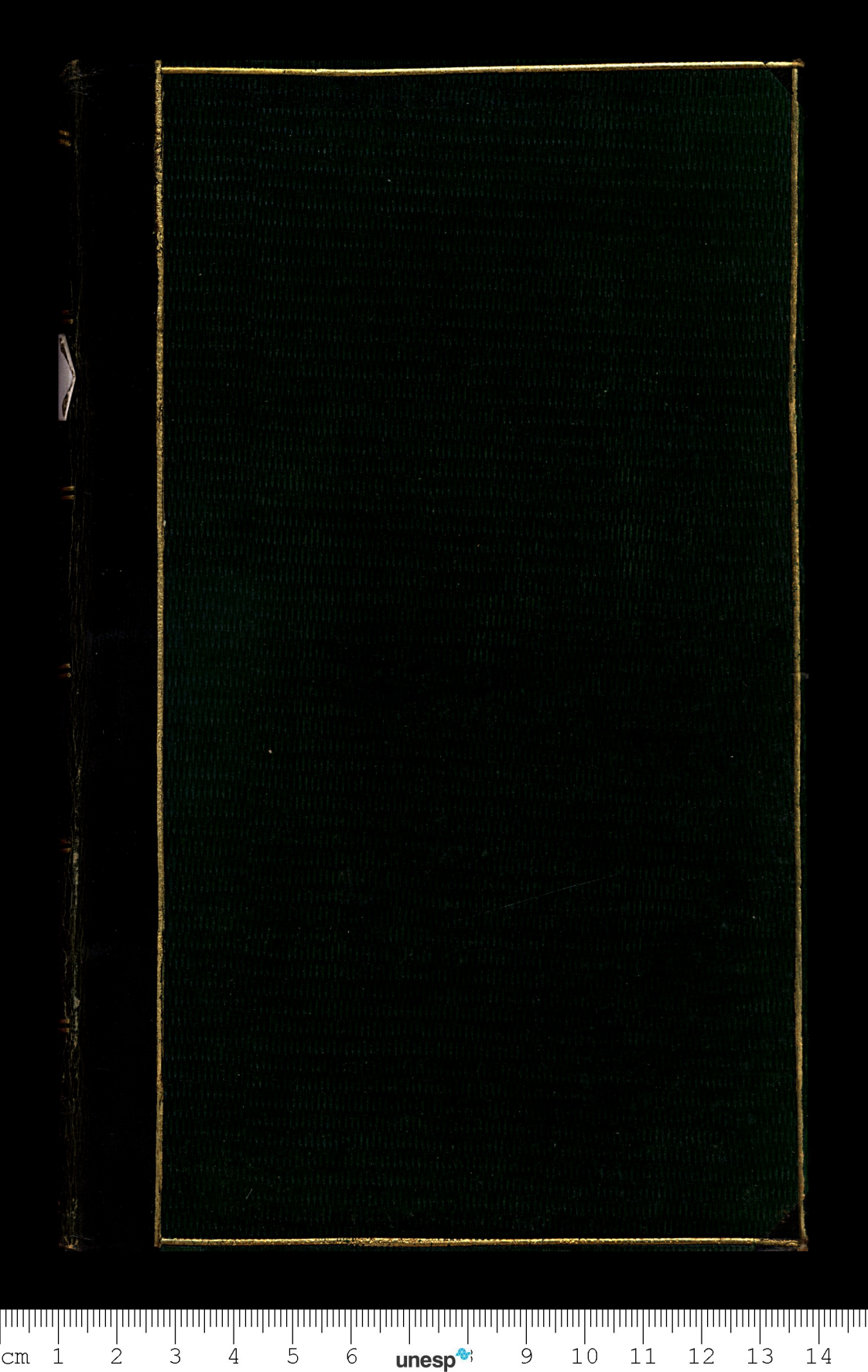
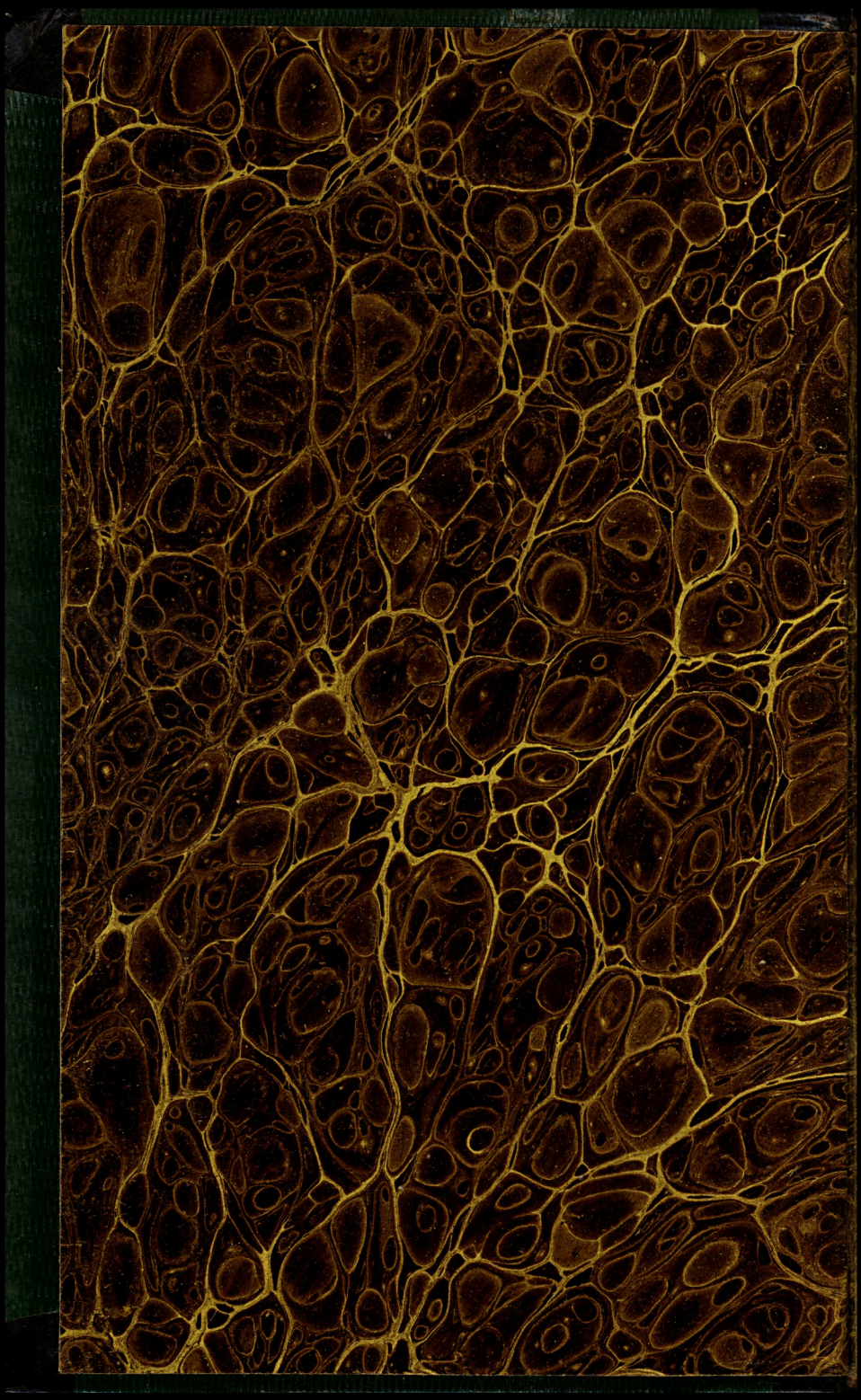
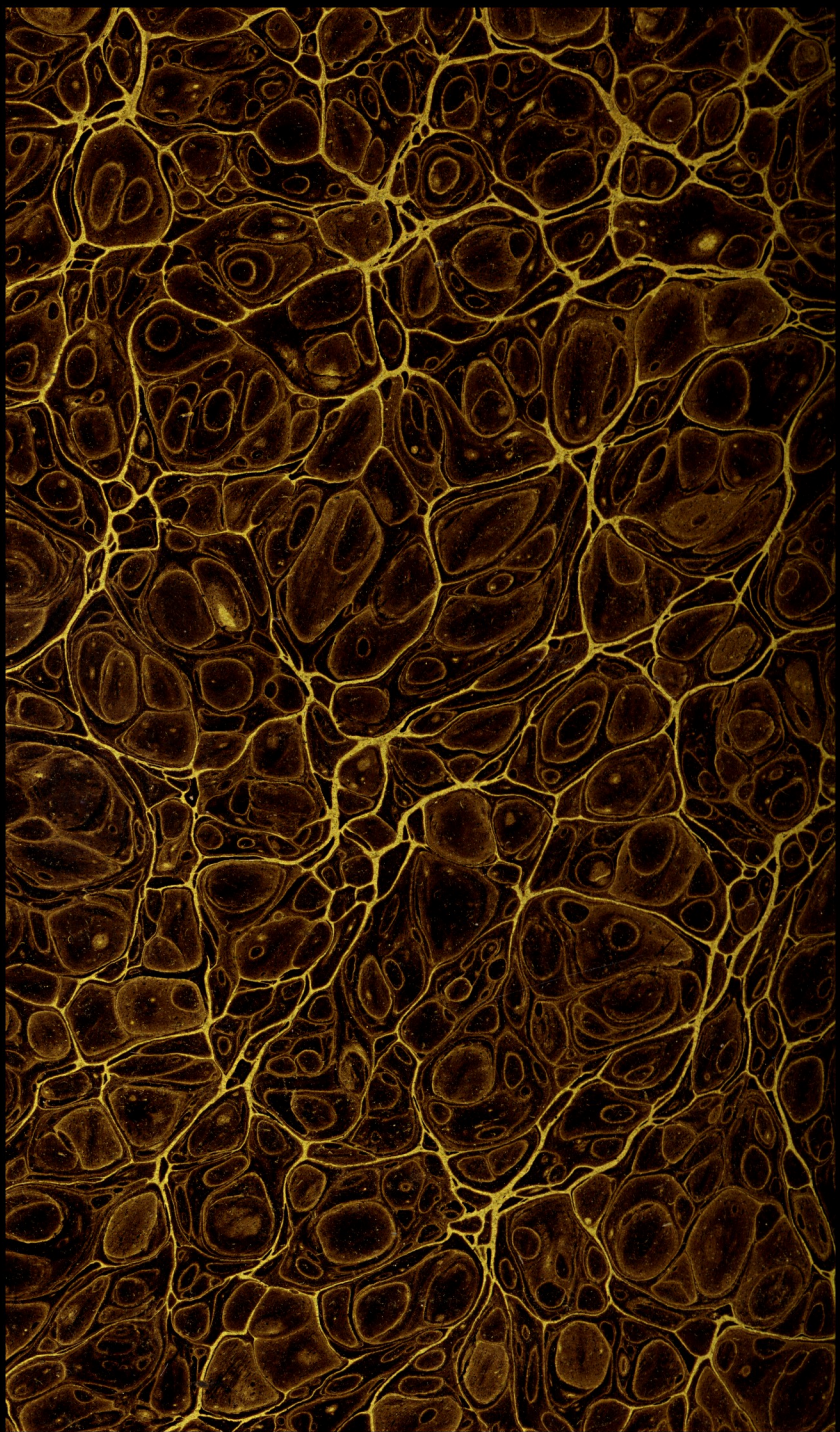






P.e Dietrichstein

B.

LETTRES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR L'ITALIE.

LETTRES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR L'ITALIE.

LETTRES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR L'ITALIE,

DE CHARLES DE BROSSES,

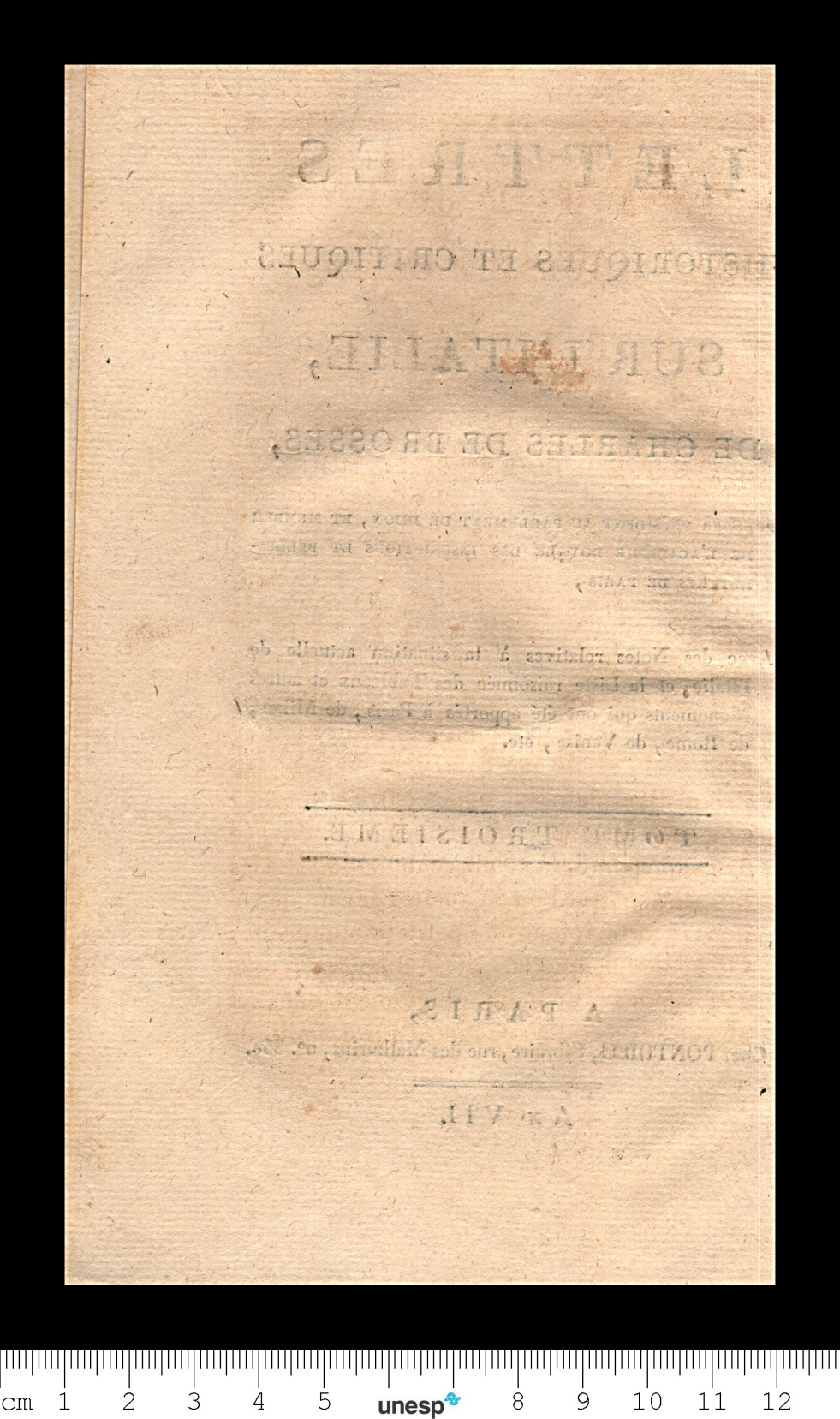
PREMIER PRÉSIDENT AU PARLEMENT DE DIJON, ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE PARIS,

Avec des Notes relatives à la situation actuelle de l'Italie, et la Liste raisonnée des Tableaux et autres Monuments qui ont été apportés à Paris, de Milan, de Rome, de Venise, etc.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez PONTHIEU, Libraire, rue des Mathurins, n°. 330.

AN VII.



LETTRES
HISTORIQUES ET CRITIQUES
SUR L'ITALIE.

LETTRE PREMIÈRE.

A M. DE QUINTIN.

Suite du mémoire sur Rome.

NE retardons pas plus long-temps le desir extrême que vous avez de voir Saint-Pierre ; mais ne ferai-je pas mieux de vous y laisser aller seul, et de me contenter du peu que j'en ai dit ci-devant dans une lettre à Neuilly ? Comment oserai-je entamer une notice abrégée de ce que contient ce miraculeux édifice ? les descriptions que l'on en a faites en tant de volumes, formeroient une petite bibliothèque ; C'est bien pis que la galerie du grand-duc. Jetons nous néanmoins un moment dans cet abyme de merveilles de l'art. J'aurois honte de St-Pierre.

vous décrire tant de choses de moindre valeur, sans dire un mot de celle-ci. Je commence par vous avertir que vous pouvez y voir tous les jours de votre vie, sans crainte, quelque nouvelle remarque à faire ; ce n'est qu'après un certain nombre de visites qu'on en est pleinement satisfait. Je conseillerai cependant de n'y aller qu'aux jours où le soleil est pur et serein ; les temps obscurs ne lui sont pas favorables, ni en général à quelque édifice que ce soit.

La route la plus courte pour aller de la place d'Espagne à Saint-Pierre (et ce fut justement par où je débutai à mon arrivée), ne donne pas grande idée de Rome. On traverse quantité de rues mal bâties ; ce n'est qu'au pont Saint-Ange que l'on commence à se reconnoître. J'ai parlé ailleurs de ce pont, de sa balustrade et de ses douze statues de marbre, du château Saint-Ange, reste infortuné du superbe mausolée d'Adrien. Vous n'ignorez pas que c'est la forteresse de Rome. J'ai bien moins de plaisir à le voir muni de ses cinq bastions, qu'à me le figurer tel qu'il étoit autrefois en tours à trois étages, entouré de portiques en colonnades et de statues. Le méchant pape

Alexandre VI a fait fabriquer un très-long corridor brut, qui communique au palais Vatican, par lequel, en cas de surprise, le pape pourroit se réfugier du palais à la forteresse. Dépense inutile, aujourd'hui que les papes n'habitent plus ce palais, et qu'étant respectés de leurs sujets et unanimement honorés de tous les princes de l'Europe depuis qu'ils se renferment sagement dans l'exercice de leur pouvoir légitime au-dehors et d'un gouvernement fort modéré au-dedans, ils n'ont plus à redouter de séditions populaires ni d'hostilités étrangères. Si ce corridor étoit plus large et plus droit, la place seroit toute trouvée pour en faire la galerie des antiques.

A la sortie du palais Saint-Ange on tire sur la gauche droit à l'église, dont on apperçoit la façade en perspective, de telle manière qu'il semble qu'on l'aille toucher de la main. Vous êtes tout étonné de voir ensuite l'intervalle qui vous en sépare et de grandes statues que l'on n'avoit pas appréciées d'abord.

Cet intervalle et l'emplacement de l'église étoient autrefois occupés par le tombeau de Scipion, le cirque de Néron, et par un tem-

ple d'Apollon. Dès le temps des anciens peuples Latins il se rendoit ici des oracles, *Vaticinium, ubi vates canebant.* Il s'y en rend aujourd'hui de plus fameux que jamais ; si bien que le lieu semble prédestiné de tous temps à être *Vatican.*

Donnez vos ordres au plutôt pour que l'on ouvre tout le terrein depuis le pont jusqu'à la colonnade, en abbattant les vilaines petites maisons qui séparent la rue *Borgo Vecchio*, de la rue Transpontine, et plantant cet espace d'une belle avenue d'arbres, ou, si l'on en veut faire les frais, d'une colonnade. De quelque manière que ce soit, il faut changer ou orner cette vilaine place quarrée, qui fait une ignoble queue à la place ronde la plus superbe de l'univers, à ce que je crois; car je doute que l'Almeydan d'Ispahan, que je n'ai pas vu et que je ne verrai jamais, la surpasse ; et certainement les places Saint-Marc, Vendôme, Bellecourt, etc. ne l'égalent pas. La place ronde est formée 1°. par les deux portiques semi-circulaires, chacun de quatre rangs de colonnes doriques sur lesquelles régne une terrasse bordée de balustrades dont chaque acrotère porte une statue. Alexandre VII a fait faire cette

admirable colonnade, l'un des plus beaux monuments de l'architecture moderne, par le *Bernin* et par *Maderne* (si je ne me trompe). Les carrosses peuvent passer entre les intervalles des colonnes. 2°. Par les galeries droites qui joignent les portiques à la façade du temple qui fait le fond de la place.... L'obélisque du cirque de Néron, élevé par *Fontana*, est au centre. Je ne puis me lasser de voir les deux fontaines jaillissantes qui l'accompagnent, ni d'en parler. Quoique l'obélisque soit un très-bel objet, et qu'il ne puisse être mieux placé pour lui-même, je ne sais si je n'aimerois pas encore mieux qu'il n'y fût pas, parce qu'il interrompt le coup-d'œil du portail.

Mille gens ont pris les mesures de l'édifice, mais peu d'entr'eux s'accordent bien juste sur les dimensions. J'ajoute à la notice le calcul que m'a promis de me donner l'un des étudiants de l'académie, qui m'a dit les avoir prises avec une extrême exactitude. Le résultat *circum circa* de ces différentes dimensions, est que le temple n'a pas beaucoup moins de cinq cents pas de long, près de trois cents de large à la croisée, et plus de deux cents cinquante au portail,

plus de quatre cents de haut, et environ deux mille deux cents de tour.

Tout ce que vous connoissez de célèbres architectes romains et florentins, y ont épuisé leur savoir pendant près de deux siècles : le *Bramante* et *Vignole* ont eu la plus grande part au-dedans ; *Lorenzetto* aux revêtissements extérieurs à ressauts, qui sont d'une excellente beauté ; le dôme, chef-d'œuvre de *Michel Ange*, est la plus belle partie : *Laporte* et *Fontana* en ont eu l'exécution ; le portail, par *Charles Maderne*, est la moindre, non qu'il ne soit beau, mais le reste le surpasse. On auroit pu faire ici quelque chose de mieux dans le goût de la basilique d'Antonin ou du Panthéon, ou de ces beaux temples à colonnes cannelées dont Vitruve donne les règles et la description. Ce portail est un prodigieux ordre corinthien à colonnes, comprenant tout d'une pièce deux vastes péristiles, dont l'inférieur a ses portes et arcades ioniques de brèche violette. Le corinthien porte un architrave, un fronton, un troisième péristile en attique à pilastres couronné, par treize colosses, Jésus-Christ et les apôtres. Mais qu'ai-je besoin de vous dire ceci, tandis que vous pouvez

avoir les yeux sur l'estampe ? Les colonnes sont si élevées qu'encore que quelques pans de leurs draperies soient figurés en maçonnerie de brique, cette grossièreté ne fait aucun mauvais effet d'en bas.

Avant que d'entrer dans l'église, on trouve un *Anium* ou vaste péristile pavé de marbre, terminé par deux salons : la statue équestre de Constantin est placée dans celui de la droite. C'est aussi à droite qu'est la porte murée qu'on ouvre en cérémonie pour le jubilé, et qui rime fort mal avec les quatre autres; celle du milieu est de bronze chargée de bas-reliefs. Au-dessus du premier péristile, il y en a un second très-superbe en fenêtres, colonnes extérieures et balustrades; c'est une immense galerie où l'on bâtit des logements en bois pour les cardinaux dans le temps du conclave. J'aurois bien voulu placer ici la galerie de statues antiques, si ce n'étoit la maxime : *Non sunt miscenda sacra profanis*. Au-dessus du second péristile, il y en a un troisième dans l'attique du portail. Je ne sais ce que contient celui-ci, n'y étant point entré. Je vous l'ai déjà dit : l'entrée dans l'église ne frappe point, parce que tout y est en sa place dans une admirable pro-

portion ; une voûte aiguë à la gothique, ou des arcs fort hardis pris dans un long diamètre d'ovale, étonnera davantage au premier coup-d'œil. Ici voyez, et vous serez toujours plus content. Considérez une partie simple et sa grandeur, vous jugerez du total, et vous admirerez par quel art ces énormes parties ne présentent rien de gigantesque, quoique mises sous les yeux mêmes. Quand Slotz, sculpteur français, eut fait placer, il y a quelques semaines, la statue de Saint-Bruno dans une des niches des piliers, je lui dis que l'ange qui présente la mitre à Saint Bruno étoit petit et mesquin. « Cela est vrai, me dit-il, je le reconnois à présent ; mais cette église est si trompeuse ! J'ai néanmoins donné onze pieds de hauteur à cet enfant ».

La nef n'a de chaque côté que quatre arcades, divisées par cinq piliers, chaque arc portant deux statues assises sur le cintre ; chaque pilier revêtu de deux pilastres composites cannelés séparés par une niche. Ces niches sont destinées aux statues colossales de fondateurs d'ordres religieux, sans aucune distinction d'ancienneté ; les premières prêtes ont été placées dans les premières

niches. Les Dominicains, les Minimes, les Chartreux, et quelques autres ordres ont déjà fait placer leurs RR. PP. fondateurs ; le surplus des niches garde l'expectative. Les revêtissements des piliers sont quelques-uns en marbre, la plupart en stucs chargés de bas-reliefs et d'ornements d'un grand goût. Dans les nefs collatérales, chaque division marquée par un des grands piliers forme une chapelle, ayant ses colonnes et sa coupole. Rien n'est mieux entendu sur le parallèle de ceci ; d'autres chapelles fermées forment une double collatérale qui ne paroît point au coup-d'œil intérieur faire corps avec l'église. C'est dans l'une de ces chapelles fermées que les chanoines font l'office ; le grand chœur ne sert qu'aux jours pontificaux. La plupart des mausolées sont adossés contre les grands piliers dans les nefs collatérales. Ces mausolées sont de la dernière magnificence et du plus grand goût, sur-tout ceux de Grégoire XIII, de la comtesse Matilde, de la reine Christine, de Léon XI, d'Innocent XI, et ceux de Paul III et d'Urbain VIII, au fond du chevet.

Tout le pavé est de marbre de couleur à beaux compartiments ; la voûte de stuc et mo-

saïques dorés, l'arc des cintres qui entrent sous le dôme est plus que demi-cercle ; il se recourbe un peu vers la naissance : effet que les uns blâment et que les autres approuvent. Les quatre monstrueux piliers du cintre qui portent le dôme sont revêtus en même symétrie que les autres pilastres cannelés, redoublés dans les ressauts. L'angle est recoupé à pans du côté du maître-autel, et orné d'une tribune à colonnes torses, balcon et baldaquin, et au-dessus une grande statue sur un piédestal dans une niche entourée d'une balustrade. Les escaliers par où l'on descend dans l'église souterreine sont derrière ces statues. Il y a aussi un autre escalier pareil sous le maître-autel. Les quatre évangélistes sont peints en mosaïque dans les angles au-dessus de la corniche corinthienne, et au-dessous du dôme. Tout le pourtour commence à se former sans interruption par une grande frise circulaire, sur laquelle les mots : *Tu es Petrus et super hanc petram*, etc., écrits en mosaïque sur un fond d'or, se lisent facilement au bas. Les lettres de cette inscription sont de six pieds de haut. Le dôme commence à s'élever au-dessus de la frise par un grand ordre de pilastres composites architravés sur des pié-

destaux; et par-dessus une espèce d'attique, d'où part la haute calotte bien plus belle et mieux proportionnée que celle du Panthéon: elle est ornée en stucs et en peintures mosaïques. Le cintre est ouvert en rond par le bas d'une petite lanterne dans la partie supérieure, par la pointe faisant la cime de l'édifice, terminée par la grosse boule de cuivre surmontée d'une croix. Je fus vermeilleusement surpris, étant au-dessus du dôme, de voir que cette petite lanterne étoit percée dans son contour de seize grandes croisées par où l'on regarde le bas de l'église, comme le fond d'un abyme.

Le maître-autel est entouré par-derrière d'une balustrade de marbre et de bronze doré, chargée d'une quantité de lampes d'argent qui n'y font pas un bel effet. Je dis par-derrière, car la façe principale de l'autel regarde le fond de l'église, selon l'ancien usage; de sorte que le pape, lorsqu'il y célèbre la messe, a le visage tourné vers les assistants; il nomma le cardinal de Tencin pour la dire en sa place le jour de Noël: celui-ci se tira d'affaire avec l'applaudissement public, ayant à merveille chanté son latin selon la prononciation italienne. Le fa-

meux baldaquin du maître-autel à colonnes torses, bas-reliefs, statues et pentes festonnées, le tout de bronze, n'a pas besoin que j'en fasse ici l'éloge : son mérite est assez connu ; c'est le plus beau jet de fonte qu'il y ait au monde. Il ne faut pas dire moins de bien de la chaire Saint Pierre, soutenue par quatre pères de l'église, surmontée d'un Saint-Esprit au milieu d'une gloire rayonnante, accompagnée d'anges ; le tout aussi de bronze et d'un volume prodigieux. Elle est appliquée contre le fond du temple, où elle fait un merveilleux effet, sur-tout au coucher du soleil, lorsqu'il darde sa lumière au travers des vitres par les vuides de la gloire de bronze. Je ne vous parle pas de deux superbes mausolées qui garnissent le fond du temple de chaque côté de la chaire. Il faut voir les estampes de tout cela qui ne sont pas bien rares ; je souhaiterois que vous pussiez aussi facilement avoir sous les yeux un fidèle et joli tableau de tout l'intérienr du temple, que *Pagnini* vient de peindre pour le cardinal de Polignac : ce morceau est tout-à-fait bien exécuté pour le détail, la vérité, le coloris vague, la perspective et la distribution de lumières. Quand il s'agit de vue de bâtiment

et de perspective, on trouve encore en Italie des peintres entendus dans ce genre particulier. Mais il en est un qu'on a poussé plus loin dans ce siècle-ci qu'il ne l'avoit jamais été ; c'est celui des mosaïques. Puisque vous demandez d'être instruit avec quelque étendue de cette espèce de fabrique en peintures, je consens à consacrer à ce sujet une lettre particulière. On a pris le bon parti d'ôter d'ici tous les tableaux d'autels, où l'humidité naturelle du terrein les faisoit périr, et de les remplacer pas ces magnifiques copies mosaïques des plus belles peintures des meilleurs maîtres ; car on ne s'est point assujetti à recopier, en chaque place, le même original qu'on en venoit d'ôter, à moins qu'il n'en méritât la peine. Tels sont, par exemple, le Saint-Pierre marchant sur les eaux, de *Lanfranc*, et l'aimable Pétronille, du *Guerchin*, au fond de la croisée à main droite. On remplacera les originaux médiocres par des copies des plus célèbres originaux qui soient ailleurs. De cette manière il n'y aura rien ici en peinture qui ne soit digne d'y avoir place ; on y peut rassembler une vingtaine des plus fameux tableaux. Ceux auxquels on travaille actuellement dans de grandes

halles voisines, sont la Transfiguration et la Communion de Saint-Jérôme ; soit que l'on regarde ces pièces qui vont être posées, ou celles que l'on vient d'enlever, on ne peut revenir de la surprise que cause leur énorme grandeur dans ces halles, que dans l'église même.

Lorsque vous aurez assez considéré les deux croisées qui paroissent être deux églises métropolitaines, nous repasserons dans la collatérale gauche, dont l'examen ne nous retiendra pas aussi long-temps que celui de la droite, étant beaucoup moins ornée ; cette partie du temple n'est pas encore finie en-dedans de ce côté. Les ouvriers y travaillent ; mais lentement à ce qu'il m'a paru. C'est par ici que se trouve l'escalier qui monte au dôme, et les cellules des pénitents pilant du marbre pour le salut de leur ame et la rémission de leurs péchés. La promenade au-dessus des toits est tout-à-fait agréable ; outre ce grand air et la belle vue, on y trouve des statues, des logements, de grands et petits dômes, des colonnades, etc., où se glissent ensuite les calottes du grand dôme ; car un dôme ne peut être en belle forme sans en avoir deux ; la courbure de l'intérieur ne

devant pas être la même que celle du dehors. L'escalier rampe sur la calotte inférieure ; mais il y a un endroit fort plaisant à monter, où la courbure est en dessous, à-peu-près de cette manière, si bien que l'on monte le corps penché en arrière, en se guidant au moyen des appui-mains. Au-dessus du dôme on trouve la lanterne ; on s'insinue dans une espèce de colonne creuse, façon d'étui, contenant un escalier assez désagréable. De cet espace supérieure, on monte à la boule par une échelle toute de fer toute droite. Alors on apperçoit, comme Sancho-Pancha, la terre grosse comme un pois, et les hommes comme des feuilles de chêne, qui marchent dessus. On me conta qu'il y a quelques années, pendant que deux religieux espagnols étoient dans la boule, survint un tremblement de terre qui la faisoit aller en cadence. On ne peut pas être mieux gîté que dans cette boule, pour sentir un tremblement, à cause de la longueur du levier ; un de ces pauvres moines en mourut de frayeur sur la place. Je ne sais combien messieurs les faiseurs de relations comptoient qu'il entreroit de compagnies d'infanterie dans cette boule ; il est certain qu'on y pourroit entasser grand

nombre de personnes, si on les y mettoit les uns sur les autres comme des sacs de bled. Sans cela, peu de gens pourroient y entrer à-la-fois, à moins que de se mettre à cheval sur les barres de fer qui la traversent en tous sens pour la soutenir : sa forme ronde ne laisse pas d'espace à plusieurs personnes pour s'y tenir facilement debout.

Ne quittez pas le dôme, je vous prie, sans en avoir fait le contour en-dehors sur la saillie des corniches. Il n'y a point de garde-fous ; aussi les fous n'y vont-ils pas : témoin Lacurne qui pensa le devenir en me voyant faire cette promenade d'un air aisé. Au reste, je n'avois garde de commettre imprudemment ma précieuse personne, je savois qu'il n'y avoit rien à craindre ; outre que l'on s'appuie toujours d'une main contre le bâtiment, je n'aurois pu, même en cas de frayeur, tomber en-dehors, la corniche ayant plus de saillie que je n'ai de hauteur.

Le Vatican est un amas confus de cours et de corps-de-logis, sans ordre et sans fin. La principale cour, appelée des Loges, formée par trois corps-de-logis, ayant, outre le rez-de-chaussée, trois étages de loges ou tribunes à balustrades et colonnes, est tout-à-fait

à fait belle ; les autres n'ont rien de remarquable. On ne sait par où y entrer faute de façade extérieure et de portail : il n'étoit pas possible en effet d'y en faire, l'espace se trouvant occupé par la colonnade de la place qui vaut tous les portails du monde. Pour entrer dans les cours du palais, on passe par dessous le portique de cette colonnade ; et, pour aller dans les appartements, on enfile tout droit l'escalier qui conduit à la chapelle Sixte. Ces appartements étant inhabités n'ont aucun meuble ; on ne sauroit même pas trop où les placer dans le principal appartement, dont les quatre murs, les voûtes, dessus de fenêtres et hauteurs d'appuis, sont presque par-tout peints jusqu'au pavé par *Raphaël* et par ses élèves. Ce sont ces peintures si vantées, et qui seroient en effet les plus belles de l'univers, si le peu de soin, l'humidité du lieu et quelques accidents ne les avoient fort endommagées. Mais rien ne leur a fait plus de tort que la barbarie des soldats allemands de l'armée du connétable de Bourbon, lorsqu'il eut pris Rome d'assaut ; ils établirent un corps-de-garde dans cet appartement, où, faute de cheminée, ils firent grand feu au milieu des salles : la fumée

et l'humidité attirée des murs par le feu perdirent tout-à-fait ces fresques incomparables. La pièce où est l'école d'Athènes est celle qui a le plus souffert. Il n'y a point d'amateur en peinture qui ne coure au plus vîte à ce palais comme à un lieu de délices. Le premier coup-d'œil ne répond pas à l'attente autant qu'on le voudroit : l'appartement n'est pas beau par lui-même ; il est demi-gothique, triste et mal éclairé. Ce sont toujours des voûtes à angles et de petites fenêtres, garnies de petites croisées et de vieilles vitres infâmes et sombres. L'abondance des peintures y produit une espèce de monotonie. Il y en a de petites autour des grandes ; ce qui ôte toute la netteté, et ne laisse aucun repos à l'œil. Il y en a par-tout, même dans les endroits où elles sont le plus mal placées, dans des places et des formes très-bizarres, dans un très-mauvais jour, au-dessus et tout autour des fenêtres, par exemple. Ces peintures sont tout-à-fait ternies ; le coloris en est perdu, et par conséquent l'effet de perspective et la première grace du coup-d'œil le sont aussi. Arrivant ici la tête échauffée du mérite des princes des peintres, je ne pus m'empêcher de m'écrier à la première mi-

nute : *Raphaël, ubi es ?* Mais, après le premier moment, quand on a mis à part les accidents dont il n'est pas la cause, et qui ont déparé son ouvrage, on le trouve et le plus grand Raphaël qui se puisse. La Bataille de Constantin contre le tyran Maxime sur le ponte Mole est le premier tableau de la première classe des grands ouvrages, comme la Transfiguration de Montorio (ou si l'on vuet la Nuit de Noël de Modène, par le *Corrège*) est le premier de la première classe des tableaux de chevalet, soit que l'on examine la perfection du dessin, le nombre infini des figures, la force et la variété des attitudes, le feu de la composition et de l'exécution ; soit que l'on considère la grandeur de l'invention et de tout l'ouvrage. On ne peut s'empêcher de lui accorder cette prééminence, même par-dessus l'histoire de Psyché, la Galathée et l'Incendie del Borgo, du même auteur, et par-dessus les Noces de Cana, du *Véronèse ;* la galerie Farnèze, d'*Annibal Carrache ;* et le plafond Barberini, de *Pietre de Cortone*, seuls ouvrages qui puissent, à mon gré, concourir avec celui-ci qui est antérieur à ces trois derniers. Il a été peint en entier par *Jules Romain*, sous

la conduite de *Raphaël*, qui n'a fait que l'inventer et le dessiner. Je doute que le coloris en ait jamais été beau ; il y a peu de clair obscur, et peut-être seroit-ce une faute s'il y en avoit davantage, l'action se passant en pleine campagne, où la lumière est partout également répandue, sans distinction de masses d'ombres. Notre Lebrun a pris de toute main dans ce tableau, quand il a peint sa bataille d'Arbelle : autant en ont fait beaucoup d'autres ; car c'est ici le modèle de tous les sujets de cette espèce. L'école d'Athènes est fort remarquable par la science, l'invention, la belle ordonnance et la bonne perspective que l'on devine aisément qui y étoient avant qu'elle ne fût gâtée. Quoiqu'il tienne encore un peu de la première manière sèche de Raphaël, et que ce ne soit pas un de ses plus parfaits ouvrages, il n'y en a peut-être aucun plus capable de faire honneur à l'ouvrier. Le style et les pensées de cet ouvrage sont merveilleux ; chaque philosophe par son geste et son expression caractérise son genre de doctrine et d'opinions favorites : c'est le premier modèle qui ait paru d'un grand sujet rendu d'une manière noble et savante. Michel Ange n'avoit fait que don-

ner l'exemple du fier et du terrible ; Léonard de Vinci avoit quelques portraits et autres petits ouvrages parfaitement finis : tout le reste jusqu'alors étoit mesquin, roide et barbare.

On vante beaucoup, dans le tableau de la Messe, et dans celui de la Dispute du Saint-Sacrement, la finesse et la variété des airs de têtes. Certains connoisseurs leur voudroient donner la préférence sur tous les autres. Pour moi, j'avance que ce ne sont pas ceux qui me plaisent le plus, et que cette assemblée si nombreuse d'évêques mitrés, ces gloires en arcs les unes sur les autres, tombent, à mes yeux, dans une monotonie peu agréable. Il faut convenir cependant que le style de ces deux tableaux est noble et juste, et que celui de la Messe est plus distingué qu'aucun autre pour le coloris ; mais quelle expression dans la division d'Attila que S. Pierre et S. Paul menacent en l'air de leurs épées, lorsqu'il marche pour saccager Rome ! Quelle lumière et quelle beauté de clair-obscur dans le Saint-Pierre délivré de prison par un ange ! Quelle combinaison et quelle dégradation de lumière ! Quelle figure réellement angélique que cet ange lumineux et

tout transparent! Il y a une grille de fer toute noire au-devant de la prison qui fait éclater la lumière intérieure et qui la divise ; c'est un effet incroyable. Si ce tableau étoit d'une plus grande composition, et que le local auquel le peintre étoit assujetti ne lui eût pas donné une forme si bizarre, je le mettrois au premier rang. Quel feu d'érudition, et quelle énergie dans l'Héliodore frappé de verges et chassé du temple de Jérusalem dont il enlevoit les trésors ! Quelle invention dans cet anachronisme allégorique du pape Jules II rentrant en même temps dans le temple en triomphe, c'est-à-dire, remis en possession des biens de l'église dont ses ennemis le vouloient dépouiller! Parmi tous les tableaux du Vatican, celui-ci est encore mon favori : Raphaël a-t-il jamais rien fait d'égal à ce cavalier et à ce cheval qui foule aux pieds Héliodore, à ces anges sans ailes, sous une forme humaine, qui fondent sur lui, et rasent la terre sans y toucher? Je mettrois ce tableau le premier de tous, si l'autre partie n'étoit bien froide en comparaison de celle-ci.

Tout est en action et en tumulte dans l'incendie *del Borgo*; un vent violent, par lequel tous les objets paroissent agités, augmente le

désordre et l'épouvante. Chaque partie est d'une correction de dessin achevée; voyez cette femme qui porte de l'eau, ce vieillard qui se sauve tout nu par une fenêtre; en un mot c'est un chef-d'œuvre de tout point.

Non-seulement Raphaël est admirable dans la composition détaillée de chacune de ces pièces; mais il l'est encore dans l'idée du total. Ayant peint, par exemple, dans une des chambres, les quatre principales sciences; savoir, la Théologie, la Philosophie, la Jurisprudence et la Poésie; la Dispute du Saint-Sacrement et l'Ecole d'Athènes représentent les deux premières; les deux autres sont le mont Parnasse, Grégoire IX et Justinien donnant, l'un les Décrétales, l'autre son Code. Au reste, ces quatre pièces-ci, qui ont été les premières peintes, sont encore surpassées par celles des autres chambres.

Les élèves de notre académie de France ont eu permission de copier au voile ces grandes pièces de Raphaël. On est dans l'intention de fabriquer aux Gobelins, sur ces copies, une tenture de tapisserie pour le roi. Je vais quelquefois les voir travailler. A ne vous rien dissimuler, je suis fort mécontent de leur ouvrage où je ne vois rien de bon que la fi-

délité des contours; ils copient le dessin correctement à la vérité, puisqu'ils calquent sur l'original, mais d'une manière froide: bien que le contour soit exact, on n'y retrouve plus ce feu ni ce trait hardi des originaux. Outre ceci, ils les défigurent de plus en plus par un maudit coloris plâtreux à la française, inférieur encore à celui des originaux, qui n'a jamais été trop bon (car le coloris est la moindre partie de ces peintures), et qui de plus a été fort gâté par le temps et par les accidents. C'étoit une chose imaginée à merveille, que de mettre en tapisserie ces belles peintures, en les relevant par les vives couleurs de nos laines des Gobelins; mais si on les fait à la manufactnre, aussi ternies que le sont les copies que l'on va leur envoyer d'ici, l'exécution de cet ouvrage ne fera pas, en France, grand honneur à Raphaël. Le meilleur seroit de bâtir des salons exprès pour y mettre les copies de ces originaux en mosaïque de verre avec tout l'éclat de leur émail. Ce projet ne seroit pas si bon marché; mais il seroit digne de la magnificence du roi, qui auroit aussi des copies des premiers tableaux du monde, supérieures mêmes aux originaux.

Je ne fais pas difficulté de dire qu'elles surpasseroient les originaux, par plusieurs raisons : 1°. ces copies en mosaïques excellent à rendre fidèlement leur original avec toute sa force, avec toutes ses beautés, comme j'en ai facilement jugé par la comparaison que je viens de faire de la Pétronille, du *Guerchin*, avec la copie qu'ils en ont faite, laquelle n'est nullement inférieure à la peinture ; et encore par ce que je leur vois faire dans la Communion de S. Jérôme, du *Dominicain*, qu'ils ont à présent sur le métier. Ces deux tableaux sont assurément au nombre des meilleurs que l'on connoisse ; ainsi l'on peut juger que les ouvriers ne réussissent pas moins bien à copier Raphaël : 2°. Il est facile, en copiant, de s'assurer, par des moyens familiers aux artistes, de la parfaite correction du dessin et de l'exacte fidélité des contours, quoiqu'il faille en même temps convenir qu'on n'y retrouvera pas ce grand feu du premier trait du maître, qui part de la promptitude avec laquelle sa main suit la pensée dont il est l'inventeur : 3°. l'invention, la composition, l'ordonnance et les caractères qui sont les principales parties de la peinture, et celles qui mettent le génie de Raphaël si fort au-

dessus de tout autre, se retrouveront dans la mosaïque, comme dans la peinture; le style même ne sera pas fort différent, si ce n'est qu'il n'aura pas tout-à-fait la même élégance: 4°. Le coloris sera beaucoup meilleur, tant par l'éclat naturel de la mosaïque, que parce qu'il est aisé de le rectifier sans rien changer aux espèces de couleurs employées par le peintre, puisque l'on peut mettre vives et brillantes les mêmes couleurs qu'il a mises ternes et terreuses. L'humidité de l'église Saint-Pierre a perdu les belles couleurs de la Pétronille; elles sont fort bien rétablies dans la mosaïque. Le coloris du Vatican est éteint aujourd'hui; peut-être même, dans la première fraîcheur, n'étoit-il pas au-dessus du médiocre. De toutes les parties de la peinture, le coloris est celle qui frappe le plus promptement les yeux, qui affecte le plus le vulgaire pour lequel un tableau mal colorié est un tableau de rebut; qui attire la première ceux mêmes qui, la regardant comme secondaire, lui préfèrent avec raison la composition et le dessin: un bon tableau mal colorié est comme un bon livre sans agréments. Ne voyons-nous pas aujourd'hui en France quelle faveur ont pris les tableaux flamands et hol-

landais ; à quel prix excessif ils sont montés, sans avoir d'autre mérite que celui du finiment et du coloris? Ce sont, pour la plupart, ou de petits sujets bas et puériles, ou de grands sujets traités d'une petite manière ; et même ce coloris si vanté est un coloris de pierreries, éclatant fort au-delà du vrai, et qui n'est point dans la nature, non plus que ce grand finiment n'est pas conforme à la perspective aérienne. Cependant voilà le coloris qui est à la mode parmi nous, par le même goût qui fait courir après nos petits livrets écrits d'un style baillant et néologique ; car n'ayez pas peur que ces curieux compilateurs d'école flamande recherchent des ouvrages du grand Rubens, où est le vrai coloris. Non, ce sont des Teniers, des Mieris, des Gérard Down, etc., qu'ils achètent à tout prix; dont je rends graces au ciel, s'ils peuvent si bien faire tomber les Titien, que je les aie pour un louis. Ne seroit-ce pas aussi l'extrême platitude du coloris de nos peintres français, qui auroit contribué à jeter notre goût dans l'excès opposé? Quel dommage qu'ils n'aient pas su acquérir cette partie, eux qui travaillent avec tant de science et d'esprit! Où sont les Italiens qui composent et ordonnent mieux

que Lebrun, Jouvenet, Boulogne, et Lebourdon? Si ces derniers peignoient comme les Vénitiens, ou comme les Lombards, j'ose dire qu'ils seroient au moins leurs égaux. Et Lesueur, notre Raphaël de la France, quand il lui arrive de colorier aussi bien qu'il invente ou qu'il dessine, n'est-il pas autant le divin Lesueur, que l'autre est le divin Raphaël?

Je dis donc, pour revenir au propos dont je m'étois écarté, qu'on ne pourroit rendre un plus grand service à notre art favori que de donner par des mosaïques un vif coloris à ces admirables ouvrages du Vatican, qui ne manquent que dans cette partie; mais le plus grand avantage qu'ils retireroient du projet que je vous propose, est de sortir de ce sombre appartement voûté, de se débarrasser de ce fatras de peintures environnantes qui les noient, d'être mis dans un jour favorable, où ils paroîtront avec tout l'avantage dont ils sont dignes, et de quitter les charges irrégulières qu'ont quelques-uns d'entre eux; car il ne faudroit exécuter en mosaïque que les meilleurs morceaux, tous n'étant pas ici d'un égal choix, même parmi ceux de la main de Raphaël, et les réduire, autant qu'il se pour-

roit, à une forme quarrée ou cintrée par le dessus, en retranchant ou en séparant certaines parties ailleurs ; en plaçant au-dessus et aux côtés d'une porte, telle excellente pièce qui se trouve au-dessus et aux côtés d'une fenêtre. Ce seroit une magnificence bien digne d'un aussi puissant roi que le nôtre, de faire construire exprès un vaste bâtiment en galerie, pour y réunir en copies mosaïques les plus fameux ouvrages de fresque qui sont en Italie, tant en tableaux qu'en plafonds, en les distribuant dans un bel ordre et dans un beau jour, au milieu d'une riche architecture de pilastres cannelés. Vis-à-vis de ce bâtiment, en un clin-d'œil, avec ma baguette de fée, j'en construis un autre où je réunis à la file les modèles tirés des creux de toutes les plus fameuses statues. Croyez-vous qu'on puisse rien imaginer de mieux pour l'honneur des arts et de leur protecteur ? Croyez-vous que la curiosité des étrangers, qui trouveroient ici réunies les principales choses qu'ils vont chercher de côté et d'autre à grands frais, ne rendroit pas un triple à l'Etat de la dépense que lui auroient coûtée de tels monuments ? Communiquez, je vous prie, de ma part, ce projet aux mânes du grand Colbert.

Le Jugement dernier, de *Michel Ange*, à la chapelle Sixte est aussi de la prem ère classe des ouvrages à fresque ; ce fameux ouvrage, et peut-être encore plus les figures de la frise qui soutiennent le plafond, en toutes sortes d'attitudes forcées, sont une furie d'anatomie et de dessin. A vrai dire, je ne connois point d'autres belles peintures de Michel Ange que celles-ci ; c'étoit, pour trancher le mot, un mauvais, mais un terrible dessinateur. Nous devons à ce vigoureux génie le bannissement du goût gothique et mesquin, et la gloire d'avoir ramené les autres à la belle nature, tandis qu'il l'outroit lui-même. Les figures de cette frise, leur force et leur racourci, emportent l'imagination hors d'elle-même, comme le sublime du grand Corneille : on n'a rien de plus beau en ce genre. Son tableau du Jugement dernier a réussi, parce que c'est un sujet confus, où le désordre se trouve en sa place, et parce qu'il y a su répandre un coloris sans harmonie, une mauvaise teinte générale ambiguë d'air bleuâtre et rougeâtre, qui ne ressemble pas mal au mélange des éléments dans le renversement de la nature. Toute cette pièce fait

un grand fracas et étonne bien plus qu'elle ne plaît ; c'est ce que demandoit un tel sujet. La chapelle Pauline a été peinte aussi par *Michel Ange*. Elle est si noire et si enfumée, qu'on n'y peut rien voir à son aise.

Nous trouverons mieux notre compte à aller voir les célèbres loges de *Raphaël* ; il a peint et fait peindre par ses élèves, dans chaque division de la voûte, les histoires de l'ancien et du nouveau Testament. Vous connoissez toutes ces peintures qui ont été souvent gravées, et qui ne peuvent être trop étudiées. Elles sont en grand nombre ; mais non pas de même valeur, quoiqu'il y en ait beaucoup de belles. *Raphaël* a peint lui-même les premiers sujets de la Genèse, d'une exquise perfection de dessin qui gâte la vue de tout autre tableau des autres maîtres : la Création du monde, l'Adam et l'Eve ; l'Echelle de Jacob, sont au nombre de ses plus parfaits ; les loges des arabesques sont légers et très-agréables. *Jean* d'*Udine* en fit sous les ordres et la conduite de Raphaël son maître, qui alloit soigneusement étudier le goût de l'antique en ce genre, dans les *sette salle* des thermes de Titus.

Je ne vous dirai plus rien ici de la biblio-

thèque vaticane, dont je vous ai déjà parlé ci devant; mais n'omettons pas la galerie des cartes de géographie, où l'on a peint à fresque en bleu et or toutes les provinces de l'Italie dans une très grande surface et avec beaucoup d'exactitude, à ce que l'on m'a dit. Je me suis utilement servi de ces cartes pour vérifier mon plan du territoire de Pistoye, où l'armée de Catilina fut défaite par Petreius. Cette galerie conduit à un nouveau bâtiment, que le feu pape Benoît XIII, bon moine de son métier, a fait construire derrière le Vatican, dans un canton désert, pour y mener sa vie de reclus. Les murailles des appartements sont fort proprement peintes en blanc de Troye, et les chaises de paille n'y manquent pas.

Ce n'est pas là un objet pour un curieux délicat tel que vous. Revenons à la cour du belveder. D'abord, c'est un péristile orné, dans le fond, d'une belle fontaine en niche, sur le bassin de laquelle est couchée la fameuse statue antique de Cléopâtre. On entre par-là dans la cour octogone du belveder, petite et assez laide, formée en arcardes fermantes par de grandes portes de bois peintes en rouge. Ceci ressemble mieux

à

à de remises qu'à toute autre chose ; ouvrez ces remises, et vous y trouverez, au lieu de carrosses, une statue antique dans chacune, et quelles antiques ? Ma foi ! l'Apollon, l'Antinoüs, le Torse, le Laocoon, l'Hercule, Commode, la Vénus pudique, la Vénus et Cupidon, le Faune tenant un enfant, autrement nommé Saturne prêt à dévorer son enfant. Vouloir vous exalter le mérite de ces statues, ce seroit vouloir répéter ce qu'en a dit tout l'univers : l'Antinoüs et l'Apollon sont les chefs-d'œuvre du goût délicat. Le torse avoit par-dessus tout autre l'amitié de Michel Ange; mais, quoi que l'on veuille dire de ces trois-ci : du Mermillon, du Gladiateur Borghèse, de la Vénus de Médicis, de l'Hercule Farnèse, du Faune qui danse, ou de quelque autre antique que ce soit, il faut, à mon sens, qu'elles viennent toutes se mettre à genoux et rendre leurs hommages très-humbles au Laocoon, le monarque et le souverain du peuple statue. Ce beau groupe de trois figures est de la main de trois ouvriers grecs, *Athenodore*, *Polydore et Agesander*, dont les noms sont écrits sur la base. On l'a tiré des thermes de Titus. Il y manquoit un bras, que *Michel*

Ange a tenté de refaire en marbre ; et pour ceci, il avoit l'heureuse facilité de retrouver le modèle du contour original ; car nous avons la figure entière du groupe sur le revers d'une médaille. Cependant il y a renoncé après l'avoir dégrossi ; la pierre est encore au piédestal. *Bernin*, plus hardi, a exécuté ce projet en terre cuite. Mais quelle comparaison de ceci avec l'antique ? On en plie les épaules.

S'il est possible de vous arracher d'auprès de cette incomparable statue si mal placée dans ce réduit, ainsi que ses compagnons, nous irons faire notre promenade dans le jardin du belveder, agréable et rempli de fontaines. La principale, près de la porte d'entrée, quoiqu'un peu bagatelle, est tout-à-fait curieuse et amusante ; c'est une espèce de galéasse percée de deux rangs de pièces de canon : elle a ses mâts, vergues et banderolles ; tous les cordages et agrès sont fermés par des filets de jets d'eau ; les canons tirent des jets d'eau. Le vaisseau est dans un bassin à l'abri contre un rocher couvert de jets d'eau du haut en-bas. On laisse dans ce jardin, je ne sais pourquoi, les paons de bronze et la pomme de pin qui faisoient la cime du mausolée d'Adrien.

Les Barberins ont un autre jardin dans ce quartier-ci, avec une grande maison de campagne que je me contente de vous faire voir de loin, comme je vous ai déjà montré, sur le bord du Tibre, le vaste hôpital du Saint-Esprit, dont le maître-autel, de marbre précieux, l'apothicairerie et les salles méritent d'être vus. Les deux vignes, où l'on peut achever sa promenade, sont la Farnèse et le Cesi, dans lesquelles on trouve un reste de statues antiques.

Dans notre après-midi nous parcourrons le Transtevère ; au moyen de quoi nous aurons visité toute cette partie de la ville au-delà du Tibre.

L'isle Saint-Barthélemi, à-peu-près grande aujourd'hui comme ce que l'on appelle à Paris le quartier de l'isle Notre-Dame, n'est pas d'ancienne date ; elle n'est au monde que depuis vingt-deux ou vingt-trois siècles, ayant, comme vous le savez, commencé à se former par l'amas des gerbes provenues de la récolte des fonds appartenant au roi Tarquin-le-superbe, que le peuple jeta dans la rivière en cet endroit, où elles s'arrêtèrent sur un bas-fond. Je me représente cette isle longue comme quelque chose de magnifique

au temps des Romains, lorsque son contour étoit en entier revêtu de pierres de taille qui la figuroient en forme de gros vaisseau, avec sa poupe quarrée et sa proue pointue. Quelle grandeur et quelle justesse n'y a-t-il pas dans une pareille manière d'ajuster une isle au milieu d'une ville ! Un obélisque en faisoit le mât, et le temple d'Esculape avec son dôme en faisoit le château de poupe. C'est aujourd'hui l'église de Saint-Barthélemi, à dôme et à tabernacle en colonnes de porphyre. Plus loin, après être sorti de l'isle, nous avons Sainte-Cécile, où le superbe tombeau de la Sainte, couvert de richesses et de pierres précieuses, laisse voir dans une niche pratiquée au milieu, la statue plus précieuse encore, ouvrage de *Maderne*, et l'un des quatre célèbres modernes. Elle est couchée tout de son long; la tête est coupée et reposée dans sa même place, si bien qu'à moins d'être fort près, on ne s'apperçoit pas qu'elle soit séparée du corps. Je remarquai dans cette église une belle copie faite par *le Guide* de la Sainte-Cécile de Raphaël, qui est à Bologne. Mais plus cette copie me parut belle, plus j'admirai Raphaël, dont l'original est bien au-des-

sus de celui-ci. Nous eûmes l'autre jour dans cette église une excellente musique de la composition d'un seigneur Diégo, Espagnol, qui nous donna le meilleur motet que j'ai entendu de l'année en Italie, surtout les chœurs étoient à enlever. Je voulus acheter ce motet; mais le drôle en demandoit 500 livres. C'est une misère ici, où l'on ne grave ni l'on imprime la musique, pour avoir la première copie qui s'en tire. Le violon Paschalini fit aussi des miracles dans un concerto. S'il n'est pas le premier violon de l'Italie, c'est au moins celui que j'aie jamais entendu le mieux jouer. Avant que de sortir d'ici, remarquez dans la cour une urne antique d'une belle forme.

St-François Ripa.

Saint-Chrysogone.

A Saint François Ripa on voit le tableau des Trois Mariés, par *Annibal Carrache;* à Saint-Chrysogone, autrefois *Templum Fortunae plebeiae*, les deux files de colonnes antiques... A Sainte-Marie Transtevere, autrefois *Taberna Meritoria*, c'est à-dire, les invalides, on voit une grosse fontaine dans la place, un superbe portique au-dehors, de grosses colonnes de granit, et pareilles colonnes au-dedans; c'est un des beaux bâtiments de Rome. On y voit aussi dans le portique une mosaïque

antique en pierres naturelles, et quelques bonnes peintures modernes au-dedans.

Je passe légèrement sur tout ceci, pour vous mener plus promptement jouir au-dessus du mont Janicule de l'admirable vue de Rome, et de tous ses dômes, coup-d'œil qui seul vaut la peine de faire le voyage d'Italie, joint, comme il est, à celle des aquéducs de l'eau alsiétine de Paul V, et à cette incroyable fontaine Borghèse que je vous ai déjà décrit. Mais ce n'est pas tout, on trouve à deux pas de là la fameuse Transfiguration de *Raphaël*, estimée, à la pluralité des suffrages, le plus beau tableau de chevalet qui existe. Il est fort mal placé, à contre-jour, sur le maître-autel de San Pietro in Montorio, et si j'avois l'honneur d'être pape, il n'y resteroit pas deux minutes. Ce célèbre ouvrage, qui fut exposé près du corps de Raphaël lorsqu'il mourut, et qui faisoit fondre en larmes les assistants à la vue de la perte que l'on venoit de faire d'un si grand artiste, à la fleur de son âge, est de la plus parfaite correction de dessin; les attitudes en sont admirables, tout y est plein d'ame, de vie et d'action dans la partie inférieure représentant l'enfant tourmenté du

malin esprit, que son père et sa mère amènent aux apôtres. Cela se peut voir dans les belles estampes que nous en avons ; mais ce qui ne se peut voir, et ce que l'on n'a pu rendre ni copier assez bien pour en donner une idée, c'est la partie supérieure représentant la Transfiguration de Jésus-Christ entre Moïse et Elie. Le sublime de cette figure de Jésus-Christ qu'on voit monter en l'air par sa propre gravitation, comme les autres corps tendent vers le centre, et l'air céleste de son visage, sont des choses qui veuillent être vues et non décrites. Quel feu n'y a-t-il pas aussi dans l'attitude des deux prophètes qui l'accompagnent ? Cette partie est encore au-dessus de l'autre, tout admirable qu'est celle-ci. Les lumières au-dessus du tableau devoient faire un excellent effet dans leur fraîcheur ; le temps les a rendues grisâtres. C'est un malheur pour nous que les tableaux de Raphaël se trouvent aujourd'hui trop noirs ; les couleurs ont bruni avec excès, et les diverses ombres sont devenues presque également noires ; ce qui a presque perdu l'effet de la dégradation et des petits reflets, et leur ôte par-là beaucoup de la grace du premier coup-d'œil. Au reste, le tableau n'est pas

sans défaut ; l'action en est double. Quoique ceci soit conforme à l'histoire, cette duplicité ne plaît pas ; à la vérité, Raphaël l'a sauvée le plus ingénieusement du monde en liant les deux actions l'une à l'autre par un des apôtres qui montre du doigt Jésus-Christ transfiguré au père de l'enfant malade, et paroît lui dire que c'est-là qu'il faut s'adresser pour obtenir la guérison de son enfant. Dans la composition de cet ouvrage, c'est que le mont Thabor n'y paroît qu'un mauvais petit tertre trop voisin du devant du tableau ; mais peut-être Raphaël en a-t-il usé de la sorte pour ne pas trop diminuer les figures de Jésus-Christ et des deux prophètes, et ne pas tenir dans un trop grand éloignement l'action principale du sujet. Quoi qu'il en soit, pour jouir plus à mon aise de ce tableau, j'ai coutume de le considérer à deux fois, en interposant un objet qui m'en cache tantôt une partie, tantôt l'autre, et je trouve que toutes deux séparément sont plus belles qu'ensemble ; sur-tout la partie supérieure est tout-à-fait sublime et miraculeuse. On pourroit conjecturer que Raphaël n'eut d'abord dessein de composer son tableau que de cette seule partie, et que l'ayant trouvé

trop nu, il prit ensuite la pensée de l'enrichir du second sujet. On voit au Vatican un excellent carton fait de sa main pour le tableau de la Transfiguration, lequel ne contient que cette partie inférieure, comme si Raphaël ne l'eût conçue qu'après coup ; elle est en vérité si belle, si pleine de feu, si parfaitement dessinée, qu'en convenant même qu'elle rompt l'unité du sujet, on regretteroit fort de ne pas trouver dans cette peinture un défaut qui y apporte tant de beautés. Voudriez-vous, au prix d'une plus grande perfection dans l'ordonnance, perdre cette seule figure merveilleuse de la mère agenouillée, sans parler de toutes les autres pareillement impayables ? On peut souvent remarquer dans les fautes que se permettent les grands génies, tels que Molière, Corneille et Raphaël, qu'en diminuant la perfection de leur ouvrage, elles ne laissent pas que d'en augmenter la valeur. C'est ce qui fait dire avec raison, que ce ne sont pas les défauts d'une pièce qui l'a rendent mauvaise, mais bien le manque de beautés.

Il y a ici divers sujets de la vie de Jésus-Christ peints à fresque sur la face d'une chapelle à droite, par *Fra Bastian del*

Piombo, le rival de Raphaël. Il falloit que ce drôle-là fût un maître imprudent pour aller mettre son ouvrage à côté de l'autre, malgré l'aide que lui donnoit Michel Ange pour le dessin ; car Fra Bastian n'a guères d'autres qualités qu'un coloris le plus moëlleux qu'il soit possible. Michel Ange y a aussi fait lui-même quelques peintures. La belle balustrade de marbre giall antique vient des jardins de mon ami Salluste. Le petit dôme, près de l'église, par *Bramante*, à l'endroit où la tradition porte que Saint-Pierre fut crucifié, est tout-à-fait joli. Près de Montorio, l'académie de Gliariadia, le théâtre de ses conférences, que je n'ai pas encore vu.

Vous êtes né coëffé, monsieur l'amateur de peintures ; vous allez voir encore du *Raphaël* et du plus exquis. Pour celui-ci ce sont mes amours particuliers, mieux que le Vatican, mieux que Montorio : je veux parler du petit Farnèze de la Longara. M. Galiani, envoyé du roi de Naples, logé dans cette maison, n'avoit que faire d'autant d'esprit et de mérite qu'il en a pour avoir de moi de fréquentes visites, ayant dans les deux salons la Psyché et la Galathée. Raphaël com-

mença par le salon de Galathée, qui est celui du fond, où il a peint le plafond et la frise en arabesques, et en jeux d'enfant; c'est un délire, il n'étoit bruit dans Rome que de cette frise enchantée. Michel Ange la vint voir en son absence; il ne dit mot, et ayant trouvé du noir sur une palette, en une douzaine de coups de pinceau, il barbouilla sur la muraille *a chiar' oscuro* une tête démesurée d'un gros jeune homme tout réjoui, puis s'en alla. Raphaël, appercevant à son retour cette tête monstrueuse, s'écria : *Michel Ange est venu ici. Qu'est-ce donc qu'il a dit? Rien du tout*, lui répliquèrent ses élèves; il a fait cette tête, puis s'en est allé. *J'entends*, dit Raphaël, *il a raison, mes figures sont trop petites; il faut me rectifier à cet égard dans le reste de l'ouvrage.* Et, là-dessus, il se mit à repeindre les murs du salon, où vous noterez qu'il a, par respect, interrompu son sujet à l'endroit de la tête noire, sans y toucher, si bien qu'elle y est encore, et qu'on est fort étonné de l'effet ridicule que fait là au milieu ce gros visage disparate, mais du reste admirablement bien fait. Le triomphe de Galathée se promenant sur les ondes, est un morceau sans prix, que quelques connois-

seurs regardent comme le plus bel ouvrage qui soit sorti des mains de Raphaël ; il l'a peint lui-même en entier : mais il n'a fait qu'inventer, dessiner et conduire le salon voisin qu'il fit peindre par *Jules Romain* ; c'est celui qu'en mon particulier je préfère à tout. Les sujets de l'histoire de Psyché, y sont représentés en dix ou douze pièces, tant dans les angles de la frise que dans les deux pièces du salon, séparées par une poutre. Dans l'une, le Conseil tenu par les dieux pour recevoir Psyché dans la cour célèste ; dans l'autre, le Festin de noces de Psyché et de l'Amour ; le tout entremêlé de guirlandes de fleurs en arcades, de petits Amours et d'oiseaux qui jouent par dedans : le dessein de toutes ces pièces est absolument parfait. Mercure tout nu, son petit chapeau sur la tête, son caducée à la main, s'envole d'un des angles, en face du spectateur, portant sur la terre les ordres de Jupiter. J'ai cité cette figure, la regardant en particulier comme la plus parfaite que jamais ait fait Raphaël. Quelles figures encore que ce Ganymède, présentant la coupe à Jupiter un genou en terre, Que ces trois Graces versant des parfums, que ce Sphinx avec sa mine de

fourberie, que cette Vénus partant dans son char attelé de colombes ! Quel esprit de rendre la physionomie de ces trois frères, Jupiter, Neptune et Pluton, qui n'ont pas un trait l'un de l'autre, et se ressemblent comme deux gouttes d'eau ! Le coloris de ces histoires est fort mauvais, rougeâtre, et entièrement perdu. *Carle Maratte*, chargé de les retoucher, n'ayant osé le faire, a rempli le fond de ces peintures d'un outremer dur et vif qui les fait sortir, mais qui augmente encore la dureté naturelle du coloris de Jules Romain. Raphaël qui se connoissoit lui-même pour n'être pas d'une habileté consommée dans l'art de faire plafonner ses figures, article dans lequel il a été surpassé par ceux qui ont vécu depuis, tels que le Corrège et Lanfranc, a fait à ses deux grands sujets une bordure en guise de tapisserie, que des cloux figurés tiennent attachée au plafond. L'histoire de Psyché et la transfiguration qu'il peignoit en même temps, furent ses derniers ouvrages. Augustin Chigi, propriétaire de la maison, y ayant, pour lui plaire, donné un logement à sa maîtresse, le luxurieux jeune homme s'en donna tant, qu'il mourut, à mon grand regret, un vendredi-saint, jour

fatal, hélas ! Peut-être n'auroit-il plus rien fait. Le cardinal Biena lui proposoit en mariage sa nièce et son héritière ; le pape le vouloit faire cardinal. Adieu la palette et le pinceau. *Olendi sunt, non saginandi.* Je ne sais si Raphaël mourut dans ce palais qu'il habitoit alors à ce qu'il me semble, ou dans sa propre maison, qu'on montre rue des Coronari, non loin du théâtre de Tor di Nomme et du pont Saint-Ange. La politesse nous engage à aller d'ici faire visite au prince Orsini, neveu du pape. Vous ne le trouverez pas, car il est dans sa vice-royauté de Sicile ; mais vous trouverez sa femme, et sa fille mariée au frère de l'abbé Nicolini, notre ami. Les Orsini se sont logés dans un quartier bien reculé : à merveille tant que leur oncle vivra, on leur y viendra faire la cour ; mais à sa mort prochaine, garre qu'il ne faille changer de demeure, ou rester seuls. Albani disoit, il y a quelques jours, que les neveux des papes meurent deux fois ; la seconde comme les autres, et la première à la mort de leur oncle. Votre politesse pour les Orsini sera récompensée par quelques peintures du *Corrège* et de l'*Albane*. Le grand palais Salviati est un peu plus loin. Je ne

vous y arrêterai pas long-temps. Les principales peintures ayant été, à ce qu'on m'a dit, transportées chez le connétable Colonne, dont la femme est Salviati.

Delà nous irons, suivant l'usage, terminer notre course par une promenade à la vigne Pamphile, et vous conviendrez que celle-ci est la plus belle, la mieux entendue, et la mieux plantée de toutes. La façade du palais est toute de bas-reliefs antiques, disposés par l'*Algarde* dans un ordre très-agréable. Il est grand, bien logeable, bien orné de peintures et de statues, et précédé d'une belle esplanade. Les jardins sont très-étendus, verts et mieux soignés qu'aucun autre : les grottes, les jolies fontaines y sont en abondance ; nous aurons de quoi passer agréablement notre soirée au milieu des tableaux, des tables de marbre, des bas-reliefs et des statues. La Bacchanale célèbre de *Jules Romain*, plusieurs beaux morceaux de l'*Algarde* en antiques ; le rare buste du Nerva, l'excellent bas-relief d'Andromède et Persée, la Cybèle du Cirque, et tant d'autres dont je ne vous parle pas, pour avoir déjà trop parlé aujourd'hui.

LETTRE II.

Sur les Spectacles.

(Cette feuille s'est trouvée mêlée avec d'autres ; on ne sait à qui elle étoit adressée. La première page et un grand nombre des dernières sont perdues. On n'a pas laissé que de l'insérer dans le recueil, quoiqu'il s'y trouve une autre lettre sur ce même sujet.)

On ne peut réduire qu'à quatre espèces les spectacles de théâtre que nous avons en Europe : la comédie, la tragédie, l'opéra, la pantomime ; je range dans la classe de la comédie, la féerie, la parodie, et les autres pièces de ce genre. Je ne fais pas mention de tragi-comédie, mot singulier qui ne signifie rien, n'emportant avec soi qu'une idée contradictoire ; aussi a-t-on cessé de s'en servir en France depuis plus d'un siècle... Mais si le mot s'est éclipsé, la chose n'est malheureusement que trop demeurée pour l'introduction d'un mauvais genre de romances, de tragédies bourgeoises, ou de grands

grands vices mis en comédies d'une manière très-peu comique ; car, pour le remarquer en passant, ce ne sont pas toutes les passions des hommes qui sont susceptibles d'être mises en comédies, mais seulement celles qui peuvent se présenter sous une face ridicule. Les Anglais ont aussi des tragi-comédies d'une autre espèce ; et, selon mon sentiment, elles sont si communes en Italie, que presque toutes les pièces que je vois ici ne méritent pas un autre nom. L'opéra, quoiqu'il soit en Italie comme en France un drame chanté, diffère si considérablement dans le détail en ces deux pays, qu'ils n'ont presque de commun que d'être l'un et l'autre en vers et en musique. La pantomime n'est en usage que chez les Anglais ; on dit qu'ils en ont quelquefois d'admirables. Pour moi, tout ce que j'ai vu en ce genre m'a paru à peine médiocre. Je n'ai point vu en Italie de pures pantomimes, proprement dites, quoique assurément nulle nation en Europe ne paroisse née avec autant de talent naturel pour réussir au mieux dans cette espèce de représentation ; mais ils la mêlent dans leurs comédies et dans leurs ballets.

Les anciens avoient comme nous ces quatre

genres de spectacle dramatique, et encore divers autres que nous ne connoissons point, tels que sont l'attelane, la satyre, et autres qu'on peut fort bien ranger dans la classe de la comédie. Ils excelloient sur-tout dans la pantomime, ayant poussé infiniment plus loin que nous l'art des gestes, dont ils faisoient une étude sérieuse et raisonnée. Ils en portoient la pratique avec beaucoup de soin et de correction dans toutes les actions publiques de quelque genre qu'elles fussent, jusques-là que le comédien Roscius se vantoit de pouvoir mettre autant de force et de persuasion dans les gestes d'un plaidoyer de Cicéron, que ce grand orateur en auroit pu mettre dans sa composition. On ne peut même douter par divers passages des anciens, qu'ils n'eussent une méthode de noter les gestes, comme nous en avons de noter les chants et les pas de ballets. Les pantomimes étoient un des spectacles auxquels les Romains couroient avec le plus d'ardeur. Quant aux opéra, (j'appelle de ce nom tous les spectacles en musique), je dis qu'ils étoient en usage chez les anciens; je vais même plus loin, et ne crains point d'avancer que toutes leurs tragédies et leurs comédies étoient de

ce genre ; à la vérité ces opéra ressemblent moins pour la forme aux opéra modernes qu'aux tragédies-ballets, qui étoient fort en vogue autrefois à la Cour de France, et dont l'introduction de l'opéra fit perdre l'usage. On sait que la tragédie grecque n'étoit dans son origine qu'une chanson à l'honneur de Bacchus, grossièrement chantée par quelques villageois barbouillés de lie, au milieu des réjouissances qu'ils faisoient pendant leurs vendanges. En quittant sa première grossièreté, elle ne quitte pas, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, les habitudes de son enfance ; le masque et le chant lui demeurèrent. On travailla seulement à en perfectionner l'usage :

Primus personae pallaeque repertor honestae
AEschylus.

Je dois dire, avant que d'aller plus loin, que, si je compare les tragédies ou comédies des autres nations aux nôtres, ce n'est pas à dire que je prétende par-là les regarder comme égales; je ne pense pas que personne veuille nous disputer la préférence sur cet article, ni mettre de niveau Sophocle avec Corneille, Euripide avec Racine, un Térence et Ménandre avec Molière. Les Anglais même

ne nous le disputent qu'en hésitant, quelque jaloux qu'ils soient de tout ce qui se fait en France, et quoiqu'ils aient, plus qu'aucun autre peuple, de très-bons auteurs à nous opposer, tels que Shakespear, Adisson, Congrève, Wambruk, Valler et plusieurs autres qui ont certainement très-bien réussi dans les deux genres. Pour les opéra, la prévention est au contraire contre nous en faveur des Italiens. Nous verrons bientôt sur quoi elle est fondée, et qu'il s'en faut beaucoup qu'elle soit aussi injuste qu'on se le figure communément en France. Ceci me donnera lieu d'entrer dans le détail de la musique des deux nations; j'examinerai aussi les poëmes lyriques de Métastase, qui méritent assurément de grands éloges, car ces pièces ressemblent bien moins à Quinault qu'à Corneille. Je vous laisserai juger si c'est-là le genre qui convient à la musique.

J'ai marqué les quatre espèces de nos spectacles dramatiques; distinguons à présent ce qu'il y a de plus essentiel à examiner dans les deux principaux, je veux dire la tragédie et la comédie. Je réserve à parler ensuite de l'opéra qui a une sphère plus étendue; pour la pantomime, il n'en sera plus question que

lorsque j'ajouterai quelque chose sur la gesticulation des anciens. Permettez-moi de vous rapporter un passage d'Aristote qui me revient dans la mémoire, et qui exprime ma pensée le plus clairement du monde. Voici ce qu'il dit dans sa poétique : *Omnis tragœdiae partes esse sex necesse est, quae faciunt ad qualitatem illius ; hae sunt fabulae, mores, dictio, sententiae, melopœia et apparatus.* « Six choses contribuent à faire réussir une » pièce de théâtre, et toutes ensemble la rendent parfaite : 1°. l'invention ou l'ordonnance du sujet ; 2°. les caractères ; 3°. le » style ; 4°. les beautés du détail ; 5°. la déclamation ou le jeu des acteurs ; 6°. la magnificence du spectacle ». De ces six articles, les quatre premiers seulement semblent être du ressort du poëte : on croiroit volontiers que le sixième n'est affaire que du décorateur. C'est l'opinion d'Aristote, lorsqu'il ajoute : *Apparatus autem animum oblectat quidem minimum ; tamen partes habet.* J'espère cependant vous convaincre par plusieurs exemples très-frappants que l'invention du poëte n'a pas moins de part à la beauté du spectacle, que l'exécution du décorateur, et qu'un auteur tragique peut même avoir l'art

de rendre les décorations intéressantes à l'action de sa pièce et au développement de son sujet.

De ces six choses, une seule, quand les autres manquent, peut suffire pour faire, du moins pour un temps, la fortune d'une tragédie, quoiqu'elle ne suffise pas pour en faire réellement une bonne pièce. Ne voyons-nous pas quelquefois une décoration nouvelle, ou un habillement singulier, faire courir tout Paris, pendant six semaines, à une pièce ou à un opéra qu'il n'auroit peut-être pas regardé sans cela au bout de deux jours ? Mais le point qui contribue le plus souvent à la réussite des pièces, c'est le cinquième, sans doute : je veux dire *le jeu des acteurs*. Cela se passoit chez les Grecs tout comme chez nous. Des parties, celle qui fait le plus d'effet, c'est la déclamation, dit Aristote : *Harum verò partium maximè oblectat melopœia.* Il faudroit n'avoir jamais fréquenté le théâtre pour n'être pas convaincu de la vérité de ceci. Il faut que les pièces soient bien au-dessous du médiocre pour ne pas réussir, du plus ou moins, à la représentation ; le spectateur ému par le pathétique ou la vérité du jeu, leur prodigue sans ménagement des

applaudissements que le poëte ne manque pas de s'approprier. Malheureusement ce jeu des acteurs ne s'imprime pas avec les paroles ; ce qui seroit aujourd'hui plus nécessaire que jamais en France, où messieurs les auteurs ne copient plus leurs caractères d'après la nature, mais d'après le caractère particulier du jeu de chaque acteur auquel il destine un rôle dans la pièce ; de sorte que, quand ce fard étranger est tombé par l'impression, le public, sur-tout en province, reste tout étonné des éloges avec lesquels on lui a annoncé une pièce fort médiocre. De là vient que de vingt pièces qui auront passablement réussi au théâtre, à peine une se soutient-elle à la lecture ; ainsi c'est aux comédiens que nos auteurs actuels doivent la plupart du temps leur réputation ; vérité dont ceux-ci auroient peine à convenir, puisqu'elle n'est applicable qu'à des écrivains subalternes. Les grands maîtres se soutiennent par eux-mêmes ; néanmoins leurs ouvrages doivent toujours paroître plus parfaits au théâtre qu'à la lecture, où ils se trouvent dénués de deux des six parties qui pourroient les rendre tels.

Puisque nous avons regardé la représentation comme la cause la plus ordinaire du suc-

cès des poëmes dramatiques, commençons par l'examen de cette qualité, quoiqu'il s'en faille beaucoup qu'elle soit la plus essentielle. La manière dont les anciens jouèrent leurs pièces, étoit fort différente de ce que les modernes pratiquent à cet égard, et devoit l'être. Chez nous, ceux qui ont du goût, du loisir ou de l'argent, vont au spectacle; la salle est bien pleine quand il s'y trouve 7 à 8 cents personnes; les artisans ou gens du bas peuple ne savent ce que c'est que de songer seulement à y aller. Au contraire, la populace de Rome et d'Athènes avoit pour tous les jeux publics un affolement qui ne se peut concevoir. Dans les états républicains, la populace tient toujours un rang considérable par sa multitude et son crédit; les gens en place, ou qui vouloient y arriver, devoient chercher à lui plaire: il n'y avoit pas de moyen plus assuré pour y réussir que de donner des spectacles. Un édile savoit, par expérience, qu'il ne manqueroit pas de suffrages quand il solliciteroit une plus grande dignité, si le peuple avoit été content des fêtes qu'il donneroit à ses frais pendant son édilité. Ainsi les spectacles, qui ne sont chez nous qu'un amusement, entroient pour beaucoup dans les vues politi-

ques. La Grèce poussoit même ceci plus loin que l'ancienne Rome ; on ne s'en remettoit pas au soin ou à la libéralité des particuliers, on célébroit à grands frais, dans quantité de villes de Grèce, des jeux fondés avec beaucoup de solemnité ; on y attiroit, de toute part, des gens à talents, on les faisoit concourir. Les juges regardoient comme une affaire importante d'avoir à décider d'une tragédie ou d'un athlète. Celui qui remportoit le prix étoit couronné de laurier, mené en triomphe, chanté par les plus fameux poëtes, entretenu aux dépens du public ; on mettoit son nom dans les registres ; on lui élevoit des statues. Les peuples de toutes les provinces accouroient en foule à ces jeux ; et cette habitude qu'ils avoient de s'y voir et de s'y fréquenter, étoit regardée comme un des meilleurs moyens d'entretenir la concorde dans tout le corps de la nation.

Pour contenir un si grand nombre de spectateurs, il falloit un espace proportionné. On le ménageoit tant qu'on pouvoit, en lui donnant une forme circulaire, et en plaçant sur les degrés les assistants les uns au-dessus des autres ; mais, quelque précaution qu'on pût prendre, soit pour rapprocher les spec-

tateurs, soit pour grossir les voix des acteurs en infixant dans les murs de distance en distance des vases concaves qui les faisoient retentir, il est aisé de sentir qu'il y avoit une bonne partie des spectateurs dans les places éloignées où ils ne pouvoient ni voir ni entendre que fort imparfaitement ; d'autant mieux que le *pulpitum*, ou lieu où jouoient les acteurs, devoit être d'une grandeur proportionnée au reste du théâtre. Nous voyons par quantité d'endroits de Térence et d'Aristophane que les théâtres étoient si vastes, qu'on pouvoit réciter grand nombre de vers avant que d'être arrivé du théâtre sur le devant.

Je crois que cet éloignement est la vraie cause de l'étrange attirail que prenoient les comédiens pour jouer des rôles tragiques. Un habillement tel que je le vois décrit ne seroit pas à nos yeux moins ridicule que monstrueux ; mais il falloit grossir les objets aux yeux d'une foule éloignée. Les acteurs en leur naturel ne leur auroient paru que des pygmées ; circonstance.....

(Le reste manque.)

LETTRE III.

A MADAME COURTOIS.

Femmes. Assemblées. Conversation.

LES dames romaines, dont vous me demandez des nouvelles, ma bonne amie, ne sont pas en prédicament de beauté dans les autres villes. J'ai trouvé qu'on leur faisoit tort, quoique parmi la noblesse le sang ne soit pas aussi beau qu'à Vénise. Les femmes me paroissent ici au moins aussi bien qu'en aucune autre ville d'Italie; la princesse Borghèse, la duchesse de Caserte, mesdames Piccolomini, Petroni, Ricci, Falconieri, Sanpieri et plusieurs autres seroient par-tout de belles femmes. Il n'en est pas de même des femmes du peuple, ni des courtisanes, du moins pour le peu que j'en ai apperçu. Il n'y a point de ces courtisanes qui ont si bon air, et qui font si bien leurs affaires comme à Venise; il n'y a point non plus de filles de théâtre : la décence ecclésiastique ne laisse paroître sur le théâ-

tre, dans les rôles de femmes, que de jeunes jolis garçons, à qui de diaboliques chaudronniers ont trouvé le secret de rendre la voix flûtée, habillés en filles ; des hanches, de la croupe, de la gorge, le col rond et potelé : on les prendroit pour de véritables filles. On prétend même que les gens du pays s'y trompent quelquefois jusqu'au bout ; mais c'est une vieille calomnie à laquelle je n'ajoute aucune foi. Je vois au contraire que ces honnêtes Romains sont très-beaux serviteurs du beau sexe ; chacun a sa chacune. Tous les jours on les voit arriver ensemble dans les assemblées, ou à si peu d'intervalle l'un de l'autre que, lorsque l'on voit entrer une personne, on peut parier à jeu sûr pour celle qui va suivre. Nous appelons ceci les cartes roulées. Les parciades de pigeons se mettent ainsi deux à deux tout le long des appartements, et font à leur aise la petite jaserie, jusqu'à ce qu'il leur prenne fantaisie de jouer au quadrille, à tre-selle, au tropa, ou aux manthiales ; mais sur-tout à ce dernier qui est le grand jeu en règne. C'est un jeu de cartes fort extraordinaire, tant pour le grand nombre de cartes que pour leurs figures, et pour la manière dont il se joue.

J'y voyois les gens si appliqués et si vifs, qu'autant par curiosité que parce que nous autres étrangers ne savons pour la plupart du temps que devenir dans ces grandes assemblées, il m'a pris fantaisie de me faire initier dans les mystères de ce jeu-ci, plus obscur en apparence que ceux de la bonne déesse, mais qui ne sont rien au fond. Sur le peu que je sais jusqu'à présent de ce jeu dont je m'escrime déjà, quoique souvent au détriment de mon associé, il me paroît facile à apprendre; mais très-difficile à bien jouer. Ce jeu est très-beau, au moins aussi savant, aussi vif et aussi piquant que le réversi, le plus beau de nos jeux usités en France, et beaucoup plus rempli d'évènements. D'un autre côté, il n'a pas la belle simplicité du réversi, étant au contraire très-impliqué. J'ai envie de vous le porter en France; la difficulté sera d'avoir une cargaison de cartes. Il se joue à quatre, deux contre deux, assis comme au quadrille, les deux associés vis-à-vis l'un de l'autre. Il y a quatre-vingt-dix-sept cartes, grandes et épaisses au double des nôtres; savoir, cinquante-six des quatre couleurs ordinaires; car les Italiens ont quatre figures, au lieu que nous n'en avons que

trois; plus, quarante figures singulières numérotées, et le fol, ou *matto*, qui tient lieu de zéro en augmentant la valeur des autres. Ces figures portent le nom des étoiles, du soleil, de la lune, du pape, du diable, de la mort, du pendu, du bateleur, de la trompette, du jugement dernier, et autres bizarres. Les unes ont une valeur intrinsèque qui varie entre elles; d'autres n'en ont point; mais le nº. supérieur, qui ne vaut rien, ne laisse pas que de couper l'inférieur qui vaut des points. Le tout consiste à avoir dans son jeu au moins trois numéros de suite ayant valeur, qui se puisse compter d'entrées en tierces, ou, comme ils l'appellent, en *versicules*, à les conserver en jouant les cartes, ou à s'emparer de ceux de son adversaire à la fin du coup, où les versicules se recomptent. Tout ceci est accompagné de quantité de circonstances intéressantes. Le décompte est long à la fin de chaque coup, le coup est pareillement long à jouer, les cartes se jouant jusqu'à la fin, et devenant plus difficiles à mesure que le nombre en reste moindre; ce qui est la vraie marque d'un bon jeu: aussi ne joue-t-on que trois tours, faisant douze coups, et à chaque

tour on change de place et d'associé pour varier la fortune. Tout l'artifice du jeu m'a paru consister en cette cinquième couleur qui est toujours la triomphe (les autres ne servant que de remplissage nécessaire,) et dans la manière dont on est assis entre ses deux adversaires qui vous voient toujours venir. Ce jeu a été inventé à Sienne par Michel Ange, à ce qu'on prétend, pour apprendre aux enfants à supputer de toutes sortes de manières : en effet, c'est une arithmétique perpétuelle. Il faut que ce jeu ne se soit mis en vogue à Rome qu'au temps du pape Innocent X, Pamphile; car le pape du manthial ressemble comme deux gouttes d'eau au portrait de ce grand pontife. Le jeu ne va pas bien loin, et l'on n'y joue pas gros jeu, quelquefois aux écus la fiche, mais pour le plus souvent aux testons, qui sont à-peu-près trois de nos pièces de douze sous : ajoutez que l'on ne paie jamais les cartes dans ce pays-ci. Disons en même temps que l'on a, dans les meilleures maisons, des jetons d'ivoire, des fiches de carton, et un seul jeu, dont on ne change point, quoique piqué. Les cartes, pour paroître moins sales, sont bariolées de divers traits sur les dos.

C'est une comédie que de voir les femmes mettre ce gros *in*-8°. contre leur ventre et d'entendre le jargon que l'on y tient, qui est aussi amusant que le jeu même : tout le monde est fou, hommes et femmes. En vérité il est fort joli ; je trouve que c'est le seul jeu de cartes qui ait quelque rapport aux échecs, en ce que les pièces sont variées, et que l'on fait une perpétuelle guerre tantôt aux unes, tantôt aux autres; car telle est importante dans un certain moment, et telle dans un autre.

L'autre jour, Legouz, qui est sujet aux quiproquo, s'approchant de madame Bentivoglio, lui fit compliment sur ce qu'elle excelloit à manier les *menthionales*, il vouloit dire les *menthiales*. Cet autre mot est un terme de plaisanterie qui signifie ce qui manque à ces jeunes gens de théâtre dont je vous parlois il n'y a qu'un moment. L'éclat de rire fut général dans l'assemblée ; mais vous savez qu'il ne se défère pas aisément.

Les assemblées sont réglées, à certains jours marqués de la semaine, chez une dame ou chez uue autre, ainsi que dans notre ville. Elles sont nombreuses, bien illuminées et

et de bon air ; mais peu agréables, sur-tout pour les étrangers, dont les assistants, ne songeant qu'à leur duo, ou qu'à jouer avec leurs camarades, ne s'embarrassent pas beaucoup. Les maîtresses de maisons, qui devroient être plus attentives pour eux, ne le sont pas davantage ; elles entendent mal à faire leurs honneurs et laissent chacun s'intriguer pour son amusement, ainsi qu'il avisera bon être ; de sorte que les gens qui n'ont que peu ou point de part au duo, restent en groupe à deviser sur la pluie ou du beau temps, ou d'autres nouvelles très-peu intéressantes, ou vont rôder d'une table de jeu à l'autre : méthodes peu récréatives, sur-tout pour nous qui ne parlons pas facilement la langue en conversation, et qui sommes peu au fait du propos courant ; ce qui fait que je ne vais que rarement chez madame Bolognetti où est la grande assemblée, mais plus souvent chez madame Patrizzi et chez la baronesse Piccolomini. Celle-ci, quoique de moyen âge, est encore fort belle femme, tout-à-fait gracieuse et prévenante, et faisant beaucoup de politesses aux Français ; l'autre est la femme du général des postes, riche, aimant la dépense,

entendant mieux qu'une autre à faire les honneurs de sa maison, ayant même par fois un souper chez elle les jours d'assemblées; chose rare ici, et dont l'usage n'a commencé à s'introduire que depuis peu dans trois ou quatre maisons.

Au reste, ces jours marqués d'assemblées dans chaque maison sont tout-à-fait commodes pour les étrangers. On sait chaque jour de la semaine où l'on pourra se rendre et passer la soirée. On s'assemble sur les huit ou neuf heures du soir jusqu'à onze heures ou minuit, qui est l'heure du souper pour les gens qui soupent; il y en a beaucoup qui ne sont pas dans cet usage, ou du moins en général on soupe très-légèrement, et je crois que, si nous faisions ici un long séjour, nous en perdrions nous-mêmes peu-à-peu l'usage : c'est sans doute par la nature du climat qu'un seul repas suffit. Il est facile aux gens d'une certaine façon d'être présentés par-tout en huit ou quinze jours, et d'entrer en quelque connoissance avec la plus grande partie de la ville. Les Romains sont fort accueillants à cet égard et d'un commerce doux, à ce qu'il m'en paroît jusqu'à présent. Les mêmes gens qu'on a vus une fois dans les

assemblées, on les y retrouve toujours ; les gens y sont constants dans leurs habitudes. Cette ville-ci, quoique très-grande, ne sent point la capitale ; la vie que l'on y mène est assez uniforme et plus semblable à celle de nos grandes villes de province qu'à celle de Paris, où tout est de tumulte et de variété. Le grand nombre de gens qui habitent Paris y produit cette confusion et ce changement perpétuel de société. Tout le monde y vit ensemble sans se connoître et sans se soucier les uns des autres. Quelque vaste que soit l'enceinte de Rome, elle n'est habitée que dans un tiers ou environ. On se voit tous les jours ; on est au fait des moindres allures. La vérité est qu'on ne peut pas tourner le pied sans être dans les caquets ; tout y est matière à gazette : avec cela entière liberté dans les actions ; laissez-les dire, ils vous laissent faire, et je ne sais, tout mis en balance, s'il y a aucune autre ville en Europe plus agréable, plus commode, et que j'aimasse mieux habiter que celle-ci, sans même en excepter Paris.

La maison que nous fréquentons le plus est celle de la princesse Borghèse, sœur du connétable Colonne ; c'est aussi le rendez-

vous ordinaire des Anglais qui sont ici en grand nombre, la plupart fort riches. Sa maison et celle de Santa-Croce sont des plus considérables de la ville. La princesse est aimable, enjouée, spirituelle, galante, et d'une figure agréable. M. son époux est assez bien aussi de sa figure, et ses deux freres, le cardinal Dom Paul, encore mieux. Le sang des Borghèse est beau, ainsi que celui des Rohan parmi nous ; mais ledit seigneur n'est pas si avenant que sa femme, qu'il trouve un peu trop avenante, et dont il fait souvent la mine, sans qu'il en soit ni plus ni moins. Pour moi, je sais trop bon gré à la dame de s'être approprié le chevalier Marie Foscarini, ambassadeur de Venise, homme plein de feu et d'esprit, qui me réjouit tout-à-fait quand je puis le raccrocher en conversation. Le mal est que je n'en jouis pas autant que je le voudrois ; c'est un joueur endiablé qu'on ne peut tirer du pharaon. De dépit et faute de savoir que faire, je me mets à y jouer aussi, et j'y perds mon argent comme un seigneur. Le pharaon Borghèse me coûte déjà deux cents sequins que j'avois gagnés à Florence au trente et quarante. Je m'en tiendrai-là selon l'apparence.

Je ne voudrois pas être le fermier de ce qu'y perd Migieux, qui s'entête contre la mauvaise fortune avec l'opiniâtreté d'une vieille mule. Ce pharaon est très-gros, très-bizarre, très-inégal entre les joueurs, les uns jouant aux testons, les autres aux vingt sequins. Foscarini met mille baïoques sur une carte, ce sont des sous; quatre pistoles d'Espagne sur une autre, un écu sur une troisième; toujours il parle, toujours il remue. Le banquier Abrati vouloit éclaircir les affaires, *caro vecchio, lascia fare a mi.* C'est une vraie comédie; le banquier en perd la tête; mais enfin de compte, il tire toujours tout. C'est un maudit *bocca paludi*, que nous appelons en haine de son métier et de sa main harpie, *bocca paludi*, bouche de marais: effectivement c'est un abyme sans fond, où tout se perd. La peste! sa profession lui doit valoir bien de l'argent dans son hiver; avec cela on le tromperoit tant qu'on voudroit sans qu'il pût l'en empêcher. Jamais il n'y eut de manière plus extraordinaire de jouer le pharaon, et ce jeu, qui est très-gros, seroit le plus froid du monde sans le carillon qu'y fait Foscarini. On n'y voit pas un sou d'argent, métal hors d'usage ici dans

la monnoie qui n'est que de papier, ainsi que je vous l'ai déjà marqué. Le tailleur met un porte-feuille de billets de banque sur la table ; chaque ponte fait son jeu, déchirant des morceaux de cartes devant lui pour marquer ce qu'il gagne ou ce qu'il perd. Si les morceaux de cartes sont du côté peint, il gagne ; si elles sont du côté blanc, elles marquent le nombre de ce qu'il perd. On ne fait qu'ôter et remettre, tourner et retourner ; en quittant on dit au tailleur : Monsieur, vous me devez tant, ou je vous dois tant, et l'on ne paie point ; cela n'est pas d'usage, parce que l'on n'est pas sensé avoir des billets sur soi ; on paie la première fois qu'on revient dans la maison. Jugez quel tracas fait ce petit commerce, sur-tout quand une ponte a devant soi trois tas de morceaux de cartes, les uns aux sous, les autres aux écus, et les autres aux pièces de Portugal. J'ai demandé comment il se trouvoit d'avoir tant de débiteurs à-la-fois qui ne paient qu'au revoir, et qu'on voudroit bien ne pas revoir ; car cette maison-ci est toujours pleine d'étrangers. Il m'a répondu qu'il n'y avoit presque jamais perdu ; qu'on jouoit fort loyalement, (en effet, on n'entend pas trop

parler de filouteries au jeu) ; qu'il s'étoit fait une habitude d'avoir l'œil sur tout ce tracas, et qu'il ne lui étoit jamais arrivé qu'un coup faux de sept cents sequins, qu'il avoit néanmoins payés sans mot dire, de peur que l'aventure ne fît de la peine à madame Borghèse : c'est que le belître avoit peur de déplaire par un éclat, et d'être congédié d'une maison où il fait si bien son compte. Je ne sais comment les maîtres de la maison font le leur ; en tout cas leur assemblée ne doit pas les ruiner. Au diable, si j'y ai encore vu donner un verre d'eau à personne ; mais, dans la belle saison, on dit qu'ils vont à leur maison de campagne du Mont-Dragon, où ils emmènent ou invitent les gens de leur connoissance à les venir voir, et font une grande dépense. Il nous revient bientôt une noce dans la maison. Lazitelle Borghèse se marie dans peu de jours au prince Imperiali de Francavilla, qui l'emmène à Naples. Grande perte pour les Anglais ; Stafford et le petit Cook font sans cesse la roue autour d'elle : *Et sequitur leviter filia matris iter.* Je mets cette médisance en latin, parce qu'elle n'est que pour votre mari qui les aime.

Vous m'allez demander à la lecture de cette lettre : Qu'est-ce donc que cette jalousie italienne dont on parle tant en France ? Ma foi ! je n'en sais rien. Vous avez déjà vu par mes lettres précédentes que c'étoit un préjugé dont il falloit revenir ; aussi les religieuses se plaignent-elles qu'elles n'ont presque plus de pratiques. J'ai cru encore reconnoître à Naples l'extérieur de la jalousie : il semble qu'on l'aie chassée devant soi et rencognée au bout du pays : mais Naples a plutôt les mœurs espagnoles qu'italiennes. Ailleurs les femmes paroissent avoir à l'extérieur leurs coudées franches sur l'article de la galanterie. Je ne laisserai pas que de faire à ce sujet deux remarques ; l'une, que les femmes en public ont plutôt l'air de l'indécence que l'air de la liberté : au reste, nous appelons indécence ce qui est contraire à nos mœurs ; mais ce n'en est plus une, quand l'usage du pays y est conforme ; la seconde, que, si les maris ne paroissent pas formalistes, au moins les galants sont-ils si assidus, qu'ils deviennent des argus plus incommodes cent fois que les maris ; on les trouve toujours-là plantés le jour et la nuit, à ce que je crois, à contrecarrer un pauvre tiers qui voudroit

faire fortune : cette odieuse race de Sigisbées épouse les femmes dix fois plus que les époux. Par exemple, je me porte pour amoureux d'une petite madame Ricci, jolie et mignone au possible ; n'a-t-elle pas éternellement un certain dom Paul Borghèse qui la serre de si près qu'on ne passeroit pas un fil entre eux ? Je vous disois tantôt qne ce dom Paul est d'une très-jolie figure ; je me rétracte ; je le trouve fort laid. Lacurne, de son côté, s'est attaché au char de madame Bentivoglio, la Bolonaise, femme aimable et gaie, dont le mari est le meilleur homme du monde ; mais la dame a un grand marquis Bevilagno son cousin, par qui le pauvre Lacurne est perpétuellement tenu en échec : on ne les voit jamais l'un sans l'autre. Nous ne pouvons les voir paroître sans nous rappeler en riant, Lacurne et moi, cet endroit que vous savez des *Lettres de Sévigné*, en disant : Voilà la bonne Dugué Bagnols et le grand marquis Latrousse. Legouz a été plus rusé ; il s'est adressé à la Virginie Patrizzi, nouvellement mariée au comte Montorio, et fort laide, au moyen de quoi elle n'a point de galant.

Ajoutons une troisième remarque aux deux

que j'ai faites ci-dessus, savoir qu'un homme et une femme qui se sont pris réciproquement se gardent. Les affaires y durent vingt ans ; on ne sait ce que c'est que les faire succéder les unes aux autres. C'est ici le triomphe de la constance, ou, si vous voulez, de l'habitude : ce que je vous dis au reste n'est pas tout-à-fait sans exception ; mais en général la coquetterie de nos femmes françaises, dont quelques-unes mettent leur gloire à agacer les hommes et à se faire suivre d'un grand nombre d'adorateurs, est regardée comme le comble de l'indécence et des mauvaises mœurs. Il est probable qu'une pareille façon d'agir ne seroit nullement tolérée par les maris, au lieu qu'ils paroissent souffrir d'assez bonne grace qu'une femme choisisse, pourvu qu'elle s'y tienne ; de sorte qu'elles ont plutôt deux maris qu'un galant, car il est pareillement malhonnête et hors d'usage ordinaire à un galant de quitter sa maîtresse. On vous dit au surplus que ces Sigisbées sont sans conséquence ; que leur constante assiduité n'est qu'un usage reçu de politesse extérieure ; qu'ils n'ont aucune plus intime prétention, et qu'il faut avoir l'esprit naturellement mal fait, ou gâté par

les coutumes de France, pour rien imaginer au-delà.

Pendant que nous sommes sur ce chapitre, il faut que je vous conte une bonne scène que nous eûmes peu de jours après que Legouz fût arrivé, lorsqu'il n'étoit pas encore bien au fait des gens. Nous étions huit ou dix chez madame Borghèse à deviser autour de son lit, où elle étoit en couche. On se mit à parler des femmes de la ville, à nous demander comment nous les trouvions, et lesquelles étoient le plus à mon gré ? J'exaltai comme de raison madame Ricci. Par parenthèse, mon goût ne fit pas fortune dans l'assemblée, parce qu'elle n'est que jolie, et qu'ici, la beauté consiste dans la régularité des grands traits proportionnés; ils n'ont même point de termes dans leur langue pour rendre ce que nous appelons *une jolie femme* du couvent, cependant qu'elle plairoit extrêmement après que tous ceux de notre nation *per che era una bella francese*. Après cela, Legouz se mit à dire : « Pour moi, je suis » pour la Virginie Patrizzi, elle n'est pas » jolie ; elle est très-brune, maigre, mar» quée de petite vérole ; malgré cela, elle me » plaît plus que pas une autre. Elle est jeune,

» gaie, d'une humeur douce et spirituelle ; » elle a une taille dégagée, de petits yeux » noirs et perçants qui me vont au cœur. » C'est ma maîtresse ; je ne connois pas le » seigneur Montorio son époux, mais je » veux le voir souvent chez lui, et je lui » ferai tant de courbettes, qu'il faudra qu'il » soit bien fâcheux, s'il ne me donne à dîner » deux fois la semaine ». Chacun se mordit les lèvres pour s'empêcher de rire. J'avois voulu l'interrompre au premier mot ; car vous noterez que monsieur son mari étoit là présent, assis dans la ruelle du lit. Madame Borghèse, près de qui j'étois, me retint fortement par le bras. Montorio se mit à dire gravement : « Que voulez-vous, » monsieur, je n'y ai point été trompé. » Dieu l'a fait laide, laide je l'ai prise, laide » je la garde ; je n'imaginois guères qu'on en » dût devenir amoureux, et je suis fort con- » tent qu'un homme d'esprit et de bon goût » soit venu de loin pour la trouver à son » gré et la préférer à de plus belles. Pour » vous faire voir que nous ne sommes pas si » fâcheux que l'on le croit, ni si difficiles » à faire connoissance ; faites-moi l'honneur » de venir demain dîner chez moi ». L'intré-

pidité de Legouz fut d'abord un peu déconcertée ; mais il fut bientôt remis. Tout se passa à badiner là-dessus de part et d'autre ; et effectivement il s'est mis sur le pied d'aller assez souvent dîner chez Montorio : au reste, vous sentez assez que toutes nos galanteries ne passent pas l'épiderme. Madame Montorio, quoiqne peu jolie, est réellement fort gentille, et paroît attachée à son mari.

Les dames ici ne mettent point de rouge, et ne se pomponnent guères ; leur coëffure n'est pas d'un grand attirail : elles sont un peu sujètes aux cheveux gras, ce qui a fondé le reproche de peu de propreté, dont on les taxe dans les autres villes, dans les pays où l'on fabrique les meilleures pommades du monde ; car celles de Rome sont beaucoup plus douces et plus suaves que celles de la fonderie de Florence. Elles ont une horreur invincible pour les odeurs, prétendant que l'usage en est pernicieux pour les femmes en ce climat-ci, et les fait sans faute tomber en syncope. Tenez donc pour certain qu'elles n'en usent nulle part, et qu'elles ont remis à la mode le goût d'Henri IV ; si bien que le grand Pompée, célèbre distilateur en vogue,

seroit bientôt à l'hôpital, s'il n'avoit d'autres pratiques que la leur. Cette répugnance me paroît un vrai préjugé et une mignardise prise à contre-temps. Me trouvant il y a quelques jours chez le cardinal Passionei, des religieuses lui envoyèrent les plus beaux cédrats que j'aie vus de ma vie ; j'en mis deux dans mes poches, et m'en allai delà jouer chez madame Borghèse.

Je m'avisai de les tirer de ma poche, et de les présenter à Lazitelle Borghèse, qui me dit : « Ah ! monsieur, cachez-les, et emportez les ; si maman les voit, elle se trouvera mal ». J'allai les porter dans une autre salle éloignée, et me vint rasseoir à ma place où je continuai de jouer.

Au bout d'une heure, quelqu'un parla de ces cédrats que m'avoit donnés le cardinal ; et madame Borghèse, qui véritablement étoit en couche, prit des vapeurs ; mais, tant que j'avois été assis auprès de son lit avec les cédrats dans ma poche, elle s'étoit portée à miracle.

Les femmes du commun sont ici glorieuses, volontaires et fainéantes ; ce qui vient de la facilité qu'elles ont à trouver des dots pour se marier, et, par une suite de facilité, du

peu de soin que l'on se donne pour les élever au travail.

Après les peuples mahométans, je crois qu'il n'y a point de nation au monde plus charitable que la nation Italienne.

Il n'y a presque point de jour où, dans les grands couvents de moines, on ne distribue la soupe à tous ceux qui la viennent demander à la porte.

Aux fêtes solemnelles, il y a des fondations dans plusieurs églises, pour distribuer des dots aux pauvres filles, soit pour prendre le voile, soit pour se marier, selon leur goût. La somme est fixée, de même que le nombre des filles qui viennent en procession la recevoir.

Ces charités si fréquentes et faites si mal-à-propos sont un des grands vices du gouvernement où elles entretiennent la fainéantise et la mendicité. Aussi c'est une chose exécrable à voir que le nombre des mendiants dont on est assailli dans les rues de Naples et de Rome.

Quand une fille du commun a la protection du bâtard de l'apothicaire d'un cardinal, elle se fait assurer cinq à six dots à cinq ou six églises, et ne veut plus apprendre ni à coudre

ni à filer. Un autre gredin l'épouse par l'appas de cet argent comptant. La donzelle veut qu'on lui fasse, sur son argent, de beaux habits, et bonne chère à sa noce; tant que la somme dure, on n'a garde de songer à travailler; quand elle est finie, on fait des croix de Malte. Il faut que le pauvre diable ait la peine de tout le ménage; car sa femme, élevée dans l'oisiveté, ne sait rien faire, et ne mettroit point cuire un œuf pour son propre dîner; c'est le mari qui est chargé de tout, avec l'ennui de s'entendre répéter qu'il n'avoit pas le sol, et qu'il a mangé tout l'argent qu'on lui avoit apporté; la femme passe son temps à la fenêtre, à regarder les passants. Je suis quelquefois indigné, quand je vais demander quelque chose à une boutique, de m'entendre répondre: Monsieur, nous en avons; mais cela est placé si haut.... Revenez une autre fois s'il vous plaît.

Les procès pour fait d'impuissance, si rares chez nous parmi les gens de condition, que nous n'en n'avons pas vu d'exemple depuis l'affaire du duc de Gêvres, arrivée il y a environ trente ans, ne le sont pas autant ici. On dit que la mode en est venue des Génoises. On en rit, car la matière en donne envie d'elle-même;

d'elle-même ; mais on ne trouve pas choquant que les femmes ne soient pas satisfaites. Ont-elles tort dans le fond ? Je vous en fais juges, mesdames, vous qui connoissez le beau rameau d'olivier qui fait la paix du ménage. Les nations ont, de part et d'autre, des façons de penser bien éloignées ; chez nous la chasteté est une vertu qui a le pas sur toutes les autres, s'il faut vous en croire : car Dieu sait combien vous faites les renchéries du peu que vous avez. Sur quoi je vous dirai en passant que vous ne devriez pas tant vanter cette vertu, de peur que l'on ne croie que vous ne l'exaltez si fort, que parce que vous la trouvez la plus difficile à pratiquer. Chez les Guébres, la chasteté absolue est regardée comme une abomination devant Dieu, n'y ayant rien de plus conforme à ses premiers préceptes ni de plus méritoire que d'entretenir le monde qu'il a créé, en y produisant et faisant croître autant de créatures humaines, de plantes et d'animaux qu'il est possible. En général le célibat, chez tous les Orientaux, est regardé comme un état malhonnête, et la stérilité comme un très-grand malheur. Leur morale, à cet égard, me paroît plus saine que la nôtre.

J'en ai un bon garant ; c'est celui qui a dit que l'arbre qui ne produit point de fruit sera coupé et jeté au feu. Graces au ciel, ma chère amie, vous êtes à couvert de la coignée, sinon de volonté, du moins de fait. Mais je vous devois ce sermon moral en paiement des lamentations que je vous entends faire pour trois petits garçons marmousets que vous avez. Revenons à nos *babilans* ; c'est ainsi qu'on appelle à Gênes un mari de non-valeur. Malgré toute ma science en étymologie, je n'ai pu découvrir l'origine de ce nom-ci. Nous voyons ici trois procès de cette nature, deux desquels ont été terminés à la satisfaction des plaignantes, comme c'est l'ordinaire ; l'autre fait grand bruit, et se va juger bientôt.

Le premier étoit celui de madame Grimaldi, ci-devant mariée à un Gozzodini de Bologne. Le cardinal Alexandre l'a parfaitement servie dans cette affaire et la sert bien encore, à ce que l'on en peut juger ; ce sont de ces cartes roulées dont je vous parlois ci-dessus.

L'autre jour on apporta pendant le dîner, chez le cardinal de Tencin, la petite Gazette de Rome, où il y avoit un assez bon conte qui

fit faire la mine au benin cardinal, en même temps qu'il se mordoit les lèvres pour s'empêcher de rire. Il faut savoir qu'Alexandre Albani est protecteur de Sardaigne. Voici ce que contenoit l'article : « Hier on donna, au » théâtre d'Alibert, la première représenta- » tion de l'opéra de Circé, mis en musique » par Gaétan l'Attila sur les paroles du Mé- » tastase; son éminence monseigneur le car- » dinal Alexandre, qui avoit passé l'après- » dîner en affaires chez madame Grimaldi » avec le ministre du roi de Sardaigne, ho- » nora sa représentation de sa présence; » mais, négligeant ce divertissement, il sor- » tit du théâtre après le premier acte pour » retourner chez madame Grimaldi ».

La seconde dame démariée est une Lamfreducci, grande femme de vingt ans, faite au tour et belle comme un ange. Oh! pour ce mari-là il falloit que son mal fût incurable! Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il ne s'est pas défendu, et qu'il a laissé croire tout ce qu'on a voulu.

Après la dissolution de son premier mariage, elle vient, il y a quinze jours, de se remarier au petit Sanpieri; ce qui nous a pro-

curé une noce somptueuse, l'époux étant fort de notre connoissance.

La dame n'a pas voulu risquer d'être deux fois dupe, sous prétexte que le futur époux avoit été fort libertin, elle a voulu un rapport de chirurgien; on lui en a fait un récit comme du nain d'Auguste. Si j'avois été à la place du petit Sanpieri, je me serois piqué, et j'aurois demandé, à mon tour, un rapport de matrones.

Le troisième procès est d'une grande conséquence. Il s'agit de la Doria, duchesse de Turcy, fille unique du riche Doria le Génois. On dit que c'est son père qui la pousse à poursuivre cette affaire, et qui, au désespoir de ce qu'elle n'a point d'enfants, la voudroit marier à un autre Doria de ses parents; mais le vieux bonhomme a beau faire, jamais postérité ne sortira de sa fille, c'est moi qui en suis caution. Il y a je ne sais combien d'années qu'elle est mariée; elle a sa quarantaine, avec cela un vrai remède contre l'amour. Elle est venue elle-même solliciter son procès; imprudence signalée! car son visage est une pièce justificative en faveur de son mari. On me la montra l'autre jour dans une grande as-

semblée chez le cardinal Aquaviva ; je ne pus m'empêcher de dire que ce procès pouvoit se juger sur l'étiquette du sac ; cependant le pauvre époux a l'affaire fort à cœur à cause des beaux yeux de la cassette. On m'a conté que, passant à Ancône pour venir ici, le nom de la ville lui avoit porté bonheur, et procuré un accident fortuné. Il envoya, sans perdre de temps, réveiller, au milieu de la nuit, un notaire et un médecin pour dresser procès-verbal. Ces gens-ci, fâchés de voir troubler leur sommeil, s'écrièrent : Eh, mon Dieu ! est-ce que M. le duc se trouve mal ? Au contraire, leur répondit-on. Eh bien ! puisque cela est, reprirent-ils, nous irons demain matin. Le pauvre plaideur s'écria à son tour qu'il étoit ruiné. En effet, faute d'avoir saisi l'occasion par-devant, elle s'est trouvée chauve d'ailleurs.

Si vous aimiez les nouvelles du palais, je vous manderois comment ce procès sera jugé. J'entends dire qu'il y a beaucoup de passion et de cabale dans cette affaire ; on croit que la duchesse gagnera, quoique la voix du public ne lui soit pas favorable ; on croit que c'est s'y prendre un peu tard après douze ou quinze ans de mariage.

La conversation du cardinal Aquaviva, où je trouvai cette dame, se tient deux fois la semaine ; elle est nombreuse et magnifique : on n'y joue que rarement. C'est une conversation proprement dite, car on ne fait qu'aller conversant çà et là le long des appartements ; quelquefois il y a de la musique, et toujours abondance de chocolat et d'eau glacée ; pourtant ce que je préfère le plus, ce sont certains sorbets de canelle tout-à-fait délicieux, moins solides que les glaces, mais plus que les simples eaux : il faut que j'envoie mon valet-de-chambre chez le cardinal apprendre à les faire. Je m'imagine que c'est une composition de glaces légères rafraîchies à l'extrême dans la neige sans sel.

Le cardinal Aquaviva d'Arragon tient l'état du plus grand seigneur de Rome : il est naturellement magnifique et à portée, par ses grands revenus, de suivre son goût à cet égard. Le seul archevêché de Montréal en Sicile lui vaut, à ce que l'on dit, cinq à six cents mille livres. Il est chargé des affaires d'Espagne et de Naples ; ce qui lui donne un crédit presque général à Rome ; les affaires des Romains et Napolitains étant fort mêlées, à cause du voisinage des deux

Etats. Il y eut quelque temps une émeute populaire autour de son palais ; tous les fiefs des seigneurs romains qui tardèrent à y accourir furent saisis par les ordres du roi, sans en excepter le connétable. Ce cardinal est d'une grande et belle figure, quoique un peu matérielle ; il paroît avoir l'esprit comme la taille. Il vit en grande intelligence avec le cardinal de Tencin ; quelques gens même prétendent que celui-ci le gouverne, ce dont je doute un peu : le seigneur Arragon me paroissant d'un caractère fier et entier, quoique rond dans ses manières et fort poli dans le monde ; il aime le plaisir, les femmes et la bonne-chère. J'ai mangé chez lui des esturgeons dignes d'Apicius. Je m'étois souvent étonné du grand affolement que les Romains avoient autrefois pour ce poisson qui, selon moi, est à Paris inférieur à plusieurs autres, quoiqu'il y soit fort cher et fort recherché ; mais l'esturgeon du Tibre, fort au-dessus de celui de Paris, a justifié dans mon esprit la gourmandise de ces honnêtes anciens. Il est, en vérité, d'un goût exquis, contre l'ordinaire des poissons de la Méditerranée, qui ne valent pas, à beau-

coup près, ceux de l'Océan. On n'a ici, par exemple, que des huîtres fort médiocres, même celles qui viennent du golfe Adriatique, quoique meilleures que les autres. Pline n'étoit pas un sot lorsqu'il a dit que les huîtres du lac Lucrin n'avoient eu tant de vogue que parce que l'on ne connoissoit pas alors les huîtres d'Angleterre; mais où diable en avoit-il mangé, lui qui parle?

Le cardinal de Tencin s'est mis aussi, depuis quelques semaines, à tenir une conversation. Il y avoit tant de monde les premières fois, qu'on étoit en foule dans l'appartement, comme vous le voyez dans les salles de bal où la cohue empêche de danser. Jugez combien on est amusé et à son aise dans ces sortes d'assemblées! Celle que nous fréquentons le plus volontiers est celle de notre ami Buondelmonti, avec qui nous étions entrés en connoissance lorsqu'il étoit vice-légat d'Avignon. On l'a fait depuis gouverneur de Rome; cette place lui donne le premier rang parmi les prélats *monsignori*, et le va mener bientôt au cardinalat. Tant pis pour la ville et pour la police; elle auroit bien besoin de garder long-temps dans cette

place un homme d'esprit et de tête tel que celui-ci, très-capable, si on le laissoit faire, de rétablir le bon ordre dans une ville où il y en a si peu ; mais ici les moindres vauriens trouvent des protecteurs. Le Buondelmonti en gémit souvent avec nous, et nous disoit : *Quel bien voulez-vous que fasse un homme dans une telle place, où il y a autant de maîtres qu'il y a de cardinaux* ? Chacun, à l'envi l'un de l'autre, est jaloux de son rang, de son droit, de son asyle ; et tout est asyle ici : les églises, l'enceinte du quartier d'un ambassadeur, la maison d'un cardinal ; si bien que les pauvres diables de sbires (ce sont les archers de la police) sont obligés d'avoir une carte particulière des rues de Rome et des lieux où ils peuvent passer en poursuivant un malfaiteur. Il y a quelque temps qu'ils s'avisèrent d'arrêter un homme devant le palais de France, l'ambassadeur y étant, et même à la fenêtre. Dieu sait comment la livrée leur tomba sur le corps et les étrilla de la belle manière ; il est vrai que cela étoit fort imprudent de la part des sbires en pareille circonstance, et que l'ambassadeur ne pouvoit guères s'empêcher de le trouver mauvais. Vous savez quel bruit

fit une histoire de cette espèce dans le cours de l'affaire des Corses. C'est un vice du Gouvernement que l'on soit ainsi dans le cas de s'occuper de ses prérogatives particulières au préjudice du bon ordre public. Si le pape vouloit avec fermeté abolir en une fois tous les endroits abusifs, j'ai lieu de croire, à ce que j'ai ouï dire aux ambassadeurs, qu'il n'y trouveroit pas de grands obstacles de la part des couronnes; mais, tant que la platte bigoterie laissera subsister d'autres asyles, il ne se fera rien à cet égard.

Il arriva l'autre jour une aventure propre à vous donner un échantillon de la police de la ville; peu s'en fallût que j'en fusse la victime, car je passois en carrosse à cinquante pas delà. Un malfaiteur, réfugié sous le portail d'une église voisine de la chancellerie, se prenoit à tout moment de querelle avec le portier de ce palais. Un beau matin, pour terminer la dispute, le portier prit un fusil, et, du pas de sa porte, tira son homme comme un lièvre au gîte. Il ne le tua pas; mais il tua un pauvre abbé qui passoit dans la rue. Aussitôt il se renicha dans sa loge, où il se tient coi selon l'apparence, et l'on ne l'a pas apperçu depuis.

Le gouverneur Buondelmonti trouve extrêmement mauvais que les portiers des cardinaux s'ingèrent à exercer si mal-adroitement la justice publique ; mais, quoi qu'il ait pu faire ou dire au cardinal Ottobini, on ne veut point rendre l'homme, et l'affaire en restera-là, ou n'aura que des suites inutiles. J'ai vu le gouverneur furieux de cette aventure.

Nous avons ici quelques autres maisons françaises : celle de l'abbé de Canillac, comte de Lyon et auditeur de Rote, homme doux et poli, qui a un beau palais, et fait la meilleure chère du monde ; celle du consul de la nation, un M. *digne*, bonhomme très-officieux, mari d'une très-digne femme que je m'approprierois volontiers, si la place n'étoit déjà prise. Diantre ! il faut se lever matin ici pour les trouver vacantes ; du reste, c'est la plus grande preneuse de chocolat et la plus grande joueuse de menthiales qui soit dans le monde. Ceci me sert de dédommagement.

Detroye, directeur de l'académie de peinture au palais de France, se pique sur-tout de faire les honneurs de la ville aux gens de la nation ; c'est presque un seigneur. Mais

le métier comporte un peu de vent dans sa tête, et l'on n'y fait pas d'attention. Il est à son aise, et tient au vrai une assez bonne maison. J'y vais souper volontiers : il y a une jeune femme aimable, polie et d'une assez jolie figure; pour celle-ci elle est dévote. On joue aux échecs, au piquet; on converse des petites nouvelles de France; on s'égosille sur la peinture contre M. Detroye, qui ne connoît point de peintre au-dessus du Véronèse, si ce n'est lui-même.

Voilà, ma chère amie, puisque vous le demandez, le détail circonstancié de mes soirées jusqu'au jour où les spectacles vont commencer; car alors il n'y a plus d'assemblées, si ce n'est au spectacle même et dans les loges. La plupart de ces amusements n'ont presque rien d'amusant; et, quand ils seroient les plus vifs du monde, il est certain qu'à la longue rien ne dédommage du plaisir de vivre dans sa société ordinaire avec les gens que l'on aime, et auxquels on est accoutumé. S'il est ainsi, jugez si la vie errante et sans suite que je mène, si tous les plaisirs ensemble réunis, pourroient me tenir lieu d'une amie telle que vous. Je ne sais pas encore en quel temps nous partirons d'ici;

il n'y a rien de décidé à cet égard entre nous, et vous savez que nos compagnons sont nos maîtres ; mais je vous jure que le moment qui me rapprochera de vous sera pour moi le plus beau de tout le voyage. Mille compliments à votre mari et au seigneur Kington.

LETTRE IV.

A M. DE QUINTIN.

Suite du mémoire sur Rome.

Commençons aujourd'hui notre promenade par le Capitole, mon cher Quintin ; songez à être sage, et à ne me pas tant fatiguer que les deux dernières fois, sans quoi j'ai un secret pour me défaire de vous, et faire servir votre personne illustre d'exemple à la postérité, en vous précipitant de la roche tarpéienne. Le saut n'est pas fort périlleux ; aussi ne veux-je que la conversion du pécheur et non sa mort. Vous tomberiez sur vos pieds ou à-peu-près dans la cour du palais Cassarelli, comme du balcon de votre cabinet dans la place Saint-Jean ; cette chûte n'est

pas absolument meurtrière. Il en faut conclure que le terrein autour de la montagne s'est furieusement exhaussé depuis Manlius. L'entrée du Capitole étoit autrefois, par l'arc de Septime Sévère, du côté du *Forum romanum*. On voit encore de ce côté, à main droite en montant, de grands restes de fondations et d'équarréens antiques, sur lesquelles portent les nouveaux bâtiments. On y arrive aujourd'hui du côté opposé par une belle et large rue; on monte la montagne par un escalier extrêmement large, ou plutôt par une rampe douce à talus, bordée ainsi que la cour d'en haut d'une belle balustrade. Les piédestaux qui la terminent en bas supportent de gros lions de marbre égyptien, jetant de l'eau dans de grands vases, d'où elle retombe dans deux bassins; ceux qui la terminent en haut supportent les colosses de Castor et Pollux, d'une grande manière grecque, menant en main leurs chevaux. Tout le long de la balustrade d'en haut on a rangé de côté et d'autre, par symétrie, les trophées de Marius sur les Cimbres et les Theutons, que Sylla fit abattre et que César fit relever. Deux autres colosses et deux piliers, l'un desquels est la première colonne

milliaire surmontée d'une boule dorée ; on a posé au-dessus de l'autre pilier l'urne contenant les cendres de Trajan, qui étoit jadis au sommet en bronze de la colonne dans la main de la statue de Trajan.

Les statues de Castor et Pollux servoient autrefois dans le théâtre de Pompée ; la statue de Marc-Aurèle dans le quartier de Latran, le premier milliaire dans le *Forum* : c'étoient delà que partoient toutes les routes. En France, où nous avons fait sous ce règne-ci tant de beaux grands chemins, ne feroit-on pas bien de placer de lieue en lieue de pareilles petites colonnes numérotées, à commencer par la première, placée au centre de Paris, sur le pont-neuf au pied de la statue de Henri IV (1) ? Le Capitole moderne est composé de trois places isolées ; celui de la place est le palais des Conservateurs du peuple romain ; à gauche, le palais des antiques. La cour est quarrée ; on a placé au milieu la statue équestre de Marc-Aurèle, de bronze jadis doré, la plus belle pièce qui existe au monde en ce genre. Tous les

(1) C'est ce qui s'est fait ; le premier milliaire part aujourd'hui de l'église Notre-Dame.

autres chevaux de bronze doivent être les très-humbles serviteurs de celui-ci. Rien n'a mieux l'air de vérité que la saillie d'un certain peintre qui lui disoit un jour : « Que » ne marches-tu donc ? Ne sais-tu pas que » tu es en vie » ? L'empereur est dans une attitude tranquille, étendant les bras et haranguant son armée. Les palais, à pilastres corinthiens, sont couronnés par une balustrade uniforme chargée de statues. Celui du milieu est surmonté par une espèce de beffroi ou campanille, haut et même terminé par un colosse représentant la religion chrétienne. On monte à ce même palais de la place, le moins beau des trois, par un grand perron en un escalier double, de l'architecture de *Michel Ange*; le massif du perron, formant en-devant une grosse fontaine dans la cour, est orné par le côté de deux statues de fleuves couchés, le Nil et le Tibre, et dans la niche du fond, la fameuse statue assise de Minerve armée, que je crois certainement être la même que l'on appeloit autrefois la Minerve catalienne, et que Catullus, prince du sénat, y fit placer lorsqu'il eut fait rebâtir et dédié le Capitole, brûlé lors des troubles civils de Marius et de Sylla.

Son

Son volement est de porphyre. On voit encore au Capitole l'inscription qu'il mit alors au nouveau bâtiment. Tout cet assemblage forme en vérité un magnifique coup-d'œil extérieur que vous comprendrez mieux en jetant les yeux sur l'estampe, que par les longues descriptions que vous en pourriez faire.

L'intérieur de ces trois palais, sur-tout de celui de l'aile gauche, est rempli d'une immensité de statues antiques et d'inscriptions qu'on y a amoncelées de temps à autre, à mesure que l'occasion s'est présentée; mais le recueil a principalement été augmenté sous ce règne-ci par les emplettes de Clément XII, et par l'acquisition qu'il a faite de presque tout le musée du cardinal Alexandre Albani. Tout cela est répandu presque sans ordre dans les cours des ailes, sous les portiques, sur les escaliers, dans les appartements. Il seroit bien temps que l'on y mît un bel arrangement dont ce recueil seroit susceptible, et alors cette galerie ne seroit nullement inférieure à celle du grand-duc; mais je crois que l'espace leur manque. On paroît néanmoins dans le dessein d'y travailler bientôt, et d'y joindre en même temps

tout ce que l'on pourra acquérir dans Rome et d'y former même un recueil de tableaux. Ceci dépend de savoir si le pape qui viendra après celui-ci sera un homme de goût, et s'il trouvera de l'argent pour suffire à la dépense.

Je vais vous donner à bâtons rompus une idée de ce que je trouve de plus remarquable dans ce lieu, parmi les choses que j'ai crayonnées çà et là sur mon agenda en me promenant. Vous aurez le reste de l'agenda dans la notice générale, sans aucun ordre aussi, pour me mieux conformer à mon original. Tout n'est pas dans cette notice ; n'allez pas le croire. On n'auroit jamais fait, si l'on vouloit noter sans omission la prodigieuse quantité de bustes, de statues de philosophes, poëtes grecs, dieux, empereurs, etc. outre qu'il y en a dans le nombre tant et tant, que nous ne connoissons ni vous, ni moi, ni les autres.

Vous trouverez d'abord sous les portiques votre ami Marforius, dès long-temps séparé de son cher Pasquin qu'il a laissé fort délabré à l'injure du temps : il n'est pas lui-même tout-à-fait intact. C'est un gros fleuve qui avoit fait sa première habitation dans le

Martis forium, d'où il est venu Marforius, de Rhin ou plutôt de Nil qu'il étoit auparavant. Il croit être dans sa patrie, voyant près de lui quatre magots égyptiens, de granit, d'un style roide et sec, comme toutes les statues de ce pays-là, mais cependant plein de feu. Il faut que cette nation égyptienne d'autrefois eût dans la figure un caractère marqué que nous retrouvons dans toutes leurs statues : un certain nez quarré, le menton de même quarré et coupé, les joues relevées d'en-haut et retapies, la taille longue et élancée, les épaules hautes, la gorge relevée et retapie comme les joues : ces idoles viennent du jardin de Salluste. Près delà encore est un grand tombeau d'Alexandre Sévère et de Julia Mammea, sur lequel ils sont tous deux à demi-couchés. Sur l'escalier, le colosse de Pyrrhus, roi d'Epire, vêtu d'une cotte-d'armes toute brodée, que le pape a nouvellement acheté de madame Maximi, et qu'il a fait réparer à grands frais : pièce très-rare, dont l'ouvrage est plutôt grand et considérable que parfait.

Remarquez aussi sur des rampes d'escalier un beau bas-relief de Marc-Aurèle, vainqueur, infixé dans le mur, ainsi que la

célèbre colonne rostrale de Duilius, garnie des proues de navires pris lors de la première guerre punique.

Ce monument, si c'est lui qui fut construit alors, comme il y a grande apparence, est une des plus anciennes antiques qui nous restent de la main des Romains : on l'a trouvé près de l'arc de Septime Sévère.

Remarquez encore un groupe exquis d'un combat d'un lion et d'un cheval;

Plusieurs fragments de différents colosses prodigieux de Néron, Domitien, Constantin, etc. Ces objets-ci sont dans la cour de l'aile droite; mais je ne m'embarrasse pas de vaquer de la droite à la gauche.

Entrons dans les appartements. Marius, statue unique; mais il y en a quelques bustes. Elle est au Capitole de temps immémorial : c'est par la tradition que l'on sait que c'est un Marius. On dit aussi qu'elle a jadis été confrontée avec une très-belle médaille trouvée en Angleterre, dont la légende étoit fruste; mais on y lisoit encore *Cos. VII*, ce qui ne peut convenir qu'à Marius. J'ai bien vîte dessiné sa triste physionomie pour la mettre dans mon Salluste.

Le Mirmillon expirant, exquise antique

du premier rang et même des premières de cette classe. On ne peut voir un corps plus parfait, ni une expression plus touchante : il vient du jardin de Salluste. Le pape l'a acheté depuis quelque temps de la famille Ludovisio.

Un jeune homme, vêtu d'une peau de lion, qu'on appelle le héros du mont Aventin, espèce d'Hercule italique : il a les membres gros et courts, terriblement renforcés. Cette statue est exécutée d'un style barbare et pourtant d'un assez grand goût : ce mélange a quelque chose de capricieux et de piquant.

Une pleureuse d'enterrement, d'excellente expression : *la dea Pudicitia.*

Un groupe admirable d'un lion qui dévore un cheval : la tête du cheval est moderne.

Une tête de Brutus, le fondateur de la république : fort rare ; le reste de la statue est perdu. On prétend ici que c'est celle sous laquelle on écrivit du temps de la dictature de César : *Plût aux dieux que tu vécusses!* Cela est beaucoup plus aisé à imaginer qu'à prouver. Pour vous indemniser de cette tête sans statue, voici une statue sans tête. Pendons-nous, mon cher Quintin, car il n'y a

pas d'homme que nous ayions eu plus d'envie de voir au visage ; c'est Virgile. Les larmes en viennent aux yeux d'apprendre qu'un poëte si sage a perdu la tête. Quelle honte aussi de frapper jadis et aujourd'hui tant de médailles d'empereurs et de rois, et de n'en avoir point frappées de gens vraiment illustres ! Ne donneriez-vous pas cinq cents Tibère pour un Virgile ? Au reste, demandez à ces gens-ci pourquoi cette statue est un Virgile ? Ils n'en savent rien ni moi non plus.

La louve de bronze allaitant Remus et Romulus est tout autrement authentique ; elle est de toute ancienneté dans le Capitole. J'y remarquai avec une singulière satisfaction le coup de tonnerre qui a coulé tout le long de la jambe et l'a fendue en partie, lorsque la foudre tomba dans l'année du consulat de Cicéron. Dieu sait combien il fait valoir ce prodige contre Catilina ! *Voyez la troisième harangue sur cette affaire.*

Un peu plus loin, la statue de bronze de Léon X avec son gros cou apoplectique. Il ne faut pas s'étonner s'il est mort subitement à quarante ans. J'en suis très-affligé ; car il aimoit les arts, les entendoit parfaitement ;

et, s'il eût vécu âge de pape, il nous auroit procuré une infinité de belles choses.

Dans le même appartement, les fastes consulaires originaux infixés dans la muraille; c'est ce qu'on appelle les marbres capitolins, et les plus précieux sans doute de tous les monuments qui se trouvent ici. Parmi le grand nombre d'autres inscriptions, il s'en trouve quelques-unes fort remarquables comme celle qui regarde le consulat des deux Gemini, sous lequel Jésus-Christ fut mis en croix; la loi *Regia*, contenant la ratification de ce que Commode avoit fait avant son avènement à l'empire.

Remarquez aussi l'étalon des anciennes mesures romaines, déposé au Capitole. Il y a diverses autres statues des papes. Je renvoie tout cela au Mémoire général, ainsi que les peintures. Il n'y a jusqu'à présent rien de fort distingué en ce dernier genre au Capitole.

Passons à l'Ara-Cœli pour voir le tombeau de Sittimaani, dame babylonienne de la famille noble Goërida, dont Pietro della Valle, son époux, traîna le corps avec tant de constance tout le long de la Perse et des Indes. On monte la montagne par un prodigieux escalier de marbre blanc de Paros, reste du

temple de Jupiter Capitolin qu'on a jadis détruit à cet effet. En vérité, c'étoit bien la peine !

Au bas de l'escalier, vous voyez une grosse statue de porphyre sans tête, et un mesquin petit tombeau de Térence, avec sa figure en guise de médaillon à qui le *tempus edax rerum* a mangé le bout du nez. L'église, bâtie sur les ruines de ce fameux temple de Jupiter Capitolin, le remplace très-mal au-dehors ; elle est tout unie et d'une mauvaise manière barbare ; au-dedans, elle se pare très-bien de deux belles files de colonnes de marbre dudit temple. Il y a force peintures, mais peu qui vaillent la peine d'arrêter ici une personne de votre importance, si ce n'est une Famille, de *Raphaël.*

En descendant le Capitole, à gauche, du côté du *Forum romanum*, je veux vous mener voir, sous la petite église de *san Pietro in carcere*, un cachot, mais un cachot précieux, l'ancien *carcer Tullianum*, bâti par le roi Tullius Hostilius. Entendez-vous ? Ceci n'est pas de fraîche date. Mais ce n'est rien encore que ce cachot précieux où l'on jeta Jugurtha après le triomphe de Marius, et où on le laissa mourir de faim ; où Cicéron fit étrangler Len-

tulus, Céthégus et autres complices de Catilina. Jugez avec quelle avidité j'y suis descendu pour voir le spectre d'un roi de Numidie. Le lieu est encore, mot pour mot, tel que le décrit Salluste : « *Est locum in carcere, quòd Tullianum appellatur. Eum muniunt undique parietes atque insuper camera lapideis fornicibus vincta, inculta, tenebris, odore fœda ac terribilis ejus facies* ». S. Pierre y a été mis en prison; mais c'est un fait récent dont je ne vous parle pas, c'est de notre temps.

Cette voûte, les équarries des fondations du Capitole, et les magnifiques égoûts d'Ancus Martius, sont les plus anciens restes des bâtiments de Rome, au temps de rois. Les restes des égoûts sont encore étonnants par la grandeur de l'ouvrage entrepris par un si petit prince et par un si petit peuple. Ils sont de pierres quarrées, et le canal assez large pour qu'un chariot puisse y passer. C'est un meurtre qu'on ait laissé abolir en cent endroits ces canaux qui contribueroient beaucoup à la propreté et à la salubrité de l'air à Rome.

Autre chose lamentable à voir à Sainte-Martine où se tient l'école des peintres, c'est le crâne original de mon cher Raphaël. Hélas! je l'ai vu et manié dans mes propres

mains d'un air pitoyable ; je crois, en vérité, que cette tête de mort est plus jolie que les autres. Dans cette petite église, autrefois temple de Mars, vous trouverez une bonne architecture, un joli dôme, un riche tabernacle, de bonnes statues et un ou deux bons tableaux.

Près delà, vous avez quelques autres bâtiments antiques sur lesquels il faut jeter un coup-d'œil pour l'amour de l'antiquité, tels que Saint-Adrien, autrefois l'*Ærarium* ou trésor public ; Saint Côme et Saint-Damien, autrefois petit temple rond de Remus et de Romulus : on ne leur avoit pas fait beaucoup de façons. Mais ne nous arrêtons pas à ceci, ayant trop de belles choses à considérer tout autour, sans sortir du *Forum ;* et d'abord, à quatre pas de vous, le beau portique corinthien du temple d'Antonin et de Faustine, avec son excellente frise : les colonnes de ce portique, qui peut-être ont toujours été trop courtes, le paroissent encore plus aujourd'hui, que le sol en s'élevant les enterre. C'est bien pis à l'arc de Septime Sévère près de la montée du Capitole ; au temple de Jupiter Tonnant et à celui de la Concorde, sur la colline même, l'arc de Sévère est enterré

Campo Vaccino.

Temple de Faustine.

Arc de Sévère

presque jusqu'à la corniche de la grande porte du milieu, et presque jusqu'au sommet du cintre des deux petites portes des deux côtés où l'on ne passe plus du tout.

Ce que l'on voit de ce bel arc d'ordre composite en marbre blanc, orné de colonnes cannelées, bas-reliefs, inscriptions, etc., est assez gâté et mal tenu ; les statues et autres grands ornements du sommet ne subsistent plus ; les bas-reliefs représentant les victoires de Sévère, la fuite d'Arban et des Parthes, des assauts donnés aux villes conquises, des machines de guerre et autres appareils, sont un peu mesquins et confus. Les restes des colonnes des deux temples ci-dessus sont pareillement enterrés plus ou moins. Il en reste trois corinthiennes, cannelées, extrêmement belles et surmontées d'un riche entablement, au temple de Jupiter Tonnant, elles forment l'angle d'un portique ; et, au temple de la Concorde, un portique presque entier, avec son inscription, de huit colonnes ioniques de granit dont les chapiteaux et l'architecture sont de marbre de Paros. Plus loin, dans le campo Vaccino, on voit une excellente colonne corinthienne cannelée toute seule.

Plus loin encore, trois colonnes pareilles

et admirablement belles, portant une frise chargée d'ornements en bas-reliefs d'une beauté exquise. Parmi les antiques il n'y a rien au-dessus de ceci ; ces trois colonnes font partie du temple de Jupiter Stator. Si la colonne semblable isolée en est aussi, il faut le supposer extrêmement vaste ; je crois plutôt qu'elle appartenoit à quelque basilique, ou à quelque portique ouvert, bâti dans la place pour la commodité du peuple. A droite, derrière la Libératrice, près du mont Palatin, on voit quelques restes de pignons d'anciennes murailles faisant partie de la tribune aux harangues, autrement *Rostra*. En un mot, tout ce grand espace, depuis le Capitole jusqu'à l'arc de Tite, formant autrefois le *Forum romanum*, aujourd'hui *campo Vaccino*, n'est plus que des restes des plus beaux bâtiments antiques, les uns par terre ; les autres debout, mais qui seront bientôt par terre ; j'ai regret sur-tout d'un fragment de Jupiter Stator : c'est la plus belle chose du monde. Tout paroît confus et mal entretenu ; la place même y est un vrai désordre, une vraie ruine ; on y a planté une grande allée d'arbres mal venus, qui lui donnent l'air encore plus champêtre et désert. Il est étonnant que, faisant autant de dépense

que l'on en fait ici pour rendre cette ville magnifique, on n'ait pas encore pris un plan pour déblayer cette vaste place, lui donner une forme, déterrer, rétablir, conserver les anciens monuments dont elle est remplie, et donner un bel aspect à ce lieu qui contient tant de belles choses anciennes et modernes.

Quoiqu'il soit assez vraisemblable que le nom actuel de la place *campo Vaccino*, puisse être traduit du latin *Forum boarium*, qui se trouve dans le voisinage, et qu'en effet l'on tienne ici le marché aux bœufs et aux vaches, n'allez pas croire, je vous prie, que l'un des noms aît donné naissance à l'autre. Celui de *campus Vaccinus* est très-ancien, et même plus que celui de *Forum romanum*, à ce que l'on peut induire de Tite-Live qui raconte que sur ce terrein étoit autrefois une grande maison appartenante à *Vitruvius Vaccus*, laquelle, pour cause de félonie commise par le propriétaire, fut rasée en 423, et la place confisquée au profit du public.

Tout en faisant cette digression étymologique, je vous ai mené jusqu'aux ruines du temple de la Paix, autrefois élevé par Vespasien, le plus grand et le plus magnifique des anciens temples de Rome. La figure de

Temple de la Paix.

ce temple se conjecture assez bien par ce qui reste. Il formoit un quarré long de plus de trois cents pieds d'une face, et de plus de deux cents de l'autre : chaque face cintrée en niche profonde dans son milieu ; la face d'entrée revêtue d'un portique de six ou huit colonnes, surmontée d'une architrave et d'un vaste tympan qui tenoient toute la face. L'intérieur formoit une longue nef et deux collatérales surbaissées ; chacune des collatérales faisant trois chapelles (celle du milieu plus profonde que les autres, à cause du cintre), tout ouvertes sur la nef par leurs arcades divisées par quatre gros murs. A chaque extrémité du mur une prodigieuse colonne corinthienne de marbre paré en cannelé ; en tout huit colonnes, quatre de chaque côté, formant les deux files de la nef ; chacune portant son architrave et sa corniche, d'où partoient les naissances de la haute voûte de la nef. Toutes les voûtes, tant des six des chapelles que celles de la nef, étoient en mosaïque à rosettes et culs-de-lampe ornés de bronzes. On y avoit rassemblé toutes les richesses prises dans le temple de Jérusalem et dans l'Orient, outre quantité de statues, parmi lesquelles nous

savons qu'étoit celle du Nil, entourée de seize petits enfants marquant, à ce que l'on croit, l'inondation ordinaire du fleuve à seize coudées d'exhaussement. Il ne reste de ce fameux temple que la collatérale gauche, formant quatre murs perpendiculaires à la nef, et les trois chapelles avec leurs voûtes; aux extrémités des murs, les débris des colonnes, de leurs architraves, et les naissances de la grande voûte. On a ôté la seule de ces colonnes qui restoit entière, et on l'a posée, avec son architrave, sur un beau piédestal isolé au milieu de la place Sainte-Marie majeure. Je ne puis vous dire ce qu'étoit ce temple; mais seulement que cette colonne isolée, est la plus belle chose en architecture qui existe dans tout l'univers; qu'elle me donne autant, et peut-être plus de satisfaction à la vue, qu'aucnn autre édifice complet, quel qu'il soit, ancien ou moderne, en me présentant l'idée du plus haut degré de perfection où l'art soit jamais parvenu. Il y a une quinzaine de jours que le tonnerre a tombé sur cette colonne; il a cassé tout net un des angles de la corniche à feuilles d'acanthe. Il faudra de beaux échafauds pour le replacer. Si l'on fouilloit dans

les ruines du temple, peut-être y trouveroit-on quelqu'autre colonne pareille ; et, dans toute cette étendue du *campo Vaccino*, si l'on vouloit l'orner et lui donner une forme, en renversant les terres à cet effet, on rencontreroit sans doute une infinité de choses admirables ; mais on craint probablement de déranger le public par les travaux dans un lieu fort passant.

On voit au palais Farnèse la base d'une des colonnes de ce temple, sur l'une des faces de laquelle est l'inscription suivante :

Paci aeternae domus Augustæ.

Les noms de plusieurs officiers qui avoient suivi Vespasien à la guerre de Judée, sont écrits sur une autre face.

Je me suis un peu étendu sur ce temple de la Paix, comme j'ai fait dans une lettre précédente sur le Panthéon, et comme je ferai en quelques autres endroits qui me présenteront une forme singulière. Mais, en général, je vous parlerai peu des antiques, vous renvoyant, à cet égard, au mémoire particulier que j'ai dressé avec assez d'exactitude pour le président Bouhier, de tous

le

les anciens bâtiments, dont il subsiste aujourd'hui quelques vestiges.

Revenons sur nos pas, nous sortirons de la place ensemble par l'arc de Tite, en passant devant Sainte-Françoise romaine, joli portail à pilastres corinthiens, par le Lombard, où la sainte a un riche tableau de marbre précieux. Les restes du *templum Veneria et Romae* sont dans un jardin, derrière cette église. Sainte-Françoise romaine.

L'arc de Tite, quoique petit, est le meilleur de ceux qui sont ici ; on prétend qu'il étoit à trois portes : ce que je n'ai aucun penchant à croire. Les rosettes du plafond et les bas-reliefs sculptés sont d'un excellent goût ; mais, par malheur, à demi-effacés par le temps : ils représentent le triomphe de Titus après la prise de Jérusalem. On y distingue encore le chandellier à sept branches, la table chargée des pains de propositions, le char du triomphateur, etc.

Voilà le Colisée, monsieur ; qu'en dites-vous ? Colisée.
Que tout l'univers ressente
Un respect plein d'épouvante !

En vérité, je crois qu'il est difficile de se trouver pour la première fois au milieu

de ces augustes solitudes du Colisée et de l'Antoniane, sans sentir dans l'ame quelques petits saisissements à la vue de la vieille majesté de leurs antiques masses renversées et abandonnées. Les galeries de l'enveloppe extérieure du Colisée servent encore néanmoins de réfuge aux petits marchands, qui étalent sur des perches fichées dans ces trous où je vous ai dit que l'on avoit fait tirer les tenons de bronze du sein des blocs de pierre. Il ne subsiste plus qu'un demi-cercle de cette enveloppe extérieure à quatre prodigieux étages d'architecture en arcades et colonnes, le premier étage en partie enterré. Elle se soutient par sa propre masse, malgré les grosses pierres qui pendent des sublimes corniches; elle ne demanderoit pas mieux que d'être raccommodée. Les basses galeries intérieures conservent leur cercle entier; mais elles sont tout-à-fait délabrées et font une triste mine. Dans l'arêne, qui est une assez grande place, à peine discerne-t-on l'ancienne figure des Grandina qui, au rapport des historiens, contenoit quatre-vingt-dix mille spectateurs. Je n'ai pas de peine à le croire, puisque l'amphithéâtre de Véronne, qui n'est guères que le tiers de celui-ci, en con-

tient environ trente mille. Les Romains, à la vue de l'amphithéâtre de Véronne que les habitants ont si bien réparé, doivent avoir honte de laisser le leur dans un tel désordre, lui qui est tout autrement vaste et célèbre, et qui a conservé la moitié de sa plus belle partie; avantage que n'a pas celui de Véronne, où il ne reste quasi plus rien de l'enveloppe extérieure. Mon projet (car je suis fertile en projets) seroit de réduire le Colisée en demi-amphithéâtre, d'abattre le reste des cintres du côté du mont Cœlius, de rétablir dans son ancienne forme l'autre moitié que l'on laisseroit subsister, et de faire de l'arêne une belle place publique. Ne vaut-il pas mieux avoir un demi-Colisée en bon état que de l'avoir entier tout en guenilles? Et qui vous empêche, messieurs les Romains, de mettre au milieu de cette place une vaste fontaine ou même un lac pour vous redonner un air d'ancienne naumachie?

Arc de Constantin.

L'arc de Constantin à trois portes feroit une des entrées de la place. On l'a fort bien réparé dans ce siècle-ci; les barbares avoient coupé la tête à toutes les statues; on leur en a fait de neuves; on a raccommodé les bas-reliefs, rejoint les pièces de marbre; en un

mot, quoique cet arc soit mélangé de bon et de mauvais goût (car au temps de Constantin on travailloit misérablement, et les bonnes pièces sont celles de Trajan qu'on détruisit pour les employer ici), c'est aujourd'hui l'une des principales antiques de Rome et des mieux conservées.

Maison de Cicéron.

Voyez-vous près de l'arc de Constantin cette pauvre porte cochère ronde et basse? Prosternez-vous, Quintin, c'est la porte de la feue maison de Cicéron. La place par où le maître de la république romaine rentroit chez lui, précédé de douze licteurs et suivi de deux mille chevaliers romains, n'est plus que le chétif *atrium* de quelque vigneron. Qu'est-ce que de nous? cela fait peur.

Thermes de Titus.

Pour achever la visite des restes d'antiquités sur notre droite des thermes de Titus, où Raphaël a bien fait son profit à copier, d'après l'antiquité, des ornements en mosaïques et arabesques, avant qu'ils ne fussent entièrement détruits, comme cela est arrivé depuis. C'est-là que l'on a trouvé le Méléagre couleur d'ivoire, et le groupe du Laocoon, que j'estime par-dessus toutes autres antiques; ce lieu se nomme aujourd'hui le *Sette Salle*: il consiste en plusieurs autres

voûtes qui se communiquent les unes aux autres. Les anciens conduits qui apportoient l'eau aux thermes, et les réservoirs subsistent en partie près de San Martino. Ce sont de grandes salles qui se communiquent les unes aux autres par de petites portes basses, disposées obliquement pour rompre le coup de l'eau. Les murs sont revêtus d'un mastic si dur, qu'on n'en peut qu'à grand'peine arracher de petits morceaux. Les thermes sont derrière Saint-Pierre aux liens, grand vaisseau à deux rangs de colonnes antiques de marbre blanc, et célèbre sur-tout par la chapelle de Jules II, où est le Moïse de *Michel Ange*, l'une de ses plus fameuses statues. Il est presque colossal, assis avec une longue tunique, une chaussure à la barbare, une longue barbe jusqu'à la ceinture, deux bouts de corne en saillie et une vraie physionomie de bouc. Les bras sont nus et fortement musclés; toute cette statue est belle et savante à la vérité, mais, ainsi que presque tous les ouvrages de Michel Ange, grossière et sans goût. La chapelle est en entier de marbre blanc à pilastres et à niches garnies de statues. Il y a dans l'église divers autres tombeaux, quelques bonnes peintures

et quelques autres de manière ancienne. Dans le cloître, un puits, dont la margelle est sculptée sur les dessins de Michel Ange. Remarquez aussi un siége de marbre des thermes de Titus; au rapport de Suëtone il y en avoit seize cents pareils à celui-ci.

Revenons du côté du mont Cœlius. Les ruines prodigieuses que vous voyez sur cette montagne sont celles de la curia Hostilia, brûlée par la fureur du peuple à la pompe funèbre de Clodius tué par Milon. Les églises St-Jean et St-Paul, et de St-Grégoire en occupent une partie; St-Jean et St-Paul a l'air très-antique au-dehors; il faut la voir au-dedans pour ses deux files de colonnes et son privé de porphyre. Saint-Grégoire a un bel et grand portail; mais son meilleur endroit est une chapelle isolée de l'église, où le *Guide* et le *Dominicain* ont peint à l'envi l'histoire du Martyre de Saint-André en deux fresques excellentes, par malheur aujourd'hui presqu'à demi-effacées. J'en ai mieux jugé par quelques belles copies qui s'en trouvent ailleurs qu'à la vue des originaux mêmes; je donnerois la préférence à l'ouvrage du Dominicain.

La villa Matei mérite fort que nous

nous y arrêtions. Les jardins sont vastes et découverts; on y a la vue des immenses ruines de l'Antoniana. Le bâtiment n'est point mal; et, de plus, le portique et l'intérieur des appartements sont remplis de bonnes statues antiques.

On me montra d'abord, sous le portique, une statue de Bacchus, roi de Mauritanie, dont je m'emparai au plus vîte pour mon Salluste. A vous dire vrai néanmoins, je crois que la principale raison qui l'a fait un roi de Mauritanie est qu'il est d'une pierre fort noire; son bonnet recourbé en-devant me donne lieu de soupçonner que c'est plutôt ici quelque honnête roi phrygien. La famille des Antonius tient ici le haut bout. Antonin, Pie, Marc-Aurèle, L. Verus, OElius, l'Hercule Commode, l'Antinoüs, le Jules César sacrifiant, sont d'excellentes statues, ainsi que le groupe de Brutus et de Portia; le buste de l'Amazone, celui de Silène, la muse Thalie et la belle *Livia Augusti*, autrement nommée *Pudicitia*, couverte de la tête aux pieds d'une longue draperie qu'elle relève d'une main. Il y a dans le jardin quelques anciennes statues moins pudiques, car elles pissent des fontaines.

Tout le jardin est bien peuplé de thermes, d'urnes et autres restes d'antiquités ; il a même un obélisque égyptien, petit à la vérité et rajusté de deux morceaux qui ne paroissent pas venir de la même pièce, l'un ayant des hiéroglyphes, et l'autre non. On dit qu'il vient de l'ancien Capitole.

San Sthephano Rotondo est aujourd'hui tel à-peu-près qu'il étoit autrefois, temple de l'empereur Claude, ou, selon d'autres, de *Jupiter Peregrinus*, sphérique à trois rangs de colonnes et un portique au-devant. Il n'y manque qu'un des rangs de colonnes ; c'est une belle antique et bien conservée. Le Pomarance et Tempête y ont peint d'assez belles fresques.

Prieuré de Malte.

Ne négligeons pas d'aller au prieuré de Malte sur le mont Aventin, une urne sépulcrale, où le mort est représenté au milieu des neuf muses avec leurs attributs : c'est une fort jolie idée.

Cirque.

A la Descente du mont Aventin, ne cherchez plus dans la place où étoit le grand cirque qu'un grand mauvais marais barlong, à qui les restes des fondations des gradins servent de clôture.

Plusieurs objets de curiosité peuvent dé-

terminer nos excellences à sortir de la ville par la porte Capène, du côté de Saint-Sébastien. 1°. Ledit saint, à cause de son portique dorique à colonnes accouplées et ses fresques du *Carrache* et de *Lanfran*. Porte Capène.

Les catacombes dont je ne vous parlerai plus pour vous en avoir déjà trop parlé ; le tombeau des Scipion transformé en celui des sept dormants ; la grosse tour majestueuse du tombeau de Cæcilia Metella, femme de Crassus, aujourd'hui appelée la tête de bœuf ; un reste de cirque de Caracalla ; un petit temple des Muses près de Saint-Urbin, qui a son portique de colonnes corinthiennes cannelées ; et la Caffarella, c'est-à-dire, la grotte de la nymphe Egérie, où le saint roi Numa avoit des révélations, comme en doit avoir tout bon et honnête législateur.

Des deux Saint-Paul hors des murs, l'un est une petite église ovale à dôme au-dedans de laquelle est un beau tableau du *Guide*, et dans le voisinage quelques fontaines ornées de marbre ; l'autre est un des vastes édifices de Rome, plus grand même, à ce qu'il me semble, que Saint-Pierre. On en auroit pu faire quelque chose de superbe, s'il n'eût été construit du temps de Cons- Saint-Paul

tantin, qui étoit un plat empereur et de très-mauvais goût. Tel qu'est ce temple, il ne laisse pas que d'être encore fort auguste par le genre de matériaux qu'on y a employés.

Pour bâtir cette église on a détruit, *miserabile dictu*, l'admirable mausolée d'Adrien, composé de trois tours de marbre blanc, en gradins l'une sur l'autre, chacune entourée d'un portique d'énormes colonnes corinthiennes cannelées; entre chaque colonne une statue, et pour couronnement à la cime une urne surmontée d'une pomme de pin, où les cendres d'Adrien étoient renfermées. De ce merveilleux ouvrage il ne reste sur place que la grosse tour inférieure; c'est le château Saint-Ange.

Bélisaire, forcé dans Rome par les barbares qui l'assiégeoient, se retira dans ce fort mausolée, où les munitions de guerre lui manquant, il cassa les statues, pour se servir des morceaux de marbre à sa défense; je jurerois que c'est ce qui lui a porté malheur, et l'a fait mourir si gueux. La pomme de pin est au jardin du Belvéder; les colonnes furent enlevées par Constantin pour la construction de Saint-Paul. On en fit d'abord un

portique barbare, quasi gothique ainsi que tout le reste de l'édifice, où, au lieu de recouvrir les colonnes de plates bandes de marbre, avec une belle architrave et sa corniche, on a formé chaque intervalle par de petits cintres indignes.

Malgré ceci on reste stupéfait à la vue de l'énorme croisée et des cinq nefs divisées par une forêt de quatre files de colonnes en blanc de Paros, albâtre, cipolin, brêche, africain, granit, etc. Presque toute la croisée est en porphyre, ainsi que le baldaquin du grand autel. On a depuis peu commencé à repolir quelques-unes de ces colonnes; ce sont des marbres exquis; quoiqu'on les ait mises près les unes des autres, on n'a pu épuiser toute la dépouille du mausolée. Il reste environ deux cents colonnes entières ou brisées, éparses çà et là aux environs.

Rentrons par la porte Saint-Paul qui touche la pyramide de Cestius: ce n'est qu'un très-petit diminutif de celles d'Egypte. En récompense, elle est toute de quartier de marbre de Paros, et parfaitement conservée. Les Romains étoient donc bien riches? Un simple *Triumvir epulonum* avoit un pareil tombeau!

Quel monarque y a-t-il eu dans l'Europe dont le mausolée ait autant coûté ? Le marquis Galli, l'un des conservateurs de Rome, m'a fait le plaisir de venir avec Legouz et moi visiter ce sépulcre, et de faire apporter les clefs de l'intérieur. Nous nous faisions une fête d'examiner ces fameuses petites peintures antiques du salon, connues sous le nom des figures *figurines de Cestius*. Mais, ma foi ! tout est effacé ; on n'y discerne presque plus rien, vous aurez plus de satisfaction à les voir dans les estampes qui en ont été gravées, avant que l'humidité du lieu, l'air extérieur qui s'y est introduit, la fumée des torches et autres accidents, eussent achevé d'altérer l'ouvrage.

Après les Egyptiens nulle nation ne paroît avoir eu autant que les Romains le goût de se construire de belles habitations pour un temps où ils n'existeroient plus. Voyez ce qu'a fait ici un simple particulier. Tous les grands chemins autour de la ville étoient de même bordés de grands mausolées ; ceux des Egyptiens ont plus de grandeur et de solidité ; ceux des Romains plus d'ornements, de variété et de bon goût. Si la dépense de ceux-là est immense, celle de ceux-ci ne

laisse pas que d'être grande et beaucoup mieux employée. Ce n'étoit pas toujours des pyramides, mais aussi des dômes, de grosses tours solides, de riches piliers en sculpture, surmontés d'une urne cinéraire, de vastes bâtiments environnés de portiques et de promenades publiques plantées d'arbres. Quoi de plus beau que ce mausolée d'Adrien, que celui d'Auguste d'une construction presque pareille, grosse tour ronde, à quatre étages d'architecture; chaque étage diminuant de diamètre en forme de gradins, et pour comble un petit temple sphérique en colonnades ouverte soutenant un dôme? L'étage inférieur de ce mausolée et la naissance du second subsistent près le port de Ripette.

N'oublions pas le mausolée de Septime Sévère, près de Saint-George in velabro, *Septizonium Severi*, façade à sept portiques de colonnades en terrasses ornées de statues, lequel s'élevoit par-dessus tous les autres édifices de Rome. Il n'y a que peu d'années que l'on a achevé de l'abattre.

Voici une autre antiquité, qui, si elle n'est pas belle, est en revanche plus singulière et surprenante que pas une autre. Une montagne, je dis une montagne véritable et spa-

cieuse, toute de pots cassés. L'herbe dont elle est recouverte croît sur un petit demi-doigt de terre que les pluies y ont déposée à la longue. Le reste, de la cime au pied, n'est que de morceaux grands ou petits de pots de terre, sans mélange d'aucune autre espèce de matière quelconque. Nous nous obstinâmes près de deux heures, Legouz et moi, à fouiller avec des pioches en différents endroits, sans être parvenus à trouver autre chose. Chaque morceau est curviligne, portant l'empreinte de la roue du potier.

Il se faisoit bien de la poterie à Rome, dans une ville cinq ou six fois plus remplie de populace que ne l'est Paris; mais de croire, comme quelques-uns le prétendent ici, que l'on s'en alloit ramassant toutes les pièces dans les différents quartiers de la ville pour les porter là, cela n'a pas l'apparence du sens commun. Si, d'un autre côté, ce lieu eût été le dépôt où l'on conduisoit autrefois tous les déblaiements et balaiements des rues, il s'y trouveroit à la vérité quantité de terrerie cassée, mais mélangée de toutes sortes d'autres matières; ce qui n'est point ici.

Il me paroît donc hors de doute qu'il ne se trouve ici que de la terrerie neuve; que

les potiers avoient tous leurs manufactures dans ce quartier sur le bord du Tibre, à cause du voisinage de l'eau nécessaire à leurs fabriques; et que, jetant dans cet endroit tous les débris des pièces cassées ou manquées à la manufacture, ils en ont construit à la longue la plus extraordinaire montagne de l'univers.

Comment croire, me direz-vous, que ceci ait pu suffire à faire une montagne? Mon ami, il faut bien le croire quand on le voit. Je vous dirai de plus, que la montagne étoit plus grosse qu'elle n'est aujourd'hui; car, depuis longues années, on voiture de ces têts au lieu de gravier sur les grands chemins autour de la ville.

La chose s'éloignera moins du vraisemblable, quand nous ferons attention que, quelque fréquent que soit parmi nous l'usage de la poterie de terre, il l'étoit encore infiniment plus chez les anciens Romains, et que, non-seulement ils fabriquoient en cette matière quantité d'ustensiles de ménage que nous faisons de cuivre ou d'argent, mais encore certaines grosses pièces hors d'usage parmi nous en cette forme; leurs bouteilles, leurs tonneaux, leurs urnes cinéraires, trois

articles suffisants pour multiplier l'espèce au point où nous le voyons. Le vin se conserve à merveille dans le monte Testacea, au pied duquel on a creusé et voûté une longue suite de caves.

Il se fait tard en vérité, et notre course d'aujourd'hui a été énorme, malgré les belles promesses que vous m'aviez faites en partant. Regagnons notre gîte en repassant sous l'arc de Constantin. Attendez-moi là jusqu'à demain matin ; je reviendrai vous montrer le reste des antiquités de ce canton, car vous n'êtes pas au bout ; mais il ne faut pas tout dire à-la-fois.

LETTRE V.

A M. DE NEUILLY.

Poëtes épiques. Antiquaires. Bibliothèque vaticane. Père Fouquet, missionnaire à la Chine.

Vous donnez au Tasse la primauté sur tous les autres poëtes italiens, mon cher Neuilly ;

Neuilly ; les gens de ce pays-ci ne seroient pas tout-à-fait de votre avis, ils préfèrent l'Arioste. Quand vous leur direz que le poëme de la Jérusalem est plus régulier, plus sage, plus noble, mieux construit, en un mot, un vrai poëme épique renfermé dans une unité d'action, ce que n'est pas le Roland, chargé d'une si grande multiplicité d'actions, d'intérêts et de personnages divers ; ils vous répondront que vous pouvez, si vous le voulez, ne pas appeler le Roland un poëme épique, mais un poëme divin. Je suis de leur avis sur cette préférence ; l'Arioste fait mes délices perpétuelles : je ne puis le quitter depuis que je suis en état de l'entendre. Quel poëte est plus poëte que celui-ci ? Quel autre a jamais possédé le talent de narrer avec plus de graces, de naturel et de facilité ?

Quel homme a jamais mieux su manier sa langue dans tous les tons, sublime, moral, tendre, noble ou badin ? Qui a su mieux peindre les images, enchaîner les évènements, éparpiller et rassembler d'une façon plus naturelle un si grand nombre de personnages, et, par une transition de deux vers, remettre son lecteur au fait de la suite d'une

longue histoire racontée dans les chants précédents ? Plus je le lis, plus je m'y plais ; il vaudroit lui seul à mon gré la peine que l'on apprît la langue pour le lire ; car c'est folie d'espérer qu'on puisse le traduire. Mirabeau a bien réussi dans la traduction du Tasse. S'il eût tenté l'Arioste, quoiqu'il écrive bien, et qu'un tel ouvrage ne puisse pas lui-même manquer d'être agréable, il n'eût pas eu le même succès, du moins vers ceux qui pourroient confronter l'original à la copie.

Ce n'est cependant pas l'Arioste que les beaux esprits d'Italie mettent au premier rang ; ils l'adjugent au Dante : c'est celui-ci, disent-ils, qui a porté leur langue à son point de perfection, qui a surpassé tous les autres en force et en majesté. J'en ai lu quelque chose à grand' peine ; il est difficile à entendre, tant par son style que par ses allégories,

Car un sublime dur
S'y trouve enveloppé dans un langage obscur.

Il me paroît plein de gravité, d'énergie et d'images fortes, mais profondément tristes ; aussi je n'en lis guères, car il me rend l'ame

toute sombre. Cependant je commence à le goûter, et je l'admire comme un rare génie, sur-tout pour le temps où il a vécu, (sur la fin du treizième siècle,) et comme le premier homme de l'Europe qui, dans les siècles modernes, ait vraiment mérité le nom de poëte; mais je ne puis comprendre avec cela qu'on le mette au-dessus du Tasse ou de l'Arioste, à qui je reviens toujours avec plus d'empressement, ou même à quelques autres qui ne valent peut-être pas le Dante; comme, malgré tout le mérite de Lucrèce, le meilleur des poëtes latins après Virgile, on se met plus volontiers à lire d'autres inférieurs à celui-là; et cependant Lucrèce est bien un autre poëte que le Dante qui n'a que de la force, étant tout à-la-fois sec et sans aménité. Je ne puis m'empêcher d'ajouter encore ici, que plus je lis le Dante, plus je reste surpris de cette préférence que je lui ai vu donner sur l'Arioste par de bons connoisseurs. Il me semble que c'est comme si on mettoit le roman de la Rose au-dessus de celui de Lafontaine. J'avoue que le Dante ne me plaît qu'en peu d'endroits, et me fatigue par-tout.

Pétrarque, qui a vécu peu après le Dante,

est aussi regardé comme un des créateurs de la langue italienne ; on en fait un grand cas. Pour moi, je vous avoue tout naturellement que ses sonnets m'ont fort ennuyé. Je n'ai pu les continuer ; je me suis mis à lire son *Temple de la Mort* dont je suis plus content. Il y a de belles choses et beaucoup de poésies dans cet ouvrage.

Je veux vous exhorter à lire un poëme italien, le plus ancien de leurs poëmes épiques, et peu lu en France ; c'est l'*Italia liberata da Goti, du Trissino*. Il est tout-à-fait amusant par sa simplicité homérique. On voit un fidèle copiste qui n'ôte jamais les yeux de dessus l'original qu'il s'est proposé pour modèle ; il ne manque pas néanmoins d'allégories et d'inventions ; avec cela il est savant sur la tactique, sur les usages du temps, et curieux pour la quantité de choses intéressantes pour l'Italie qu'il a su rassembler dans son ouvrage. C'est un point, ce me semble, que les poëtes épiques doivent sur-tout avoir en vue, que celui de faire entrer dans leur poëme tout ce qui regarde les origines, les gouvernements, les mœurs, le droit public, les anciennes maisons, ou autres articles intéressants pour leur patrie.

Le style de Trissino est très-naïf, et si facile à entendre par son perpétuel gallicisme, qu'on diroit quasi que notre langue a été formée sur ce livre. Il est écrit en vers blancs. Ah! plût à Dieu que Malherbe, le père de notre poésie française, celui de tous qui a le mieux entendu la fabrique et l'harmonie des vers, eût pris la pensée d'écrire ainsi en vers non rimés, pour donner l'exemple et le ton à ses successeurs, et pour nous dégager de cette odieuse rime dont nos oreilles, quoique fatiguées, ne peuvent pourtant plus aujourd'hui se passer nulle part, et qui, à vrai dire, ne convient qu'à l'ode et aux petites chansons! Mais il faudroit pour ceci que Malherbe eût été poëte épique ou dramatique, et non pas faiseur d'odes comme il étoit.

L'Orlando inamorato du Boiardo n'est pas à beaucoup près de la force de l'*Orlando furioso*, ni pour la poésie. Il est plaisant et récréatif. Mais, quoiqu'il y ait beaucoup d'histoires joliment inventées, telles que celle des fées Morgane et Falerine, celle de l'Ogre, etc. la plupart sont si absurdes, et les coups d'épées si furieux, que l'hippogriffe et les autres folies de l'Arioste, pourroient passer en com-

paraison pour sages et modérées. Ne jugez-vous pas que, même dans ces sortes de contes, il y a un certain degré tolérable de non vraisemblance qu'il n'est pas permis d'outrepasser? Vous trouvez fort bon que Roland dans sa fureur déracine les chênes ; s'il arrachoit les Pyrénées, vous seriez choqué. Astolphe vous plaît, lorsqu'il va dans la lune accompagné de Saint-Jean ; vous ne lui permettriez pas de la fendre avec son doigt comme Mahomet.

Ces deux auteurs ont tiré toute la feinte de leurs fables de nos anciens romans français que l'on ne lit ni n'entend plus. Vous savez que l'Arioste a repris le fil de l'histoire où le Boiardo l'avoit laissée.

La poésie italienne a de grands avantages sur la nôtre : 1°. celui de la langue, préférable à la nôtre, quoiqu'on en veuille dire, plus constante, plus sonore, plus harmonieuse, également propre au style majestueux et à la gentillesse, outre qu'elle se permet un peu plus d'inversions qui rendent les constructions moins uniformes. La nôtre n'est que claire ; par-là, propre à l'histoire, à la dissertation, au poëme dramatique. Pour l'épique, il nous est plus difficile d'y atteins

dre ; nos retours éternels de rimes plattes, masculines et féminines deviennent à la fin insoutenables à l'oreille dans les pièces de longue haleine.

En italien, les longues narrations distribuées par stances octaves à rimes entremêlées sont plus supportables. Mais ne pensez-vous pas que nous pourrions introduire dans notre poésie narrative cet usage des octaves de six vers à rimes croisées, suivis de deux autres à rimes plattes ? Le diable est qu'il faut trouver ici, pour la plupart des sons, trois rimes au lieu de deux, et que nous en sommes mal fournis dans notre langue, où tant de mots n'ont point du tout de rimes, et tant d'autres n'en ont guères.

Venant à l'article de votre lettre concernant les antiquaires, il n'y a pas ici autant de gens bien versés dans les antiquités que vous vous le figurez. J'avois déjà ouï dire aux Florentins que la science n'empêchoit pas les Romains de dormir, et que c'étoit de bonnes gens : *Crassoque sub acre nati.* La noblesse cultive peu les lettres ; elle jouit dans l'indolence de tant de curiosités singulières rassemblées dans ses palais. Tous ces Colonne, Pamphile, Chigi, Justiniani,

Borghèse, sont de vrais eunuques dans un serrail; comptez parmi eux le prince de Palestrine pour le *Kislar Agazi*. Les ecclésiastiques sont plus occupés de leur fortune que de doctrine; dans le collége des cardinaux, à peine compteroit-on une demi-douzaine de personnes savantes. Le cardinal Alexandre Albani est curieux d'antiquités, et s'y entend; il avoit formé un recueil considérable en bustes, bas-reliefs et inscriptions qu'il a remis en partie au pape: ils sont déposés dans l'aile gauche du Capitole. L'abbé Marchesini a été chargé de dresser les explications et mettre à l'avenir le tout en ordre, sous la direction du marquis Caponi de notre académie, homme assez entendu dans ces matières. Parmi les gens de l'église, on peut compter pour gens de lettres Assemani et Botari, les deux seuls bibliothécaires du Vatican. Il y en peut avoir beaucoup d'autres que je ne connois pas; il y en a quelques-uns chez les religieux aux colléges des Jésuites et à la Minerve. Ficoroni fait depuis longues années le métier de démonstrateur d'antiquités; il a une grande routine de connoissances: c'est le guide ordinaire des étrangers; mais il est vieux, sourd, parleur impitoyable et

fatigant. Un des meilleurs antiquaires est *Borioni la Speziale*, qui a rassemblé un recueil fort curieux en lampes sépulcrales de bronze et de terre cuite, en vases, meubles antiques, en pierres et petits bronzes égyptiens; en pierres gravées, cannelées *intagli*, et pâtes soufflées. Il fait graver le tout en un volume de cent ou cent cinquante estampes, dont le chevalier Venuti, que j'ai vu à Naples, s'est, à ce que l'on m'a dit, chargé de donner les explications.

La fameuse bibliothèque du Vatican n'est pas publique; c'est la bibliothèque particulière du pape, qui ne s'ouvre pas pour tout le monde; mais, pour peu que l'on soit connu, on y est reçu fort poliment, et l'on y va travailler certains jours de la semaine dans une grande antisalle, où les sous-bibliothécaires vous font apporter de la bibliothèque les manuscrits dont vous avez besoin. Le cardinal Quirini, évêque de Brescia, est bibliothécaire en chef. Comme il réside toujours dans son évêché, son portrait représente pour lui dans l'antichambre, où il est avec ceux des autres bibliothécaires ses prédécesseurs. Si cette place étoit vacante, notre ami le cardinal Passionei la convoiteroit bien

vîte pour relever son mérite littéraire. Les deux sous-bibliothécaires sont monsignori, ce sont Bastari et Assimani : ce dernier est Chaldéen de naissance ; vous le connoissez par son grand ouvrage, intitulé *Bibliotheca orientalis*. Il nous seroit fort nécessaire Paris aujourd'hui que l'on travaille au catalogue de la bibliothèque du roi, pour faire toute la partie des manuscrits des langues orientales.

Cette besogne seroit mieux entre ses mains qu'en celles de Fourmont. Sur la proposition que nous lui en avons faite, il a pris une envie démesurée d'y aller, même sans autre rétribution, de la part de la Cour de France, que les frais de son voyage. Il est question d'obtenir pour quelques mois son congé du pape ; Sainte-Palaye a écrit là-bas à ce sujet : on a fait réponse que Assimani pouvoit venir et qu'il seroit bien reçu ; mais il ne paroît pas que notre Cour veuille le demander formellement ; et, d'un autre côté, il nous paroît que cette Cour-ci voudroit que la nôtre fît cette démarche, de sorte que je vois que les choses en resteront-là.

Outre les deux sous-bibliothécaires, il y

a plusieurs clercs-servants qu'on emploie à copier ou à collationner des manuscrits : métier où ils sont assez ignorants ; mais en revanche grands voleurs, et rançonnant à merveille les étrangers qui ont besoin d'eux. J'en ai fait l'épreuve pour mon Salluste, dont j'ai trouvé ici d'excellents manuscrits d'une antiquité marquée, un sur-tout appartenant jadis à *Fulvius Ursinus*, et depuis à la reine de Suède. J'en ai fait collationner sept en ma présence avec beaucoup de soin, et malgré les plaintes amères que fait ce *grammatuccio* de Wasse de la négligence extrême avec laquelle ces éditeurs nous ont donné cet auteur ; j'ai trouvé au contraire que c'étoit un des plus corrects que nous eussions ; ce qui n'est pas étonnant. Salluste est un auteur fort court ; il a fallu moins de travail pour le conférer exactement que pour dépouiller les énormes manuscrits de Pline ou de Tite-Live. Enfin vous pourrez vous vanter d'avoir un Salluste vu et revu avec toutes les herbes de la Saint-Jean. J'ai les manuscrits de Médicis et ceux du Vatican ; on travaille pour moi à Naples, à Venise et à Milan, à ceux de Farnèse, de Saint-Marc, et de l'Ambrogiane. Quand j'au-

rai ceux de la bibliothèque du roi, ce qui me sera facile, voilà assurément tout ce que l'on peut dire de mieux sur l'article.

La bibliothèque du Vatican est un vaisseau très-vaste, séparé en deux nefs par un rang de piliers. Ouvrez bien les yeux, vous serez étonné de n'y pas voir un seul livre, mais bien force peintures qui représentent les conciles généraux, les différents inventeurs des lettres de l'alphabet, etc. Que diable une bibliothèque, où il n'y a pas de livres! Cela est fâcheux, mon doux objet; mais remettez-vous, les piliers sont revêtus tout autour, à hauteur d'appui, de petites armoires fermées remplies de manuscrits. Voilà ce qui constitue cette belle bibliothèque, où il n'y a pas un seul livre imprimé; ainsi vous voyez par là qu'elle doit être en même temps très-considérable et très-peu nombreuse. Il y a de très-rares manuscrits, entre autres le Virgile en lettres capitales d'une très-haute antiquité, orné d'assez grossières images; il vient de Fulvius Ursinus. Le Térence, aussi avec des figures, qui font un des meilleurs commentaires que l'on puisse avoir sur une comédie. Ces figures sont mal dessinées, et peintes grossièrement; vous en

jugerez à votre aise ; car on vient d'imprimer, il y a trois ans, le manuscrit à Urbin, avec les figures fidèlement gravées. Ils vendent ce livre horriblement cher ; c'est peut-être par cette raison que je ne l'avois pas encore trouvé chez nos libraires de France. Plus, une très-ancienne bible grecque des septante ; une autre bible des Massorettes ponctuée et d'une prodigieuse grandeur ; les actes des apôtres, manuscrit en lettres d'or ; un ouvrage de théologie polémique composé par le roi d'Angleterre Henri VIII ; ses lettres à Anne de Boulen, etc. Parmi les autres curiosités de la bibliothèque, il faut admirer les excellentes miniatures de dom Clovis dans plusieurs livres de lithurgie, dans un magnifique manuscrit du Dante, etc. et remarquer quelques feuilles écrites sur du papier d'Egypte que l'on conserve soigneusement entre deux glaces. Une partie des manuscrits vient de la reine Christine. Il falloit qu'elle en eût ramassé un grand nombre, puisque, outre ceux-ci, les Ottoboni en eurent encore beaucoup d'elle ; mais ce ne furent pas les plus précieux. Sainte-Palaye crut avoir trouvé la pie au nid, en rencontrant divers manuscrits de nos anciens historiens

de l'histoire de France. Il se mit aussitôt à l'ouvrage pour remplir les lacunes qui sont dans l'imprimerie du Duchesne. Par malheur, il se trouva que c'étoient ceux de M. Petau, sur lesquels Duchesne a donné son édition, et qui ont depuis passé entre les mains de la reine de Suède.

Une colonne antique d'albâtre oriental transparent, posée au milieu de la bibliothèque, n'en fait pas un des moindres ornements. Elle vient de l'ancien jardin de Salluste, ce qui augmentoit encore le goût que j'avois à la voir; c'est le plus grand et le plus beau morceau que j'aie vu dans ce genre. Elle est travaillée en cannelures torses fort transparentes; c'est la seule qui reste entière de huit colonnes pareilles qui ornoient les quatre portes du petit temple de Vénus Sallustienne : les autres se trouvent brisées. On en a fait des tables de placage dont le cardinal de Montepulciano fit présent au roi de Portugal.

Derrière le salon des manuscrits, il y a un long corridor étroit garni de livres jusqu'à une toise de hauteur, ils viennent presque tous de la reine de Suède. Quoique le nombre en soit considérable, ce n'est pas là

ce qui fait la réputation de la bibliothèque vaticane, elle ne la doit qu'à ses manuscrits. Pour se targuer d'avoir des livres, il faut qu'elle attende qu'elle se soit appropriée le beau recueil du cardinal Passionei qui nous a paru dans le dessein de le léguer à sa mort. Le bon cardinal a souvent fait sa main en Allemagne, où il furetoit les couvents de moines; il se faisoit donner, de bonne ou mauvaise grace, quantité de livres curieux et d'éditions rares. Il assaisonnoit le tout de beaux compliments; la pantalonade italienne ne lui manque pas. On étoit assez embarrassé de savoir comment refuser son excellence monseigneur le nonce, dont les remercîments précédoient toujours l'offre de la chose qu'il faisoit, par échange contre une grave bénédiction que les pauvres moines recevoient prosternés et rechignants.

Près de la bibliothèque il y a une galerie, peu large à la vérité pour sa longueur prodigieuse, mais déserte et presque toujours inutile. Ce seroit un lieu fort propre à rassembler tout ce que le pape possède en antiques, bas-reliefs, bustes, statues, inscriptions, etc.; le tout est entassé

l'un sur l'autre d'une manière peu agréable dans les salles du Capitole, trop petites pour ce qu'elles contiennent. Le recueil est très-considérable ; s'il étoit disposé dans cette galerie et mis dans un aussi bel ordre que celui du grand-duc, je ne doute pas qu'il ne fût de beaucoup inférieur à celui-ci, surtout depuis qu'on y vient de joindre la nombreuse collection du cardinal Alexandre Albani. Clément XII a fait beaucoup d'acquisitions dans ce genre ; il vient encore, en dernier lieu, d'acheter pour huit mille écus, de la veuve de M. Maximi (de la même famille que ceux qui firent venir de Mayence à Rome les inventeurs de l'imprimerie) une statue de Pyrrhus demi-colossale. Elle étoit fort endommagée ; il en a coûté plus de cinq à six mille francs pour la raccommoder ; ce qu'un ouvrier de ce pays-ci, dont je ne me remets pas le nom, a fait avec une adresse infinie. Il excelle dans ce genre d'ouvrage, et un homme de cette espèce est fort nécessaire ici ; aussi se fait-il payer doublement cher, comme vous le voyez. Cette statue antique n'est pas du nombre des plus belles ; mais elle est du nombre des plus rares. Il n'existe pas d'autres statues de Pyrrhus ; on l'a

l'a placé sur le premier repos de l'escalier du Capitole.

Si, à côté de la galerie que je propose, le pape vouloit avoir une pièce aussi distinguée que la tribune du grand-duc, cela lui seroit facile en faisant transporter ici les statues mal placées dans le *Cortile du Belvéder*. Vous m'avouez que le Laocoon, l'Apollon, l'Antinoüs, le Torse, la Cléopâtre, etc., ne doivent rien à la Vénus de Médicis, au Faune qui danse, au Remouleur, au Lutteur, etc.

On m'a dit que cette galerie ne pouvoit être employée à l'usage que je voulois en faire, parce qu'elle est nécessaire, pendant le conclave, pour servir de réchauffoir aux dîners des cardinaux que chacun d'eux fait apporter de sa propre maison. Cette raison ne m'a guères touché. Ne vaudroit-il pas mieux que des cardinaux mangeassent froid et qu'ils eussent mal à l'estomac que de laisser des statues antiques dans un mauvais ordre ?

Après la bibliothèque vaticane on peut donner le second rang à celle de la Minerve, qui l'emporte même à beaucoup d'égards sur l'autre. Je ne vous en dirai rien de plus, me ressouvenant d'en avoir, à ce

qu'il me semble, fait la description à Quintin dans une lettre précédente, ainsi que de diverses autres très-riches et très-nombreuses, qui se trouvent dans les palais particuliers de Chigi, Barbarini, Ottoboni, etc.

LETTRE VI.

A M. DE QUINTIN.

Suite du mémoire sur Rome. Fabriques de mosaïques. Nouvelle invention pour remettre les peintures sur des toiles neuves.

IBAM fortè viâ Sacrâ, sicut meus est mos, lorsque j'ai rencontré le dulcissime Quintin, tranquillement assis près de la *Métassudana*, dans l'attente que je vinsse continuer de lui montrer ma lanterne magique. Oui, mon ami, et je ne vous donnerai pas de ces effets vertueux, car je vous menerai droit au palais des empereurs romains; vous verrez qu'il est devenu tout-à-fait joli garçon, et que le P. gardien des capucins n'auroit de moins judicieuses réflexions à faire sur ce palais que sur les Césars, ses anciens propriétaires. Promenons-nous d'a-

bord dans l'allée du *campo Vaccino*, et revoyons ces incomparables colonnes du temple de Jupiter Stator, qu'on ne se lasse pas de considérer.

En retournant du *campo Vaccino* vers le Tibre, il faut prendre garde, mon cher Quintin, de vous jeter dans le gouffre de *M. Curtius*; votre accident seroit à pure perte pour vous, sans aucun fruit pour le public, car vous n'êtes assurément pas ce qu'il y a de meilleur et de plus précieux à Rome. Détournez-vous à gauche de la petite rotonde de Saint-Théodore, autrefois le *templum Romuli*. On ne regardoit pas Romulus comme un grand saint lorsqu'on lui fit un si petit temple, l'ancien pavé représentoit une graphie de l'ancienne Rome, où toutes les rues et principaux édifices étoient marqués avec leurs noms. On en a enlevé et transporté les précieux restes au palais Farnèse; vous les pouvez voir gravés dans le traité de Bellori. On peut, près d'ici, considérer à son aise, sur les groupes du mont Palatin, les restes de l'immensité du palais d'Auguste, les ruines des fondations et des voûtes sans nombre qui soutenoient les murs des terrasses : ce beau palais, si magni-

fique, n'est plus qu'un repaire à serpents.

Bianchini y a sans doute rodé tout son bien aise à travers les épines, pour en prendre les dimensions lorsqu'il a rebâti ce palais avec tant de magnificence dans son livre intitulé : *Il Palazzo dei Cesari*, que je vous porterai si vous ne l'avez pas. Presque toute cette vaste montagne où étoit le palais, est occupée par la vigne Farnèse, assez négligée elle-même. Elle est remplie de débris et de grandes pièces de marbre ; entre autres de fûts de grosses colonnes de porphyre fendues et délitées en long par l'injure des temps. Tout cela est abandonné en plein air, quoiqu'on en puisse faire un bon usage, et le sera de plus en plus, la maison des Farnèse se trouvant éteinte. Cependant le roi de Naples, héritier des Farnèse, et plus puissant qu'eux, avoit beau jeu pour faire ici quelque chose de remarquable ; mais c'est de quoi il ne se soucie guères.

Il n'y a point de doute que ce mont Palatin ne soit le meilleur endroit de Rome pour y fouiller la terre et faire quelques belles découvertes. Les Farnèse le pensoient ainsi ; mais, de crainte d'essuyer quelques tracasseries de la part du souverain et de ne

pouvoir emporter à Parme ce qu'ils pourroient découvrir, ils vouloient attendre pour fouiller qu'ils eussent un pape de leur maison. Au lieu d'un pape Farnèse, ils ont un pape de la maison de France, ce qui vaut encore mieux; ainsi le moment est plus favorable que jamais, si l'on vouloit en profiter.

Les restes du palais d'Auguste consistent en ces immenses voûtes dont je vous parlois, servant à soutenir le pied de l'édifice, et à le mettre d'un même niveau sur le terrein inégal; en une vaste salle impériale, jadis incrustée de marbre, ornée de colonnes et de pilastres corinthiens verts et giall-antiques, dont les torses, les chapiteaux et la frise sont sculptés en bas-reliefs de la plus excellente beauté. Les torses sont en feuilles de chêne avec leurs glands, les bases et frises en figurines, trophées d'armes et arabesques d'un goût exquis.

Les jours de cette superbe salle se tiroient du second étage, comme dans une église; le premier étage, c'est-à-dire le bas de cette salle, est garni de portes et de fausses fenêtres servant de niches à statues, chaque porte ou fenêtre ornée de colonnes et de tympans; et dans les interstices une haute

colonne ; toutes sont cannelées. Bianchini les a fait graver dans son ouvrage, telles qu'elles pouvoient être avant que d'être détachées.

En une salle de bains à plafond, peint, parsemé de lozanges et de rosettes dorées Les peintures sont de grotesques d'un bon dessin, et dont les couleurs sont encore passables.

En un reste d'escalier, autrefois peint à fresque en figures d'animaux ; mais tous les jours on gâte et l'on emporte quelques morceaux de l'enduit de cette fresque. Les statues les plus remarquables de ce lieu sont : la Livie, femme d'Auguste ; l'excellente Popée, assise ; la rare Cléopâtre Selène, fille de Cléopâtre et de Marc-Antoine, la même qui a servi de sujet au fameux roman de *Costes de la Calprenède* ; l'Agrippine, femme de Germanicus, en Cérès, tenant des pavots à la main ; les deux Vénus, l'une avec un dauphin, l'autre surnommée Callinique ou la belle victorieuse. On a fait à ce sujet le conte que voici : deux sœurs s'étant disputées le prix de la beauté et se trouvant si parfaites toutes deux, que les juges restoient indécis, furent examinées d'un bout à l'autre ; l'aînée se trouva avoir la fesse platte, ce qui décida l'affaire en

faveur de l'autre, en l'honneur de laquelle on érigea une statue. J'ai peur que ce petit conte ne vous paroisse aussi plat que la fesse en question.

Nous voudrions trouver ici le grand autel élevé par Hercule sur le mont Palatin, lorsqu'il enseignoit au bonhomme Evandre les rites religieux ; *le ficus Ruminalis* avec deux bambins pendus au pis d'une louve ; *le Septinozium Severi*, gradin à sept portiques en colonnades les unes sur les autres. La terrasse supérieure devoit être en belle vue ; ce n'est, je pense, que vers la fin du dernier siècle que les derniers restes en ont été détruits.

L'arc des Orfévres *in velabro*, autre bâtiment de Sévère, et l'arc de *Janus compitalitius*, tous deux de marbre blanc, étalent encore les débris de leur beauté sur le retour. Le premier, d'ordre composite à pilastres, dédié à Septime Sévère, à Julie sa femme, et à ses deux fils Caracalla et Geta. Sévère y est représenté en habit de souverain pontife ; Julie, sous la figure de la déesse Concorde ; l'aîné des fils reste seul. La figure de son frère est mutilée, et par ordre de Caracalla, à ce que disent les Cicérons de

ce pays-ci. Les autres reliefs représentent un Hercule qui conduit les bœufs de Geryon ; divers instruments de sacrifice, etc.

Le second n'est plus qu'une masse quarrée de quatre portes et de quatre piliers garnis de douze niches symboliques des douze mois de l'année. Il a perdu les combles, corniches, architrave, colonnes et les statues qui sans doute le décoroient, et à l'aide desquels il représentoit en public mieux qu'il ne fait aujourd'hui. Les anciens cloaques de Tarquin s'embouchent dans le Tibre près cet endroit-ci.

Quoique je vous aie déjà parlé de la *Madona del Sole*, redonnons-lui un nouveau coup-d'œil : rien de plus joli que ce petit temple. C'est, avec le temple de Minerve médicale, ma passion favorite en antiques.

Dans la même place, une assez bonne fontaine, une grosse pierre appelée la bouche de vérité, vieille meule de moulins trouvée dans le centre ; on tient que cette pierre est consacrée depuis long-temps, et qu'autrefois elle mordoit bien serré les parjures qui faisoient de faux serments la main dans le trou. Ne seroit-ce point ici par hasard quelqu'un de ces anciens bocilytes ou pierres figurées,

que l'on graissoit d'huile au temps du bonhomme Jacob ; quelques-unes de ces divinités du plus vieux paganisme, telle que la déesse *Matula* que l'on transporta dans Rome avec tant de cérémonie, le dieu Etagabal, la Vénus de Paphos, l'Apollon de Delphes ou le Bacchus de Thèbes? Ces beaux messieurs si renommés n'étoient que de grosses vilaines pierres quarrées, rondes ou pointues.

C'est une des plus anciennes espèces d'idolâtrie qui subsiste encore dans les objets d'adoration des Nègres et des Lapons, qui ne sont qu'une pièce de bois, une pierre, une plante, un animal, etc. Les Portugais d'Afrique donnent à tous ces objets le nom général de *fétiches*, c'est-à-dire, chose fée, consacrée, enchantée, etc.

Notre meule de moulins pourroit bien être de la même confrairie, auquel cas je vous déclare que ma vieille mythologie va devenir sa très-humble servante, et la regarde avec un tout autre respect, bien que, jusqu'à présent, elle n'ait payé l'intérêt de sa mauvaise mine. Je veux même dans cette supposition soutenir thèse publique en sa faveur pour toute l'espèce des *batyles fétiches*, en faisant voir que, malgré la sagesse égyptienne

si vantée, malgré les allégories de jamblique et le figurisme des platoniciens, *quorum noscuntur in hortis numina*, n'avoient pas autrefois à cet égard un culte religieux plus raffiné que celui qu'ont toujours conservé les autres Africains leurs voisins.

Près delà, le temple quarré long de la Fortune virile, autrement Sainte-Marie Egyptienne, et le portique de colonnes corinthiennes cannelées qui l'entourent de trois côtés, sont une des plus belles antiquités, des plus considérables et des mieux conservées. On a scié en long une colonne de *Phengites*, marbre de Libye, de couleur d'orange et transparent, dont on a fait une croisée diaphane incrustée dans la muraille au fond du chevet. Il n'y a point de marbre antique aussi rare ni plus singulier. Cette pièce est presque unique.

Plus avant, les piles du pont *Sublicius*, qu'Horatius Coclès défendit contre le roi Porsenna, et le pont *Senatorius* à moitié rompu ne vous offrent rien de curieux que par réminiscence.

Le pont de Janicule, rebâti par Sixte IV, est le plus fréquenté de ce quartier.

Voyez près delà une grosse fontaine qui,

du haut d'un rocher alligné aux maisons, tombe sans plus de façon tout à plat au milieu de la rue. Ceci se voit quelquefois dans des montagnes désertes ; mais le trouver au milieu d'une rue, c'est-là ce qui est unique.

Il faut voir combien le palais Savelly est fier d'avoir eu Vitruve pour architecte ; c'est l'ancien théâtre de Marcellus, à deux ordres dorique et ionique très-massifs, tels qu'ils conviennent à un tel bâtiment : il le paroît plus encore par l'exhaussement du sol qui enterre l'ordre inférieur. Je n'y suis pas encore entré ; mais je n'ai que peu d'opinion des appartements, sa forme en demi-cercle ne paroissant pas favorable aux distributions intérieures. Un beau théâtre doit faire une maison obscure et incommode ; il a servi de forteresse dans les troubles publics, au temps que Rome étoit sous la tyrannie des principaux seigneurs du pays.

Je borne ici votre course pour aujourd'hui ; mais, puisque j'ai du papier de reste, et que je ne sens pas encore le doux Morphée s'emparer de mes paupières, je vais vous donner en gros l'explication que vous me demandez dans une de vos lettres précédentes, sur les tableaux de mosaïque en verre coloré.

Vous savez ce que c'est que les anciennes mosaïques ou tableaux de petites pierres de rapport et de couleur naturelle. Il y en a à Dijon dans la rotonde antique de Saint-Bénigne un petit échantillon fort grossier, représentant des animaux. Ces ouvrages en pierres naturelles ne peuvent jamais être parfaits, quelque habile qu'ait été l'ouvrier, à cause du défaut de nuances immédiates. Depuis l'invention du verre coloré et fondu avec des métaux ou des minéraux, on les a aussi parfaites que l'on veut. C'est par ces sortes de peintures à mosaïques que la peinture de toute espèce s'est renouvelée en Italie.

On fit venir des Grecs à Venise pour le bâtiment de Saint-Marc, où ils en ont fait une prodigieuse quantité d'ouvrages, tous fort vilains, comme je vous l'ai dit dans le temps, sans goût, sans dessin, et même d'un coloris plat, tranchant et désagréable. Le peu de succès de ces ouvrages, leur prix considérable et la manière belle et facile, dont on a travaillé à fresque et à huile, avoient fait abandonner depuis long-temps le genre de la mosaïque; on a tenté en dernier lieu d'y revenir pour les tableaux des

autels de Saint-Pierre, que l'humidité du lieu a presque entièrement perdus, cette belle église étant située dans un fond mal-sain et marécageux.

On fait donc fondre des tables plates de verres de toutes couleurs et de toutes nuances, que l'on coupe en espèce de chevilles quarrées, larges d'environ quatre lignes de chaque face, et longues de deux pouces. On prépare une table épaisse de pierre d'un ou plusieurs morceaux, selon le lieu où on l'a destinée, et rayée de tout sens en creux pour mieux retenir la couche épaisse de mastic dont on l'enduit; cela fait, l'ouvrier, ayant son tableau original devant lui et ses chevilles de verres rangées par nuances, comme dans des quarrés d'imprimerie, copie sa peinture en fichant des chevilles de verre dans le mastic.

L'ouvrage fait ne ressemble pas mal à de fort gros points quarrés de tapisserie à la turque. On peut comparer aussi cette méthode de travailler des tableaux à celle des ouvriers des Gobelins pour les tapisseries; ceux-ci, non plus que les mosaïstes, ne savent pas un mot de dessin. Pour moi, je ne puis assez m'étonner que, sans avoir cette con-

noissance, et même parfaite, les uns et les autres de ces ouvriers puissent parvenir à copier fidèlement et parfaitement les originaux en une forme, soit égale, soit plus grande, ou moindre, *ad libitum*.

Ces grands tableaux étant finis, on les polit comme une glace ; ils deviennent aussi unis et aussi brillants par malheur, ce qui est un grand défaut ; car la réflexion de la lumière fait qu'on ne peut les voir à son aise, qu'en choisissant avec soin sa position ; et même à présent, pour diminuer cet inconvénient, quand ce sont des pièces d'une grandeur fort considérable, faites pour être vues de loin, on ne les polit plus. Elles sont tout aussi belles et encore mieux en les laissant brutes ; l'éloignement efface les inégalités de la surface et la petite distance qui se trouve entre les chevilles, lesquelles ne peuvent jamais être jointes bien immédiatement. Par cette raison, cette belle méthode de peinture n'est admirable à pratiquer que dans le très-grand. On a voulu faire ainsi des portraits et autres petits tableaux à portée de la vue ; malgré le soin que l'on prend alors d'employer de fort petites chevilles, je n'ai jamais trouvé que la réussite ait été bonne.

Vous sentez que le grand avantage de cette méthode est la beauté d'un coloris à l'abri de toutes injures de l'air ; que, si par accident le tableau venoit à se gâter, ou à se ternir à l'avenir, on en sera quitte pour le repolir. Il ne faut pas craindre d'user la couleur; il y en a aussi épais que la longueur de la cheville. On a exécuté de cette manière, pour les autels des chapelles à Saint-Pierre, la Pétronille, du *Guerchin* ; le Saint-Pierre marchant sur les eaux, de *Lanfranc* ; la Communion de Saint-Jérôme, du *Dominicain*, et quelques autres. On va travailler à la Transfiguration de Raphaël. En vérité, ce seroit une dépense digne du roi que de faire venir ces ouvriers, et de faire exécuter dans quelque vaste galerie à Versailles, les fresques de Raphaël, telles que la grande Bataille de Constantin, l'Incendie del Borgo, l'Attila, l'Ecole d'Athènes, l'Héliodore, le St-Pierre-aux-liens, et ces beaux plafonds de Psyché et de la Longara ; il auroit des ouvrages plus beaux que les originaux, dont le coloris est aujourd'hui fort gâté.

Les élèves de l'académie du roi travaillent actuellement à calquer à voile les fresques du Vatican et à les peindre ensuite pour

servir à faire des tapisseries aux Gobelins.

J'ai examiné leur ouvrage, qui ne m'a guères satisfait. Le contour est fidèle ; mais froid et sans hardiesse ; le coloris plat et plâtreux. Tous nos Français sont si mauvais coloristes ! Si, en travaillant l'ouvrage aux Gobelins, on ne lui redonne pas de l'ame et du coloris par le choix et l'emploi des laines, cette tenture de tapisserie, qui devoit être la plus belle du monde, ne sera que médiocre. Vous savez comment on lève des copies exactes au voile, en étendant sur l'original une gaze claire où l'on trace les contours des figures ; on les reporte ensuite sur la toile imprimée. Le pape ne permet que fort rarement de copier ainsi ses peintures ; si ce n'étoit pour le roi, on ne l'auroit pas souffert.

Revenant aux mosaïques, vous êtes sans doute un peu en peine de savoir comment on place ces masses énormes de tableaux ; vous devriez l'être davantage comment on a ôté ceux qui y étoient peints à fresque sur le mur, en enlevant le mur tout d'une pièce sans gâter la peinture. Après avoir proprement fendu la muraille tout de son long, on y adapte des poutres pour servir

de

de cadre d'un côté, autant en fait-on de l'autre côté et par-dessus; puis le tout étant bien adapté, encastré et serré avec des daviers de fer, on le soutient en l'air pour le couper par-dessous, et pour y adapter le quatrième côté du cadre. Alors on l'enlève et on le transporte à-la-fois à force de machines. Cela n'est pas mal-adroit, convenez-en, mon Quintin. On a déposé ces morceaux dans des halles, près Saint-Pierre. C'est en les considérant dans ce lieu qu'on peut juger de la grandeur terrible de l'église, lorsqu'en levant la tête on apperçoit ces grands pans de murailles aller jusqu'au faîte du toit pointu de la halle, eux qui n'étoient l'autre jour que de simples tableaux d'autels.

Pendant que nous sommes sur le chapitre des mécaniques curieuses en peinture, ne m'avez-vous pas ouï dire qu'on racontoit à Milan qu'un artisan de Rome avoit trouvé le secret d'enlever tout d'une pièce les peintures de dessus leur toile et de les poser sur une autre? J'écoutai ceci comme tant d'autres fables ridicules dont on me berce souvent les oreilles. Cependant il en est de cela comme des contes de ****; on est tout étonné de trouver quelquefois que cela

est vrai. J'en entendis reparler ici ; on m'a dit de ne m'en pas moquer, qu'il n'y avoit rien de plus certain et que je n'avois qu'à l'aller voir de mes yeux quand je voudrois. Je courus chez l'ouvrier ; c'est un pauvre homme, dans une boutique médiocre. On lui donne un tableau à huile dont la toile est pourrie ; il le met sur bois ou sur une toile neuve et vous rend la vieille. Peint sur bois tout vermoulu, il le remet sur toile ou sur une planche neuve, et rend la vieille planche vermoulue aux gens qui ne veulent rien perdre ; dans le dernier cas il vous rend aussi votre peinture toute piquée de vers. N'attendez pas de lui qu'il la raccommode, il ne sait ce que c'est que pinceau, ni que peinture. Le morceau qu'il m'a montré, dont la moitié étoit sur toile et l'autre restée sur bois me fait croire qu'il est sorcier. Le peuple de son voisinage dit que c'est Saint-Joseph, à qui il a fait l'aumône sous la figure d'un pauvre, qui lui a montré son secret. Je le croirois bien ; il entre là-dessous un peu de diablerie. Je lui ai demandé s'il sauroit transporter les fresques qui périssent par l'humidité ; il m'a dit que non, et qu'il ne pouvoit opérer que sur la peinture à huile ;

que même pour celle-ci il se faisoit payer cinq fois davantage, si elle étoit sur bois, que si elle étoit sur toile. Vous jugez combien de tableaux près de périr on va sauver par cette découverte. J'en ai vu de précieux au palais de Pamphile qui se pourrissoient entièrement, à ce que l'on m'a dit, avant qu'il ne les eût remis sur une toile neuve, où ils m'ont paru bien sains et entiers. Mais le plus essentiel seroit de conserver les fresques, qui sont d'une toute autre importance, et auxquelles on ne peut remédier ni qu'on ne peut sauver quand elles sont mal placées. J'ai oublié de m'informer de lui s'il les enlevoit sur cuivre et sur marbre. Par la mécanique de l'ouvrage je ne doute pas néanmoins qu'il ne les enlève sur toutes sortes de corps, même sur verre, quand c'est de la peinture à huile, qui a plus de consistance et d'épaisseur qu'on ne croiroit, et qui peut se dérouler petit à petit. Je ne l'ai pas vu opérer, et je ne sais s'il veut travailler en présence des spectateurs. Quand j'allai chez lui, je le trouvai occupé d'un médiocre petit tableau, dont la vieille toile étoit d'un côté, la peinture de l'autre, et la

toile neuve préparée pour la recevoir. Mais voici ce que j'en ai ouï raconter. Il colle son tableau, du côté de la peinture, sur un corps, soit flexible, soit solide, avec quelque drogue dont il a le secret ; puis il imbibe à fond le tableau d'une liqueur qui détache la peinture de son vieux bois ou de sa vieille toile. Après quoi il roule avec soin et patience, soit la peinture, soit la vieille toile, jusqu'à ce que l'une soit entièrement détachée de l'autre.

(Le petit Potor, qui dédouble si bien les cartes, feroit des merveilles à ce métier.) Cela fait, il étend de nouveau sa peinture, en l'appliquant sur une toile neuve (imprimée ou non, c'est ce que l'on ne m'a pas dit) ; puis par un artifice, probablement à-peu-près pareil, il détache la peinture du corps auquel il l'avoit collée en commençant l'ouvrage, pour lui donner plus de consistance.

Après ce récit, je n'ai pas de peine à comprendre pourquoi il n'enlève pas les fresques qui ne se prêteroient pas volontiers à une telle mécanique ; mais quelquefois une première découverte en amène une seconde. Si jamais ceci arrive, c'est pour le coup

que je me ruinerai en projets sur le Vatican, sur le palais du T., sur les fresques de Raphaël et de Jules Romain.

LETTRE VII.

A M. DE NEUILLY.

Gouvernement de Bourgogne donné à l'ambassadeur. Maladie du pape. Courses de chevaux. Frescati. Albano. Tivoli.

La nouvelle qui, sans doute, vous occupe beaucoup aujourd'hui à Dijon, ne fait pas moins de bruit à Rome. Hier j'étois à souper au palais de France, chez madame Detroyes, lorsqu'on vint me dire à une heure et demie après minuit, que l'on demandoit à me parler de la part de M. l'ambassadeur. Ce messager pressé me surprit à une telle heure. Son secrétaire, *Dubrocard*, entra, et me dit d'un air fort triste, que M. l'ambassadeur venoit d'apprendre par un courier exprès la nouvelle de la mort de M. le duc notre gouverneur; puis il ajouta d'un air très-joyeux, que le gouvernement de Bourgogne

avoit été donné au duc de Saint-Aignan, et que celui-ci, ne doutant pas de tout le plaisir que me feroit ce remplacement, l'avoit sur-le-champ envoyé pour me chercher ou m'en faire part.

Nous avons été ce matin, en corps, faire compliment à son excellence. Vous ne sauriez croire combien il est satisfait de se voir si bien placé au sortir d'ici, et la joie que lui a donnée cette circonstance d'avoir, en ce moment même, six gentilshommes de son gouvernement.

Toute la ville y est venue ce matin; je m'apperçois que cette aventure a subitement relevé les actions de l'ambassadeur. Ces bons Romains ouvrent des yeux larges comme des salières; je les entendois se dire entre eux *cazzo*, la première pairie du royaume succéder à un prince du sang. M. de Saint-Aignan a retenu à dîner avec nous vingt-cinq ou trente personnes des plus considérables, auxquelles il a fait servir un repas magnifique. Nous venons, après que la compagnie s'est retirée, de nous entretenir sur ceci, lui, Legouz et moi. Il n'est pas encore trop au fait de son affaire; il n'a pas encore reçu les lettres de la Cour, mais seulement celles

que le duc de Beauvilliers son fils lui a envoyées exprès dans l'instant par un de ses gens, qui n'a mis que six jours et vingt heures à faire la course. Il n'a le gouvernement que jusqu'à la majorité du petit prince de Condé. Il nous a demandé ce qu'il pouvoit valoir, article sur lequel il faudroit être mieux initié dans les mystères que nous ne le sommes pour pouvoir répondre ; on sait assez ce qu'il doit valoir. Après tout, les bruits populaires ne méritent pas beaucoup de foi; je suis tant persuadé qu'il y a beaucoup d'excès dans ce qu'on prétend qu'en tiroit la maison de Condé. Au reste, je suis de même persuadé que M. le duc de Saint-Aignan n'auroit pas ce gouvernement sur le même pied que l'avoit la maison de Condé ; que les ministres qui le voient depuis si long-temps entre les mains des princes, seront charmés d'avoir cette occasion d'y mettre le nez, et le voudront régir à leur tour ; et qu'il n'y a rien à gagner pour la province à changer de main. La maison de Condé la regardoit comme son patrimoine ; et, quoi qu'en veuillent dire certains frondeurs, c'est une avantage pour une province que d'avoir des princes du sang pour gouverneurs.

Quelque peu de crédit qu'ils aient, leur rang leur en donne toujours plus que n'en auroient d'autres; et, à tout considérer sans partialité, leur autorité est souvent plus profitable que nuisible. Le duc de Saint-Aignan m'a beaucoup surpris en me disant qu'il comptoit faire sa résidence habituelle à Dijon, et qu'il lui paroissoit par la lettre de son fils, que c'étoit l'intention de la Cour. Il m'a demandé si cela ne feroit pas de la peine à M. de Tavannes, et quelle maison il pourroit habiter? Je ne comprends pas trop bien ceci; car il n'est pas vraisemblable, ni que l'on ôte le commandement à M. de Tavannes, ni que l'on laisse ensemble dans la même ville un gouverneur et un commandant. Vous savez l'effet de deux soleils dans un lieu trop étroit. Je lui ai répondu qu'il y avoit quantité de belles maisons dans notre ville; mais que ceux à qui elles appartenoient les gardoient pour eux-mêmes; que sans doute si la Cour vouloit qu'il y fît sa résidence, elle lui donneroit la maison royale qu'habitoit M. le Duc dans des temps d'Etats, où il y avoit deux magnifiques appartements de représentation, mais sans commodité. Il m'a demandé de lui en faire venir un plan pour

voir d'ici, au cas qu'on la lui donne, (ce qu'il regarde encore comme incertain), comment il pourra s'y arranger avec toute sa famille; car il compte que son fils et sa belle-fille y viendront demeurer avec lui. J'en parlerai à Blancey; mais rien ne presse. Je suis bien aise que les choses soient un peu plus éclaircies, et d'attendre des nouvelles de Bourgogne pour savoir comment va tout ceci et quel effet aura produit cette grande mutation; ainsi ne dites rien à personne, je vous prie, de tout le détail que je vous fais ici (1). Si je ne me trompe, le duc de Saint-Aignan, lorsqu'il souhaite de résider dans son gouvernement, est comme les enfants de Zébédée. On ne le lui donne que pour le placer au sortir de son ambassade et pour raccommoder ses affaires. Ce seroit le vrai chemin d'achever de le ruiner avec le goût qu'il a pour la représentation et la magnificence. Les immenses appartements du logis du roi consommeroient en bois et en bougies la moitié des revenus de la place; au

(1) On sent par cette lettre quelle espèce de prudence minutieuse et servile il falloit avoir sous l'ancien Gouvernement.

surplus, je pense qu'il se feroit aimer à Dijon. Vous le trouverez froid à l'abord, assez occupé de l'honorifique ; doux, aimable et spirituel dans la société ; bonhomme, peu actif, circonspect et même timide.

La santé du pape baisse tous les jours, il n'y a pas d'apparence qu'il aille loin. Nous allons donc voir le spectacle d'un conclave qui nous attirera ici beaucoup de Français. Nous verrons si ce temps est aussi curieux à Rome, qu'on le dit. Il le sera sans doute au cas que les affaires s'expédient très-promptement, et que nous puissions attendre l'évènement, à moins que les nouvelles qui sortiront du conclave, ne soient si intéressantes, et ne nous occupent au point de nous empêcher de songer à aucune résolution. Ce n'est pas notre fort que les délibérations, rarement nous nous mettons à en faire, et le résultat est toujours que nous ne sommes pas d'accord. On vit du jour à la journée : *Dies diei, et nox nocti indicat scientiam.* Croyez-vous qu'il soit possible de tirer d'arrêts ni de décisions de quatre têtes comme les nôtres, sur-tout si vous y joignez les deux nouvelles survenues, qui s'arrogent le droit de voix consultative? Voilà la raison que vous desirez

savoir, pour laquelle je ne suis point parti, ni ne songe à mon départ. Nous avons à-peu-près épuisé tous les objets de curiosité; mon avis étoit d'abord de se mettre en marche aussitôt après. Mes traîneurs veulent aujourd'hui allonger la courroie, moi-même je me laisse facilement séduire; car il faut que vous sachiez que les gens ne sont jamais croyables quand ils disent qu'ils vont partir de Rome. On y est si bien, si doucement; il y a tant à voir et à revoir, que ce n'est jamais fait.

De plus, il commence à tomber, non des pluies, mais des torrents effroyables, qui ne donnent aucune marque de vouloir interrompre de sitôt leur mauvaise volonté pour les voyageurs. *Luxorius amnis* s'est fait joli garçon.

Vidimus flavum Tiberim retortis
Littore etrusco violenter undis....
Labitur ripâ, Jove non probante.

C'est moi qui suis Jupiter; car, bien que je me laisse aller à la faction prédominante dans nos conseils, je ne suis pas moins travaillé au-dedans de l'impatience de me retrouver en France où j'ai, comme vous le savez, beau-

coup d'affaires de différents genres, au nombre desquelles je mets le plaisir de vous revoir, mon doux objet, qui m'est devenu, je vous le jure, une nécessité.

Figurez-vous encore que je n'ai pas la consolation de profiter actuellement du séjour pour repasser sur mes vieilles admirations; le temps est si horrible que l'on peut à peine mettre le nez dehors, encore moins s'y tenir en carrosse. L'intérieur du palais est si obscur que le divin Raphaël est là en pure perte pour mes yeux. Je vais passer mes soirées à l'opéra; Dieu merci nous n'en manquons pas, il n'y en a que quatre à-la-fois. Le bon air n'est pas d'écouter la pièce, mais bien d'aller de loges en loges faire des visites et baguenauder avec les petites dames, emploi qui me plairoit bien plus avec les nôtres. Tout le jour je suis à chiffonner dans ma chambre; Quintin en profite pour tirer de moi d'éternelles descriptions qui ne finissent point: je repasse et je commente mes petites remarques. Ci-devant j'étois prêt, comme madame de Sévigné, à me cacher sous mon lit, quand j'appercevois mon écritoire; à présent me voilà remis dans le train de griffonner à la hâte, Dieu sait de quel style, et combien je donne de soufflets à Vaugelas.

L'inondation de la campagne de Rome vient de nous valoir, à la ville, le spectacle d'une petite sédition assez jolie. Les paysans de la Sabine et de l'Abbruze, qu'on fait d'ordinaire venir en cette saison pour donner une culture aux terres dépourvues d'habitants, se trouvant pris par les eaux, se sont jetés dans la ville en grand nombre, où ils se sont mis à piller les boutiques, mais seulement les boutiques de choses comestibles. La soldatesque a montré sa vigueur en cette occasion ; on a mis les plus turbulents en prison où on leur fournit du pain, ils ne demandoient pas mieux; on a cantonné le reste comme on a pu, de côté et d'autre, pour quelques jours, en attendant que les eaux soient écoulées. Je vois que nous pousserons le séjour ici jusqu'à la fin du carnaval. Il faut voir toutes les coyonneries romaines plus splendides encore que celles de Venise ; aussi ne sont-elles dans tout leur lustre que les huit derniers jours.

On dit qu'il se fait dans la rue du Cours de très-belles mascarades à cheval, ou dans de grands chars de triomphe, du haut desquels on fait tomber sur la populace une pluie de dragées et de confitures sèches. On nous promet aussi dans la même rue, de plus

belles courses de chevaux qu'il ne s'en fait ailleurs. Le *Stadium* est assez long depuis la porte *del Popolo* jusqu'au palais Saint-Marc. Ces chevaux sont tout nuds et en liberté ; le palefrenier qui les tient à la barrière les lâche au signal que donne le barrigel pour les faire partir. Ils détalent entre deux haies de peuple qui les anime à grands cris ; ceux qui sont expérimentés à ces courses ne se pressent pas d'abord. Ils s'en vont tout bellement un petit train sans se fatiguer jusqu'à une certaine distance du but; puis ils se mettent à galoper, *sterminata mente*, lançant des coups de pieds et des coups de tête à droite et à gauche.

Che son presti a girar come un baleno, pour écarter les autres chevaux et se faire faire place.

Il ronzin hor corre, hor trotta. Poi sotto il petto si caccia la testa ; gioca di schena è mena calci in fretta. Le prix du vainqueur est ordinairement quelque pièce de brocard dont on le couvre, avec laquelle il va se montrer passant superbement par les rues.

Basta. Il faut encore voir cette fonction du carnaval. Ce sera, selon l'apparence, le dernier retard auquel je consentirai ; car de

vouloir attendre l'exaltation du nouveau pape, et la fin d'un conclave dont on ne sait pas encore en quel temps l'on verra le commencement, c'est une pure chimère. De quelque manière que les choses tournent, il ne paroît pas que ce conclave doive être de très-peu de durée. Il faut d'abord un temps considérable pour rassembler les cardinaux étrangers; de plus, il n'est pas encore question de personne pour le pontificat que par des bruits en l'air; et, quand même ils seroient bien fondés aujourd'hui, l'issue de ces sortes d'assemblées est presque toujours si différente de ce que le commencement sembloit le promettre, qu'à moins d'en avoir conversé face à face avec le Saint-Esprit, ce seroit folie que de hasarder des conjectures: l'esprit souffle où il veut, mais on ne sait d'où il vient ni où il va.

Nous avons fait long-temps avant la mauvaise saison la visite des célèbres maisons de campagne aux environs de Rome. Je m'occupai beaucoup plus à me promener et à m'amuser avec les jets d'eau qu'à faire des notes sur mes tablettes; encore le peu de remarques que je crayonnai a-t-il été misérablement mouillé et effacé au milieu des

polissonneries d'écoliers que nous prîmes en gré de faire dans les fontaines secrètes. Ainsi vous ne tirerez pas de moi des éclaircissements bien détaillés sur ce que vous m'avez demandé là-dessus. Ce voyage est agréable, mais moins qu'on ne le dit. Il faut toujours traverser cette désolée campagne de Rome, où l'on n'apperçoit d'autre objet satisfaisant que les ruines des anciens aquéducs dont je vous ai parlé ailleurs. On vante beaucoup les vues de Frescati et de Tivoli; je ne pus les admirer autant que j'aurois voulu : véritablement elles sont fort étendues sur la campagne jusques vers la mer, en tirant depuis Ostie à l'ancien *Pomptina Palus;* elles seroient admirables si cette campagne étoit ornée, bâtie et peuplée comme elle pourroit l'être. Mais qu'est-ce qu'une longue vue sur une plaine déserte? Et la ville de Rome qu'on apperçoit dans l'éloignement se trouve à un trop grand point de distance pour former un tableau bien marqué dans ces aspects. Les maisons de campagne de Tivoli et de Frescati étoient sans doute mieux entretenues ci-devant et mieux meublées qu'elles ne le sont aujourd'hui; j'en excepte deux ou trois

trois belles qui valent la peine de vous en parler bientôt plus au long.

La plupart des autres sont assez négligées, ainsi que leurs jardins qui ne sont pas tenus fort proprement ; chose assez ordinaire en Italie. Cependant le grand nombre fait de la petite ville de Frescati un lieu très-agréable ; sur-tout les eaux y sont en abondance, claires, nettes, magnifiques en quelques endroits, charmantes presque par-tout.

Nous allâmes d'abord à *Grotta Serrata*, autrefois le *Tusculum* de Cicéron, à qui des moines grecs, de l'ordre de Saint-Bazile, ont indignement succédé. Leur église mérite d'être vue ; il y a de bonnes fresques du *Dominicain*, représentant l'histoire de Saint-Nil, où est cette figure remarquable de la *Frescatane*. Il y a aussi quelques autres peintures d'*Annibal Carrache*. Près de ce lieu, quelques ruines de la maison de Lucullus, le Belvéder Aldobrandin ; l'un des Pamphile, le Mont-Dragon des Borghèse et la villa Ludovisia sont les trois plus beaux jardins de Frescati. Il y en a cinq ou six autres assez jolis, s'ils étoient bien tenus, mais ils sont inférieurs à ces trois-ci, dont les maisons sont belles, les jardins vastes, en bel air et bien

plantés, et les eaux sur-tout merveilleuses. Le Belvéder et Ludovisia sont deux montagnes découpées en terrasses couvertes de verdures, de grottes et de superbes cascades.

Le grand jet d'eau du Belvéder, à-peu-près égal à celui de Saint-Cloud, à ce qu'il m'a paru, est une des plus belles choses qui se puisse voir au monde en ce genre. Il s'élance avec un bruit effroyable d'eau et d'air entremêlés ensemble par des tuyaux pratiqués exprès qui font une continuelle pétarade. Il y a quantité d'autres moindres jets d'eau, la plupart fort jolis. La colline du Belvéder est taillée à trois étages, ornée de grottes et de façades en architecture rustique garnies de cascades d'eaux jaillissantes. La grande cascade est couronnée de colonnes à cannelures torses, par lesquelles l'eau circule en ligne spirale. La cascade de Ludovisia, surmontée d'une plate-forme avec un vaste bassin en gerbe, est encore plus belle, du moins autant que je m'en souviens; mais cette maison-ci ni le jardin ne valent pas ceux d'Aldobrandin. Les longues façades de grottes en portiques, les jets d'eau en statues sont fort beaux dans les deux maisons. A cette dernière, sur le pied de la colline, est

un très-beau bâtiment de l'architecture de *Jacques de la Porte*. Les avenues d'en-haut sont garnies d'orangers et de palissades de lauriers ; les terrasses en gradins, de balustrades chargées de vases pleins de myrthes et de grenadiers.

La façade du bâment a deux ailes en retour en forme de grottes. Dans l'une est un centaure sonnant du cornet à bouquin ; dans l'autre, un faune jouant de la flûte, par le moyen de certains conduits qui fournissent de l'air à ces instruments : mais c'est une déplorable musique : ces deux messieurs auroient besoin de retourner quelque temps à l'école, ainsi que les neuf Muses qu'on voit avec leur maître Apollon, dans une salle voisine, exécutant sur le mont Parnasse un chétif concert par le même artifice. Cette invention me parut puérile et sans agrément. Rien n'est plus froid que de voir neuf créatures de pierres barbouillées en couleur faire une triste musique sans piquer ni remuer. J'aime mieux voir leur cheval pégase qui près delà fait jaillir d'un coup de pied la fontaine Hippocrène ; mais, pourvu que ces princesses et les oiseaux ne se donnent pas la peine de rompre la tête aux

assistants, ce salon doit être fort agréable pendant l'été ; des conduits, pratiqués sous le pavé, y apportent de l'air qui entre avec assez de force pour soutenir en l'air une boule de bois léger. Pour cette fois-ci, nous n'avions pas besoin de rafraîchissement, ayant déjà pris suffisamment la douche de la tête aux pieds. La cérémonie avoit commencé à Mont-Dragon autour d'un bassin *Polipriape*, c'est-à-dire, dont le bord est garni tout autour de jets d'eau à tuyaux de cuivre plus gros que la jambe, armés au bout d'ajoutoirs de cuivre; ils étoient penchés négligemment dans un état de repos, lorsque, le robinet ayant été tourné, et l'air poussé par l'eau commençant à gonfler leurs corps caverneux, ces beaux messieurs se mirent à se redresser peu-à-peu d'une assez curieuse manière et à pisser incessamment eau fraîche; Migieux, que vous n'auriez pas cru le plus polisson de la troupe, s'arma d'un de ces braquemarts qu'il dirigea contre la face du bon Lacurne; celui-ci ne demeura pas en retard : une si bonne plaisanterie devint aussitôt générale et ne finit qu'après nous être inondés jusqu'aux os pendant une demi-heure. La saison de

l'hiver ne vous paroît pas heureusement choisie pour ce petit jeu ; mais, en vérité, ce jour-là, il faisoit si beau et si doux qu'on ne pouvoit résister à la tentation de prendre le bain. Nous allâmes changer de linge et d'habits à notre auberge, et voici ce que nous y gagnâmes : nous étions assis de très-bonne-foi sur un parvis du belvéder pour entendre le centaure jouer de son cornet, sans nous appercevoir d'une centaine de petits tuyaux traîtres distribués entre les joints de pierre qui partoient tout-à-coup sur nous en cascades. Delà, n'ayant plus rien à ménager, puisqne nous avions vuidé le fond de notre valise après la scène du Mont-Dragon, nous nous enfonçâmes avec intrépidité dans les lieux les plus mouillants du palais, où nous passâmes le reste de la soirée à nous faire de pareilles niches. Il y a sur-tout un excellent petit escalier tournant où, dès que l'on est engagé, les jets d'eau partent en se croisant en tout sens du haut, du bas et des côtés. On est pris-là sans pouvoir sans dédire. *Non cè remedio.*

Au-dessus de cet escalier, nous fûmes vengés de Legouz, qui nous avoit valu l'ondée du parvis. Il voulut tourner un robinet

pour nous lancer de l'eau ; ce robinet est fait pour tromper les trompeurs, il lança à Legouz, avec une roideur épouvantable, un torrent gros comme le bras droit contre le ventre. Legouz s'enfuit comme un beau diable avec ses culottes pleines d'eau distillantes dans ses souliers. Nous en tombâmes par terre à force de rire ; ce fut la fin de la scène. Mais le retour ne fut pas si plaisant que matines ; il fallut rester nus en robe-de-chambre, à manger un mauvais souper, tandis qu'on séchoit les chemises et les hardes. *Frescati* est un lieu d'ombrages, mais non pas de bonne chère (*Frescati sic dictum à Fresca* , il est ombrage feuillé). Migieux et Sainte-Palaye, adoucissoient leurs misères en mangeant chacun deux ou trois livres de *noga* pétri au miel qu'ils avoient acheté au coin d'une rue. J'en voulus goûter ; c'est un vivre détestable, s'il en fut jamais ; mais ils le trouvèrent exquis, et pensèrent à créver de l'estomac toute la nuit.

Mont-Dragon est la plus belle maison de ce lieu. Les Borghèse y viennent passer la belle saison et y font de la dépense. Le château est sur une hauteur ; les avant-cours forment des terrasses voûtées par-des-

sous, où sont les offices et les cuisines souterreines, dont les tuyaux de cheminée, faits en jolis petits minarets ou colonnes rustiques à coliers, sortent de terre le long des terrasses et y font un ornement bien loin d'être un défaut. Il n'étoit pas possible de pratiquer ces tuyaux de cheminée d'une manière plus agréable. Cette avant-cour est revêtue en architecture, garnie de balustrades et décorée au milieu d'une belle fontaine en guéridon.

Le château est grand, bien meublé, bien orné d'un théâtre, d'une longue galerie de statues et de peintures des meilleurs maîtres, telles que l'Orphée, le Polyphème, de *Lanfranc*; la Cène, d'*Albert Durer*; une Tête colossalle antique d'*Antinoüs*, etc. Il y a aussi au Belvéder de bonnes peintures du *Dominicain* et de *Josepin*. J'avois pris un petit mémoire du tout; mais il a péri dans l'inondation de cette fatale naumachie, ou du moins il est tellement effacé qu'on n'y peut rien lire, si bien qu'il faut que M. de Quintin en fasse son deuil, à moins que je ne retourne une seconde fois dans ce même endroit.

Les jardins du château ne sont pas grands,

mais agréables et proprement tenus; la grotte ou portique cintré orné de statues. Au bout du parterre est un fort joli morceau d'architecture, par *Vignole*.

Derrière Frescati, vous avez quelques objets dignes de remarques : 1°. la maison de campagne de Caton, aujourd'hui *monte Portio*; 2°. l'ancienne ville de Gabien, détruite par Tarquin, aujourd'hui *la Colonna*; 3°. le lac Régille, fameux par le gain de la bataille dont Castor et Pollux apportèrent la première nouvelle à Rome, (cela fut fort honnête de leur part); 4°. la ville de Palestrine, autrefois *Preneste*, où je n'ai pas encore été; je veux aller visiter les ruines de ce beau temple de la fortune *Prenestine;* alors je vous en parlerai.

Au-dessus de Mont-Dragon, l'hermitage des Camaldules, où le cardinal Passionei étoit en retraite si pieuse et si exacte quand nous y allâmes, que nous ne pûmes avoir l'honneur de le voir. *Ad caput Feroniæ*, où les anciens peuples du Latium tenoient leur assemblée générale : *mons Algidus et templum Jovis Latialis*, où s'indiquoient les féries latines, etc. Remarquez encore au belvéder la fontaine du Lion et la fontaine d'Atlas.

Une autrefois nous allâmes à Castel-Gandolfe, maison de campagne du pape ; c'est un bâtiment fort commun, les meubles et le jardin à l'avenant. Nous vîmes en passant les Bouilles, où Milon, allant à Lanuvium sa patrie dont il étoit dictateur, rencontra Clodius qui revenoit d'Arien à cheval, et le tua ; le lac Albano tout entouré de rochers, le long desquels notre petit Ascagne avoit bâti Albe-la-Longue, dont vous jugez bien qu'on n'apperçoit pas aujourd'hui la moindre trace....

Olim Albanus habetur ;
Nunc vix nonem inest, nec honos aut gloria monti.

Les voûtes et canaux pratiqués sous les rochers par les anciens Romains pour amener l'eau du lac dans la plaine....Le joli *Lago di Nemi*, autrefois *Speculum Dianae.*

Vallis aricinae sylvâ praecinctus opacâ
Est locus antiquâ religione sacer.....
Qua sublime nemus Cynthiae.....
Regna deae.

Cynthianum, dédié à la même déesse, aujourd'hui *Gensano*, où croît en abondance une petite liqueur jaunâtre, fade et douce, à laquelle on a mal-à-propos donné

le nom de vin ; cependant il est fort vanté. Ce n'est pas là le *vinum generosum* des anciens Romains ; mais en raison géométrique, les modernes Romains sont aux anciens comme le Gensane est au vin de Falerne.

La petite ville d'*Albano*, autrefois *villa Pompeii*, *Riccia* ou *Arricia Lanuvium*, aujourd'hui *Lavigna*.

Et ab alto
Rava decurrens lupa Lanuvino.

L'ancienne forteresse des Albains, aujourd'hui *monte Savelli*..... Les ruines d'un palais de Domitien ; l'amphithéâtre et le *castrum Praetorium* du même empereur, près des capucins. ; le tombeau des Horace et Curiace, est assez loin delà, en tirant du côté de Rome, l'endroit où l'on prétend qu'ils se battirent *ad fossam clesiam*. On apperçoit des hauteurs d'Albano la montagne et le promontoire de Circé..... *Antium* : aujourd'hui *Nettuno*. Ardea, capitale du royaume de Turnus ; la citadelle *Laurentum* du bon roi Latinus, aujourd'hui Paterno ; Lavina, aujourd'hui *Patrica*, qui étoit sans doute la maison de plaisance de l'infante Lavinia. Tous ces lieux ne sont aujourd'hui

que des petits villages, et n'étoient, à ce que je me figure, rien de mieux autrefois. Je ne me fais pas une plus grande idée de ces royaumes célèbres de Turnus et de Latinus que d'une de nos terres de cinq ou six mille livres de rentes; il fait bon mentir sur ce qui vient de loin; messieurs les poëtes nous en donnent bien à garder là-dessus; et, pour vous parler sans fard, je me représente ces anciens peuples d'Italie, Rutules, Latins, Sicanes et autres, à-peu-près comme ces petites nations sauvages du Paraguay dans l'Amérique (1).

Vana, sed haec memorans vetustas
Impune gentes decepit, et Venus
Antiqua vatum callida musico,
Condire sermones lepore
Dat nebulis aliquandò pondus
Fidemque falsis adrogat.

Voilà ce que Pindare nous dit en beaux vers grecs, dont j'ai plutôt fait de mettre ici la traduction. Il faut l'en croire, il étoit du métier. Si tout ce que nous vîmes dans cette

(1) On ne peut guères douter que toutes ces petites peuplades fussent sorties de l'enfance de la société.

journée n'est pas à présent fort curieux par lui-même, il l'est du moins par le souvenir des anciens évènements qu'il rappele à l'esprit, et par la réputation que leur ont donnée d'excellents écrivains; on regarde cela *ut campos ubi Troja fuit.* Vous savez ce que dit mon Salluste en cas pareil : *Minores fuerunt quàm famâ feruntur; sed, quia provenêre ibi scriptorum magna ingenia, ita eorum virtus tanta habetur, quantum verbis potuere extollere praeclara ingenia.*

J'allai seul l'autre jour à Tivoli, l'ancien Tibur. Mes compagnons sont des traîneurs qui, à force de retard, partiront sans l'avoir vu. J'ai quelques curiosités à vous montrer non loin de la route : tournez la tête à gauche,

Vides ut altâ stet nive candidum
Soracte.

Ne voyez-vous pas un peu au-delà le dieu des bois, de retour d'Arcadie, courir de son pied de chèvre pour gagner son gîte près de la maison de campagne d'Horace?

Velox amenum saepe lucretilem
Mutat licaeo faunus.

Que dites-vous de cette source plus claire que du crystal au pied de la montagne?

O fons blandusiae splendidior vitro!

En-deçà du Lucretile, la petite rivière d'*Allia* et le champ de bataille où les Gaulois ajustèrent si bien les Romains. Je ne vois pas tout ceci distinctement pour en être trop loin; mais je m'en doutois, et ces idées m'amusoient tout seul dans ma chaise de poste. J'arrivai fort à propos à Tivoli comme l'on travailloit à défaire tous les jets d'eau du jardin d'Est pour nettoyer les conduits. Ne voulant pas avoir fait une course inutile ni revenir une autrefois, je distribuai quatre sequins à quantité d'ouvriers qui, en moins de deux heures de temps, remirent toutes choses en état. Durant l'intervalle, j'allai me promener sur le pont et voir la cascade de Teverone, autrefois *Anio*, dont l'eau rapide se précipite d'une hauteur médiocre sur un tas de rochers pointus, où elle se met en poussière, et rejaillit en un million de perles brillantes. Une partie de la rivière va delà se briser de nouveau dans un fond contre les rochers; l'autre s'abyme dans les fentes des pierres sous les maisons, d'où on

la voit ressortir dans la ville et retomber dans la plaine en plusieurs cascatelles. Quoique cette chûte d'eau ne soit pas élevée, la disposition des rochers et la facilité de considérer la cascade à son aise de tous les côtés, en rendent l'effet plus agréable et plus récréatif que d'aucun autre que j'aie jamais vu. On ne peut rien trouver de plus amusant que le pont auquel le temple de la prétendue Sibylle *Albunée* a été construit; ce qui lui donne un nouvel agrément.

Nec tam Larissae percussit campus opimae
Quàm domus Albuneae resonantis
Et praeceps Anio, ac Tiburti lucus, et uda
Mollibus pomaria rivis.

Ce petit temple juché sur une petite pointe de roc, n'est qu'une espèce de cylindre creux ou tour assez menu, auquel le cercle de colonnes corinthiennes cannelées qui l'environne, donne le diamêtre convenable. La colonnade porte son entablement et sa corniche, formant une petite terrasse, le tout aussi joli qu'il soit possible. Il faut mettre cette antique avec la *Madona del Sole* et le temple de Minerve *medicale*. C'est dommage qu'il manque ici une partie de colon-

nes. Pourquoi ne pas réparer cette charmante antique ? La dépense ne seroit pas grande. *Vignole* a voulu l'imiter dans le petit dôme qu'il a fait au-dessus du Janicule, près de Saint-Pierre *in Montorico ;* mais le bâtiment moderne, quoique joli, ne vaut pas l'ancien. Remarquez dans la place de Tivoli deux statues égyptiennes de granit rouge et noir et la vue des cascatelles ; près de la porte qui va à Rome, les ruines de la belle maison de *Maecenas*. Un peu au-delà étoient autrefois celle de Salluste, celle de Catulle et celle d'Horace, différentes d'une autre sur le mont Lucretile dont je vous parlois tout-à-l'heure.

Retournons au jardin d'Est. Il n'y en a pas d'autre ici ; mais, s'il n'étoit pas si mal tenu, il surpasseroit tous ceux de Frescati en grandeur et en magnificence, et par l'abondance des eaux. La situation ne pouvoit être plus heureuse pour s'en donner à cœur ouvert ; les jardins étant au pied de la montagne et la rivière coulant au-dessus, on n'a eu d'autre peine qu'à faire une saignée dans le lit du Téveronne, pour tirer l'eau par des conduits du haut en bas. Ce lieu appartient au duc de Modène, qui le néglige entière-

ment ; les jardins, les portiques de verdures, les bois, les parterres en pentes et en terrasses, sont tout-à-fait en friches et délabrés.

La maison ne seroit pas mal, si elle n'étoit en ruines et sans aucun meuble ; de sorte qu'il ne reste rien à voir ici que les fontaines : aussi y en a-t-il en si grand nombre, que je ne voudrois pas parier pour moins d'un millier. On m'en a donné pour mes quatre sequins, et je ne dois pas avoir de regret de mon argent. Il seroit à souhaiter seulement que de ces milles fontaines, on voulût bien en supprimer plus de neuf cents, qui ne sont que de misérables filets d'eau, de purs colifichets, de vraies amusettes d'enfants, et les réunir aux grandes pièces qui sont d'une admirable beauté. Du nombre de ces dernières, est le grand canal sur une terrasse bordée de deux lignes de jets d'eau disposés à la file, comme vous voyez ailleurs les arbres plantés en allées le long des canaux. Au bout de cette terrasse, du côté de la ville, la belle fontaine du Pégase, et le portique orné de colosses par où les eaux entrent dans le jardin, en formant une nappe d'une hauteur et d'une largeur surprenantes. Cette pièce d'eau, la plus belle du jardin,

est

est aussi sans contredit une des plus belles qu'il soit possible de trouver, quelque part que ce soit. Au lieu de pratiquer à l'autre bout de la terrasse quelque chose d'équivalent, on s'est avisé de construire une espèce de théâtre appelé *Roma anticha*. On y voit une assez bonne statue de marbre grec de Rome armée, entourée de toutes sortes de petits bâtiments antiques hauts d'une coudée ; arc de Constantin, Panthéon, temple de Faustine, colonne Trajane, obélisques, cirques, etc. et une statue du Tibre versant de l'eau de son crû, (passe encore pour celui-là). Figurez-vous un petit nuage d'enfants, ou les cinq capuchons que le tailleur de Sancho portoit au bout de ses doigts : il sort de tous ces bâtiments une centaine de menus filets d'eau, comme s'il y avoit quelque rapport entre une fontaine et le Panthéon ; de sorte que toute cette pièce n'est pas moins puérile que d'un faux goût. J'enrage quand je vois de pareils chiffons au milieu de tant de belles choses. Au bas de ce théâtre, il y a un autre bosquet d'instruments à vent, d'oiseaux qui remuent les ailes, et chantent d'un ramage enroué par le moyen de conduits d'air et d'eau, et autres

tableaux mouvants. C'est à-peu-près comme les contes des Fées, que vous savez que l'on fait aux petits enfants, de la pomme qui chante, de l'eau qui danse et du petit oiseau qui dit tout. Il ne faut pas vous arrêter ici plus long-temps; j'aime mieux vous mener voir quelque autre pièce, comme la Girande, la Gerbe, le bassin des Dragons, la fontaine de Bacchus, celle du Triton, celle d'Aréthuse, la grotte de Vénus, celle de la Sibylle, etc. Voyez aussi quelques statues, un Bacchus, Mélicerte, les rivières *Amo* et *Athuls*, la Sibylle, etc.

Vous demandez, mon ami, si toutes les eaux si vantées des jardins d'Italie valent mieux que celles de Versailles? Non assurément; vous voyez qu'il y a ici une quantité de fontaines qui ne sont que de petites minuties. A Versailles, tout est dans le grand, tout porte le caractère de magnificence qui étoit le caractère particulier de Louis XIV; il n'y a de petit que les Fables d'Esope dans le labyrinthe, encore sont-elles beaucoup plus agréablement exécutées que ce que l'on a fait ici. Nous avons ici quelques pièces superbes, telles que la cascade Ludovisiana, la haute Girande du belvéder Aldobrandin,

la nappe de Tivoli ; mais combien ne voit-on pas de ces pièces rassemblées dans le jardin de Versailles ? Latone, le Neptune, la grande Gerbe, le prodigieux Encelade, la haute Girande dans une niche de verdure près des bains d'Apollon, les trois Fontaines, le Théâtre d'eau, la Colonnade, le Bassin du dragon, etc.

Il faut avouer néanmoins que les eaux de Tibur et de Frescati sont claires et limpides, et que celles de Versailles sont fort défectueuses à cet égard.

Au sortir de Tivoli, on retrouve, à droite de Teverone, les carrières de pierres *travertines* (par corruption de *tiburtines*) dont les principaux édifices de Rome sont construits. Cette pierre est d'un grand service ; elle se lève en gros blocs d'une assez belle couleur, durs et troués comme nos meules de moulins. Le ruisseau qui sort de cette carrière charrie des sucs pierreux, et les brins de paille ou d'écorce qu'on y laisse tremper se chargent, en fort peu de temps, d'un sel crystallin ; on les met dans des boîtes à bonbons en guise de bâtons de canelle confits au sucre brillant.

Le lac des isles flottantes se voit au même

endroit ; c'est un petit étang d'une eau sulfureuse et bourbeuse, qui, bouillonnant aisément, élève la vase du fond et l'attache aux plantes aquatiques de la surface. Il s'est ainsi formé quelques islotes flottantes, ou gazons légers retenus sur la superficie par les racines des joncs, sur lesquels les paysans montent et naviguent pour le plaisir des curieux : c'est peu de chose.

A gauche du Teverone, on voit les ruines considérables de la vaste maison de campagne d'Adrien. Ce prince qui aimoit Athènes, et qui se piquoit de philosophie grecque, peut-être plus qu'il ne convenoit à un empereur romain, avoit fait construire en ce lieu divers bâtiments à l'antique, relatifs à des idées favorites : une Académie, un Portique, un Lycée, un Prytanée, une Vallée de Tempé, une Poécise, un Canope à l'égyptienne ; le tout embelli de grands bosquets, de belles pièces d'eau, et d'une bibliothèque considérable. Pyrrhus Ligorius a visité avec soin les arcades et masures restantes, pour donner un plan détaillé du total. On y trouve journellement des statues antiques de grand prix ; une partie de ce que l'on rassemble au Capitole, dans le palais des Conservateurs, vient de

celui-ci. Le cardinal de Polignac y a trouvé aussi une partie des statues qu'il a maintenant à Paris. Les Jésuites, à qui le Canope appartient, en ont tiré beaucoup de morceaux égyptiens. Je vous ai déjà parlé des deux Centaures de *Puvielli*, et de ce parquet de marbre en mosaïque du cabinet d'Adrien, dont on a fait des tables.

Je reviens à Rome en repassant le Teverone sur le pont *Mammuolo*, jadis construit par ordre du *Julia Mammœa*, grand'mère de l'empereur Alexandre-Sévère. Il ne me reste plus à vous rendre réponse que sur le fameux château de Caprarole, chef-d'œuvre de l'architecte *Vignole*, le plus singulier et le plus beau de toute l'Italie; c'est, mon ami, ce que je ne manquerai pas de faire sitôt que je l'aurai vu.

LETTRE VIII.

A M. DE QUINTIN.

Suite du mémoire sur Rome.

POUR notre sixième et dernière journée, mon cher Quintin, arrêtons-nous ici au carrefour des Quatre-Fontaines. Quoi de mieux entendu que cette croisée en angles droits de quatre rues, tirées au cordeau qui donnent, de tous les côtés, une enfilade à perte de vue, depuis la Trinité-du-Mont jusqu'à Sainte-Marie-Majeure, et depuis la porte Pie jusqu'à *monte Cavallo*? Voilà ce qu'on entend bien mieux ici qu'à Paris où l'on n'a pas assez d'attention à étendre les aspects et à ménager les points de vue. Je voudrois qu'en toute ville que l'on a dessein de rendre magnifique, on fît tous les embellissements dans le même quartier, jusqu'à ce qu'il fût entièrement orné; puis on passeroit au quartier voisin. Quand les beaux ouvrages sont dispersés çà et là dans une grande ville, souvent ils se trouvent noyés

dans de vilains alentours, et la ville ne paroît pas belle.

Les angles du carrefour sont rabattus et forment quatre jolies fontaines ornées de statues dans des niches. Il est aussi embelli de plusieurs jolies petites églises, telles que Saint-Charles et Sainte-Anne, bien parées au-dedans; mais je ne vous y arrête pas, remarquant que vous voudriez avoir autant d'yeux qu'Argus, pour les employer tous à considérer, en-dedans et en-dehors, le petit Saint-André du Noviciat des Jésuites, qui est un chef-d'œuvre de miniature et de bon goût; Saint-Pierre dans le grand et dans le superbe; les Chartreux dans le simple et dans le sublime; le Noviciat dans le petit et le charmant, et dans le genre des bijoux: voilà, à mon gré, *gli tre capi d'opere* de ce pays-ci. L'Eglise est ovale au-dedans, ainsi que son dôme porté en-dedans par un cintre ovale de colonnes cannelées de marbre de couleur précieuse; un pavé de marbre en marquetterie de fleurs; des statues dorées en or brillant; des peintures modernes de *Cyrro ferri*, de *Brandi* et autres; des incrustations de pierres précieuses; tout y est d'une propreté et d'un goût délicieux. C'est encore ici

St-André du Noviciat.

que j'admire le *Bernin ;* le bienheureux *Stanislas Kotska* y a une excellente statue de *Legros*, et les petits novices, ses compagnons, un fort joli jardin *per passegiar.*

Monte Cavallo.

Vous ne serez pas la dupe de deux énormes chevaux de marbre de la place de *monte Cavallo*, non plus que de deux écuyers qui les tiennent, quoique vous lisiez sur les piédestaux : *Opus Phidiae*, *opus Praxitelis* ; car je vous assure que ces deux palefrois dégigandés n'ont jamais été pansés de la main de ces illustres sculpteurs. Tels qu'ils sont, ils font un assez bon effet, ainsi que la fontaine qui les accompagne dans la place au-devant du palais. Entrons, et vous rendrez hommage à sa sainteté ; mais vous serez privé de l'honneur de baiser sa mule, par la raison que je vous ai déjà dite. Il a toujours fait sa résidence en ce palais-ci ; depuis son règne, le Vatican est désert. En effet, outre que celui-ci est mieux situé, en meilleur air, il paroît plus commode et plus logeable ; les grands communs qui l'environnent servent de logement à sa maison et à ses officiers. Quoique moins grand que le Vatican, il ne laisse pas que d'être extrêmement vaste.

La cour est très-grande, environnée de

portiques ; l'escalier large et beau. Tout le bâtiment est assez simple et peu orné, ainsi que les appartements intérieurs, vastes à la vérité, et à longues enfilades, mais dénués de parures, et meublés simplement en damas cramoisi et qui n'est pas neuf. Quoiqu'il y ait beaucoup de peintures, elles paroissent clairsemées dans un lieu si vaste ; d'ailleurs, celles qui attirent le spectateur n'y sont pas en grand nombre. En un mot, tout ce que vous avez à voir de plus curieux ici, c'est la personne du saint homme qui vous recevra dans son lit avec beaucoup de bonté.

Les jardins sont grands et assez beaux ; ils me plaisent moins cependant que ceux de belvéder. On y trouve quantité de fontaines jaillissantes, et dans un sallon en mosaïque un mont Parnasse où les neuf sœurs et leur chef Apollon, la lyre en main, donnent, quand on veut, un petit concert par le moyen de l'eau, et le concert ne vaut pas grande chose. La statue de Vaucanson joue tout autrement bien de la flûte que ces princesses-ci.

Le sol du palais est fort escarpé d'un côté ; ce qui, joint à une grosse tour des suisses, aux chevaulégers, aux gardes à pied et à

cheval qui l'environnent, lui donne quelque air d'une forteresse. Ces troupes sont bien vêtues et de bonne mine ; elles seront fort en peine elles-mêmes de vous dire si elles ont un bon jeu, n'ayant de leur vie vu d'autre feu que celui de la Saint-Jean.

Le soleil et la pluie sont les ennemis ordinaires devant lesquels elles prennent la fuite. Dès que l'un ou l'autre paroit, on quitte son poste, et on court s'amasser sous un corps-de-garde couvert. Leur campagne de fatigue est de monter la garde à la porte de l'opéra. Du reste, les officiers ont de bons appointements et sont bien payés ; ainsi leur métier vaut bien celui de chanoine, car on n'y dit point de bréviaire.

Le palais de la Consulte qu'habite notre ami le cardinal Passionei, en sa qualité de secrétaire d'état pour les brefs, est un nouvel édifice construit par les ordres du pape régnant. *Ferdinand Fuga* en est l'architecte. C'est une vaste façade d'un grand goût, à deux ordres de pilastre, l'un demi-rustique, l'autre ionique, surmonté d'un attique pour les mézanimes, et d'une haute balustrade tout le long du comble. Il y a sur-tout dans cet attique un rang de consoles supportant

la corniche qui me plaît infiniment. Les portes en colonnes et pilastres sont ornées de trophées d'armes et de statues couchées sur les tympans.

Dans ce palais le cardinal a sa bibliothèque composée de livres rares, bien conditionnés et bien reliés comme en France : article à remarquer en ce pays-ci, où l'on ne donne pas dans les frais de reliure. Il compte la laisser après sa mort au Vatican.

Avant de quitter la place du monte Cavallo n'oublions pas d'entrer dans la galerie de la maison Rospigliosi, pour voir le beau plafond du *Guide*, représentant l'Aurore avec ses doigts de rose. Le char du Soleil est entouré des douze Heures, qui s'acheminent en se tenant par la main, précédées elles-même par un petit génie, tenant une touche qui représente le crépuscule, ou, si vous voulez, la belle étoile matinière. Rien de mieux inventé, de plus gracieux, de plus léger, ni de mieux dessiné ; c'est un *Incanto*. Je ne sais cependant si je n'aimerois pas au moins autant l'Aurore du *Guerchin*, que je vous ai déjà fait voir chez Ludovicio dans une de mes lettres précédentes ; elle est tout autrement bien peinte que celle-ci. Le Ros-

pigliosi a encore divers bons tableaux des grands maîtres que votre seigneurie fera bien de ne pas négliger.

Nous voici dans le quartier de Magnopoli, mot corrompu de *Balnea Pauli*. Ces bains de Paul-Emile sont en demi-cercles, façon de théâtre, ou demi-cirque.

L'ancien *Forum Nervae* n'en est pas éloigné ; il reste quelques colonnes de cet édifice avec une portion d'entablement, dont la frise et la corniche sont fort ornées.

Près delà encore le *Forum Palladium*, école dédiée à Minerve, où l'on instruisoit les jeunes filles aux ouvrages convenables à leur sexe. Les exercices de ces espèces y sont sculptés en bas-reliefs sur une ancienne frise.

Nous pouvons faire un tour de promenade à la maison de plaisance des Pamphile, assez déserte et négligée, qui paroît avoir été jolie et bien ornée du temps des Aldobrandin, à qui elle appartenoit. C'est-là que se voit au-dessus d'une porte, dans une chambre inhabitée, la fameuse Noce aldobrandine, dont je vous ai déjà suffisamment parlé. Elle est bien digne d'être placée dans un lieu plus honorable. Il faut que ces Pam-

phile ne soient pas riches ; cette maison, où ils font leur résidence ordinaire a l'air bien grêlée. Elle contient cependant diverses choses précieuses, quelques antiques, entr'autres un joli Faune et de fameuses peintures, telles que le portrait de la reine Jeanne, par *Léonard de Vinci* ; les portraits de deux Jurisconsultes, par *Raphaël*, peints à ravir, et aussi bel ouvrage qu'on le puisse dire.—La Bacchanale du *Titien*.—La Psyché, du *Carrache*, etc.

Si d'ici vous voulez suivre mon agenda, comme j'ai fait, vous irez en sortant par la porte Pie, vous promener à la villa de madame Patrizzi, et vous verrez une fameuse porte de la ville de Costaguli, bâtie par *Michel Ange*, qui ne vous paroîtra pas trop merveilleuse. En vérité la journée est admirable ; poussons notre promenade jusqu'à Sainte-Agnès. Si le voyage que vous avez déjà fait avec moi aux catacombes de Naples n'avoit épuisé votre curiosité sur cet article, vous pourriez voir ici la capitale catacombe de toute la chrétienté. Les martyrs, les confesseurs et les vierges y fourmillent de tous côtés. Quand on se fait besoin de quelques reliques en pays étrangers, le pape n'a qu'à

Ste-Agnès hors des murs

descendre ici et crier : *Qui de vous autres veut aller être saint en Pologne ?* Alors, s'il se trouve quelque mort de bonne volonté, il se lève et il s'en va. C'est une honte que de tant de gens enterrés ici, aucun ne soit aussi magnifiquement logé qu'un malheureux *Pagan* qui gisoit dans ce sépulcre de porphyre d'une seule pièce si renommé, sculpté au-dehors en bas-reliefs d'ornements, festons, animaux et enfants qui cueillent des grappes de raisins. Le couvercle, festonné et orné de marques, est d'un seul morceau. Cette pièce de porphyre est fort admirée, à cause de la difficulté qu'il y a eu d'y travailler des bas-reliefs ; et c'est justement à cause des bas-reliefs que je n'en fais pas grand cas, car ils sont sans délicatesse et mal terminés. C'est folie que de vouloir sculpter une pierre si dure, et de prendre tant de peine pour faire un médiocre ouvrage.

Le sépulcre d'Agrippa, en porphyre tout uni, est d'une toute autre beauté que celui-ci.

Derrière Sainte-Agnès, il y a un dôme rond, autrefois temple de Bacchus, orné d'un double rang de colonnes ioniques de granit et d'un reste de fresque antique représentant des pampres. Près delà quelques

restes d'un ancien théâtre ; la statue de marbre de Sainte-Agnès, vêtue d'albâtre, est belle et curieuse. En faveur du nom de Sainte-Agnès, on y bénit les petits agneaux de la toison desquels le pape fait faire le *pallium*. On les donne à élever à certaines religieuses, qui en ont autant de soin que les visitandines de Nevers de leur perroquet. Malgré cela, les *pallium* seront fort rares cette année, parce que les pauvres bêtes sont mortes de la clavelée.

Faites le long du glacis le tour de l'ancien *castrum Praetorium*, qui vous ennuiera fort s'il vous paroît aussi long qu'à moi. En rentrant par la porte Esquiline de Saint-Laurent, vous serez dédommagé à la vue des longs restes d'aquéducs *del l'Aqua Felice*. On trouve ce quartier rempli de différentes villes ou vignes dont on pourroit faire quelque chose de beau, si elles étoient mieux soignées ; j'y vais quelquefois prendre l'air le matin et lire en me promenant. Il faut que je n'y aie trouvé que peu de choses dignes de remarque ; car je n'ai presque rien noté de ce qui les concerne sur mon agenda.

La ville Montalte est d'une enceinte fort étendue et peut-être la plus grande de

Rome, mais fort négligée, ainsi que presque toutes celles de ce canton ; c'est-là qu'étoit la fameuse Ariane du *Guide*, l'un de ses plus beaux tableaux, qui fut brûlé par accident il y a quelques années ; par bonheur *Frey* venoit d'en graver une grande et belle estampe que j'ai achetée.

Sainte-Marie-Majeure, sur le penchant du mont Esquilin, est entourée de divers objets remarquables : 1°. L'admirable colonne du temple de la Paix, que Paul V fit placer par *Charles Maderne*, dans la place vis-à-vis de l'église, et au sommet une statue de la Vierge en bronze doré ; c'est, je pense, le plus beau morceau qui nous reste aujourd'hui de l'architecture antique ; 2°. l'obélisque de granit, sans caractères, tiré du tombeau d'Auguste, placé par *Fontana* sur le penchant de la colline ; 3°. une espèce de petite colonne de granit surmontée d'une croix couverte d'une façon de baldaquin à quatre piliers. Ce monument fut élevé en mémoire de la conversion de Henri IV. On prétend que cette colonne ressemble à un canon, et que c'est à cette forme que fait allusion l'inscription ci-jointe : *In hoc signo vinces*. Tous les ans, le jour de Sainte-Luce,

12 janvier, l'ambassadeur de France célèbre l'anniversaire de cette conversion par un superbe festin prodigieusement cher.

Le duc de Saint-Aignan auroit voulu s'en dispenser cette année, et avoit proposé à notre Cour d'en employer la dépense à doter des filles dans quelques églises ; mais la Cour, qui sait que cette méthode est usitée en ce pays-ci, a répondu à l'ambassadeur qu'il eût à faire comme de coutume.

Ce dîner n'est pas la chose la moins curieuse qui puisse se voir ici. Nous étions cent cinquante assis des deux côtés d'une même table en fer à cheval, contournée en volutes par les bouts. Il y avoit sept à huit cardinaux, l'Ottoboni, l'Aquaviva, l'Alenté, l'Albani, l'Orsini, le Tencin, etc.; le Canillac qui voudroit bien être cardinal aussi, des gentilshommes français; les principaux genstilhommes étrangers, un grand nombre de seigneurs romains, sur-tout ceux affectionnés à la France. Quatre maîtres-d'hôtel faisoient le service avec leurs suivants distingués en quadrilles par des rubans de couleur : chacun avoit son entrée par différentes portes du salon. Avant que de m'asseoir, je

comptai quarante-neuf surtouts ou dormants chargés de cédrats. Le duc de Saint-Aignan me dit après le dîner qu'il y en avoit pour 800 livres; ils formoient la ligne pour le fruit à venir, que l'on complète au dessert par deux lignes de crystaux surbaissés. Un déluge de valetaille inondoit le salon; un maître-d'hôtel vint nous prier de ne donner nos couverts et nos assiettes, quand nous en changerions, qu'aux gens de livrée de la maison. L'avis n'étoit pas inutile; car ce festin est un vrai pillage de maître et de valets qui se fait avec une scandaleuse indécence. Les potages ne furent pas plutôt desservis qu'une foule de valets étrangers vinrent avec des assiettes nous demander divers mets pour leurs maîtres; sur-tout un d'entre eux s'étoit attaché à moi d'affection, comme au plus niais de la troupe. Je lui donnai successivement un dindon, une poularde, un tronçon d'esturgeon, une perdrix, un morceau de chevreuil, des langues, du jambon; toujours il revenoit à la charge. Mais, mon ami, lui dis-je, la table est également servie par-tout, pourquoi votre maître ne mange-t-il pas de ce qui se trouve de son côté? Il n'a pas l'air d'être dégoûté; car je ne vis

jamais personne manger de cette force-là. Detroye, qui n'étoit pas éloigné de moi, me dit : Vous êtes bien dupe ; tout ce qu'il vous demande, sous le vocable de son maître, c'est pour lui-même. En effet, je m'apperçus que les plus modérés fourroient à l'envi dans leur poche, enveloppant pour plus de propreté une poularde aux truffes dans une serviette : car le linge est aussi de bonne prise. Les plus intelligents escamotoient un plat ; on les voyoit sortir à la file du salon et emporter chez eux sous le *Sayrriolo* : les plus prudents, pour ne pas aller jusques chez eux et ne pas s'éloigner du lieu de la mêlée dans le plus chaud de l'action, avoient des relais sur l'escalier, tels que femmes et enfants qui voituroient les vivres dans leurs taudis. On m'assura même, comme un fait certain, que l'émulation du pillage s'étendoit jusqu'aux maîtres, et qu'un gentilhomme italien qui trouvoit un plat à son gré, l'envoyoit fort bien chez lui par son laquais. Le diable est qu'ils prennent non seulement les plats, mais encore ce qui est dedans ; en un mot, je suis indigné de toute cette conduite.

Quand mon émissaire revint, je ne lui

donnai plus que des crêmes ; il s'en dégoûta et alla chercher pratique ailleurs.

Au café, l'ambassadeur me dit qu'il y perdoit vingt-cinq à trente pièces de vaisselle d'argent par année commune, et souvent de vaisselle d'emprunt, ce qui le fâchoit le plus ; il estime qu'indépendamment de cet article, la dépense du festin lui revient à près de 12,000 livres. Je lui demandois pourquoi il souffroit une si mauvaise police, à laquelle il n'étoit pas bien difficile de mettre ordre. Ah ! me répondit-il en riant, c'est une fête publique, il faut que tout le monde s'en ressente, grands et petits. Le plus beau coup de théâtre fut le moment du fruit. Tandis qu'on le servoit, on entendoit tous les pieds trépiner d'impatience. A peine fut-il servi, que les bras se jetèrent de tous côtés par-dessus nos épaules pour piller ouvertement ; les valets de la maison, et même les pages, à l'imitation d'Esope qui porte le dîner de son maître, se mirent au plus vîte de la partie. Pas un des convives ne goûta du fruit ; il fallut se lever et faire place. Il mourut, à cette journée, un nombre infini d'*agrumi confits* ; mais il ne resta pas un des cadavres sur le champ de bataille.

Rentrons à Sainte-Marie majeure. Ce que cette église a de mieux à l'extérieur, est la magnifique architecture du chevet, par *Rainaldi*. Le portique de la face en colonnes antiques, accouplées de porphyre, n'est pas bien entendu, ayant été élevé long-temps avant la renaissance du bon goût, et orné de vieilles mosaïques par *Gaddo Gaddi*, et autres premiers peintres florentins. Au-dedans, la nef divisée en trois par deux lignes de colonnes corinthiennes cannelées, est tout-à-fait auguste; c'est ce qu'il y a de mieux.

Tout le reste de l'église, ainsi que son maître-autel à colonnes de porphyre, huché au-dessus d'un escalier, a un peu l'air d'une vieillerie. On a néanmoins tâché de la renouveler par quelques belles chapelles, par des tombeaux, par des statues, et divers autres objets de marque, que vous trouverez crayonnés dans la notice générale : le pavé est de marbre de rapport.

Il y a ici deux belles rues alignées, l'une tirant à Sainte-Croix de Jérusalem; l'autre, à Saint-Jean-de-Latran. Ces deux rues feroient une excellente figure, si elles étoient bordées de maisons; mais elles nous ramè-

nent dans le désert, où nous ne laisserons pas que de trouver de très-bonnes choses, et qui plus est, des choses relatives à vous-même. Le coup-d'œil de l'arc de Gallien, d'ordre corinthien très-massif à pilastres, celui des aquéducs de l'Aqua-Martia, le château d'eau et les ruines de trophées de Marius, ne nous arrêteront qu'un moment.

Sainte-Bibiane. J'ai trop d'impatience de vous faire voir l'exquise statue de Sainte-Bibiane par le *Bernin*, l'une des quatre fameuses modernes de Rome, et la plus belle des quatre; les trois autres sont la Sainte-Agnès, de l'*Algarde*; la Sainte-Cécile, de *Maderne*; la Sainte-Martine, de *Mengino*; d'autres mettent pour la quatrième la Sainte-Suzanne, de *Quesnoy*. Au même lieu, les fresques peintes par *Pierre de Cortone*, et une fort grande allée d'albâtre oriental tiré du tombeau d'Auguste ou de celui de Germanicus; plus loin, la basilique de *Caïus* et *Lucius*, autrement nommée : *Templum Minervae Medicerae*, petit temple sphérique en ruine, joli à manger. Quoiqu'il n'y ait qu'un mur de briques tout nu avec sa calotte et une fontaine rustique au-dedans; on ne peut rien voir de plus charmant. Tout cela est

bien tourné et d'une proportion élégante. Près delà, les tombeaux de la famille *Aruncia*, quantité d'inscriptions, d'urnes et autres meubles de sépulcre. Puis nous passerons sous les ruines des longs et beaux aquéducs de l'Aqua-Claudia.

Sainte-Croix de Jérusalem, vieille église des moines de Cîteaux, occupe une partie de l'*amphitheatrum Castrense*, dont on voit encore une partie considérable de l'enveloppe à colonnes corinthiennes engagée dans les murs de la ville et au-dehors. Cette partie de l'enveloppe est la partie supérieure; l'inférieure est enterrée. L'église a au-dehors un portique de six colonnes à demi-enterrées; au-dedans, elle est soutenue par douze autres colonnes de marbre d'Egypte; tout son intérieur a l'air vieux et bizarre, sans être néanmoins déplaisant; la voûte en bleu et or, a diverses peintures de manière ancienne; le maître-autel en tombeau de porphyre, est recouvert d'une espèce de petit dôme ou baldaquin de marbre blanc. N'omettons pas les beaux tableaux de *Rubens*. Sous cette église, il y en a une autre souterreine, plus claire qu'elles ne le sont pour l'ordinaire ici. J'y apperçois, en descendant, un joli

tombeau de marbre blanc, avec un cartouche d'armoiries que je connois. Hé! Quintin, ce sont les vôtres. Approchons : *Hìc jacet Franciscus Quarre, patricius divionensis, etc.* C'est votre cousin de Livron, qui mourut ici procureur-général de l'ordre de Cîteaux. Dans le jardin des moines, on voit les restes d'un temple de Vénus et de Cupidon.

Si cela vous fait plaisir, nous sortirons une seconde fois de la ville, parce que j'ai omis de vous faire voir Saint-Laurent ; mais je ne vous le conseille pas. Quand je vous aurai dit que la face est une colonnade tirée de l'ancien temple de *Mars Victor*, ce sera comme si vous l'aviez vue. Gagnons plutôt le côté de Saint-Jean-de-Latran ; après quoi je vous jure qu'il sera assez tard pour remonter en voiture, et revenir à notre hôtel, place d'Espagne : il y a plus loin que vous ne pensez.

Saint-Jean-de-Latran est la cathédrale de Rome et la vraie métropole du premier évêché de la chrétienneté : de peur qu'on ne l'ignore, on a écrit en gros caractères, tout le long de l'architrave d'une des faces, ces deux vers léonins :

Dogmate papali simul datur imperiali,
Ut sim cunctarum mater, caput ecclesiarum.

Saint-Pierre n'est que la chapelle pontificale ; on a fait depuis peu de grandes dépenses pour orner l'église de Saint Jean, où le pape actuel a choisi sa sépulture dans le tombeau de porphyre d'Agrippa, nouvellement placé dans une chapelle à dôme à gauche en entrant, que le pape a fait orner avec la dernière magnificence. Il a fait aussi construire tout à neuf la grande façade principale de l'église, par *Alexandre Galilée*, le même qui a été aussi chargé de la construction de cette belle chapelle de la sépulture. L'ouvrage est beau, mais non pas autant qu'il pourroit l'être, et que le sont beaucoup d'autres construits dans les deux siècles précédents. C'est une face d'ordre composite à cinq arcades, hautes et étroites, formant au-devant de l'église un péristile, au-dessus duquel est une galerie en loges comme à Saint-Pierre.

Le corps avancé du milieu est en colonnes, et les arrières-corps en pilastres ; ce que l'on a aussi observé dans les ordres surbaissés des portes et des fenêtres, comme dans le grand ordre qui forme toute la façade. Le grand ordre est surmonté d'une frise, et le fronton seulement d'un beau tympan. Tout le comble

est en balustrades chargées de colosses. Il y a d'un autre côté une autre façade faite en loges passablement belles, qu'a fait construire Sixte V, joignant le grand et magnifique palais de Latran, bâti par *Fontana*, vis-à-vis l'obélisque élevé par le même architecte sous le même pontificat.

Cet obélisque, le plus haut et le plus beau de tous, étoit dans le grand cirque. L'inscription porte que Constance le fit venir d'Egypte sur une galéace à trois cents rameurs. Il est sculpté en hyéroglyphes bien conservés.

L'église est vaste, toute blanche, a cinq nefs distinguées par quatre files de pilastres ornés de niches, de bas-reliefs et de grandes statues. Comme elle vient d'être rajustée tout à neuf, elle est claire et propre; mais ce n'est pas là le grand air ni le grand goût que l'on souhaiteroit de trouver dans un tel édifice. Les chapelles Orsini et du Saint-Sacrement sont tout-à-fait magnifiques. Je n'ajouterai rien de plus ici sur les statues et les tombeaux, à ce que j'en ai marqué dans le mémoire général. N'omettons pas cependant les colonnes de vert antique; les colonnes de bronze d'ordre composite

cannelées, tirées du temple de Jupiter Capitolin, et les cloîtres voisins; les chaises de porphyre percées et couvertes en devant à l'usage du bain, sorte de bidets à l'antique, où l'on faisoit ci-devant asseoir le pape élu pour faire allusion au passage du pseaume : *De stercore erigens pauperem*, et non pas pour aller indiscrètement manier sa sainte virilité.

Il reste à voir dans le voisinage la *sancta Scala*, petit édifice passable au dehors, vilain en-dedans; et le grand Baptistère général, fait pour baptiser à l'ancienne mode en entrant nu dans l'eau. On descend par quelques marches de marbre dans une prodigieuse cave de porphyre qui a son dôme particulier soutenu par huit jolies colonnes de porphyre. La bataille contre le tyran Maxime et autres traits de l'histoire de Constantin sont peints à fresque sur les murailles. Les meilleures peintures sont celles de la vie de la Vierge, par *André Sacchi*.

Ici se terminent les feuilles de mon roulier. *Si che tempo è gia che fine al canto io metta che doppo tanti giorni io scrivo in fresta.*

LETTRE IX.

A M. MALTÊTE.

Spectacles et Musique.

Vous avez beau dire, mon cher Maltête, vous ne me persuaderez point ; et, dans la préoccupation où nous sommes tous les deux sur la préférence des deux musiques, nous pourrions disputer tout un siècle sans nous convaincre. Il ne tient d'abord qu'à moi de vous récuser, comme juge incompétent, ainsi que le sera tout Français qui voudra prononcer sur la musique italienne sans l'avoir entendue dans son pays natal. Les Français ne peuvent pas mieux savoir ce que peut produire Artaxerxès au théâtre, que les Italiens sentir l'effet d'Armide. J'ai ouï chanter à Rome, chez le cardinal Ottoboni, le second et le dernier acte de cet opéra français : c'étoit ce que l'on pouvoit choisir de mieux dans tout Lully ; les nationaux bailloient, et nous levions les épaules.

Rien n'étoit plus ridicule ; aussi on sen-

toit bien que nulle voix n'est capable de mieux chanter d'autre musique que celle de son propre pays; que la musique italienne, que nous chantons en France, ne doit pas être chantée moins ridiculement que la nôtre l'est à Rome; qu'il faut bien se garder d'en juger là-dessus, et que, pour en juger presqu'autant que pour la chanter, il faut être parfaitement au fait de la langue et du sujet traité dans les paroles.

J'ajouterai encore ici ce que je vous ai toujours soutenu, que la scène de l'opéra ne vouloit pas être séparée de l'action théâtrale qui lui donne une grande partie de son expression et de sa force, et qu'elle n'étoit point propre aux concerts de chambre.

A Paris, nous entendons de jolis menuets italiens, ou de grands airs chargés de roulements; là-dessus, après avoir rendu justice à la beauté de l'harmonie et du chant, nous prononçons que la musique italienne ne sait que badiner sur des syllabes, et qu'elle manque de l'expression qui caractérise le sentiment. Cela n'est point du tout ainsi; elle excelle, autant que la nôtre, à rendre, selon le génie de sa langue, et à bien exprimer les choses de sentiment d'une

manière forte ou pathétique. Ce sont ces endroits simples et touchants qui sont ici les plus admirés dans les opéra, mais ce sont ces sortes d'airs que nos chanteuses de France ne choisissent jamais pour nous les faire entendre, parce qu'elles ne sauroient pas les chanter elles-mêmes, et qu'elles n'en sentent pas la force ; parce que, étant simples et plus dénués de chants que les autres, nous ne les goûterions pas ; parce que le mérite de ces lambeaux arrachés d'une tragédie consiste dans la justesse de l'expression, que l'on ne peut sentir sans être au fait de ce qui a précédé, et de la véritable position de l'acteur.

Je trouvai ici l'autre jour, chez le libraire Pagliarini, un *Traité des deux Musiques*, écrit par un Français nommé Bonnet.

Malgré les paradoxes où le jettent son entêtement pour la simplicité de la déclamation notée, et l'envie qu'il auroit de soutenir que la musique n'est pas faite pour avoir du chant, on discerne dans son livre un homme d'esprit et de goût, juste admirateur de Lully, et qui raisonne presque toujours bien, tant qu'il est question de la musique française.

Dès qu'il vient à l'italienne, on ne peut

rien de plus absurde que tout ce qu'il dit ; il n'y a pas l'ombre de vérité, ni d'apparence de sens commun ; il ne peut la souffrir ; il en dit pis que pendre ; il se décèle en un moment pour n'avoir jamais été en Italie, pour ne savoir pas un mot de la langue, et, qui plus est, pour n'avoir jamais entendu de vrais airs italiens.

Il nous donne, pour le chef-d'œuvre de la musique italienne, un certain vieux air prétendu italien, *io provo nel cuor un lieto ardore*, fabriqué en France, à ce que j'estime, et répété depuis cinquante ans ; c'est la pièce de comparaison pour juger du reste.

Le musicien *Menicuccio* ayant trouvé ce livre sur ma table, se mit à lire quelques pages, et demeura stupéfait de ce comble de déraison. J'en pris occasion de lui démontrer combien il étoit injuste lui-même dans son antipathie pour notre musique française qu'il ne connoît guères mieux, malgré le petit séjour qu'il a fait en France ; car les Italiens sont encore plus injustes à notre égard, que les plus grands partisans de la musique française ne le peuvent être au leur.

Rien ne les peut faire revenir de leur entêtement contre notre musique ; ils sont si in-

fatués de la leur, qu'ils n'imaginent pas qu'il soit supportable d'entendre parler d'aucune autre.

Le fameux compositeur *Hasse detto in Sassone* pensa s'en étrangler avec moi à Venise, sur quelques douces représentations que je voulois lui faire sur son indomptable préjugé. Mais, lui disois-je, avez vous entendu quelque chose de notre musique ? Savez-vous ce que c'est que nos opéra de Lully, de Campra, de Destouches? Avez-vous jeté les yeux sur l'*Hippolyte* de notre Rameau ? Moi ! non, reprit-il, Dieu me garde de voir jamais ni d'entendre d'autre musique que l'italienne ! Il ne peut y avoir de musique qu'en italien ; votre langue est pleine de syllabes dures, ingrates pour le chant, détestables en musiques. Qu'on ne me parle d'aucune autre langue que de celle-ci. Mais le latin, lui dis-je, cette langue si noble, si sonore, que vous a-t-elle fait ? Que vous ont fait les *Pseaumes de David*, si poétiques, si remplis d'images lyriques ? Vous ignorez que nous avons un Lalande, supérieur, pour la musique d'église, à tous vos compositeurs en ce même genre ! Là-dessus, je vis mon homme prêt à suffoquer de colère contre

Lalande

Lalande et ses fauteurs : il tenoit déjà du chromatique ; et si la Faustine, sa femme, ne s'étoit mise entre nous deux, il m'alloit harper avec une double croche et m'accabler de dièzes.

Je n'ai trouvé que le seul *Tartini* raisonnable sur cet article. Quoiqu'il ne soit jamais sorti de Padoue, il sent fort bien que chaque nation doit avoir sa musique à elle propre, conforme au génie de la langue et au genre de voix que produit le pays ; par conséquent différente de celle des autres, et ne pouvant être goûtée par des étrangers, qu'autant qu'ils commenceront à se naturaliser dans le pays même. Il en est de ceci comme de la comédie, qui ne peut être fort amusante que pour le peuple même chez qui elle est faite, parce que chacun a ses ridicules à soi ainsi que son chant, et que l'un et l'autre ne sont bien sentis que par ceux à qui ils sont familiers.

Les comédies d'Aristophane et de Congrève, ne sont propres à faire rire que des Grecs ou des Anglais, ou du moins que ceux qui commencent à être bien au fait de la langue et des mœurs des deux peuples. Mais peut-être le chant, tout naturel qu'il

nous paroît convenir à l'homme, a-t-il en soi quelque ridicule, ainsi que l'accent et toute inflexion de voix qui s'éloigne de la simple parole ; il n'arrive pas d'entendre pour la première fois un chant étranger quel qu'il soit, sans avoir envie d'en rire.

Peu-à-peu on s'y accoutume et l'on acquiert deux espèces de plaisir du même genre au lieu d'un ; c'est un gain véritable.

Les Cours d'Europe, chez qui la langue française est encore plus d'usage que l'italienne, n'ont que les opéra italiens et jamais d'opéra français ; c'est un plaisir de plus dont elles se privent volontairement. Je vois des gens parmi nous qui voudroient que nos compositions modernes italianisassent notre musique. Je ne puis être de leur avis par mille raisons, et entre autres parce que j'aime mieux qu'il y ait deux musiques que de n'y en avoir qu'une.

Je souhaiterois seulement voir établir à Paris un opéra italien (1), en laissant subsis-

(1) Ce souhait s'est accompli ; ce que de Brosses avoit prévu est arrivé. Il en est résulté une espèce de musique mulâtre, qui fait également honte à la musique italienne et à la musique française.

ter le nôtre tel qu'il est. J'avoue qu'il y auroit du danger que l'étranger ne portât un coup au national, sur-tout dans une ville où les nouveautés prennent jusqu'à la frénésie ; les tournures et les beaux chants de l'un pourroient rendre insipide la simplicité monotone de l'autre : les gens blasés de vin de Champagne ne sont plus affectés par le vin de Nuits, quoi qu'ils soient tous deux bons dans leur genre. Mais, pour vous donner lieu de les comparer plus à votre aise, voici ce que je peux vous dire sur l'article des spectacles d'Italie.

Les Italiens ont le goût des spectacles plus qu'aucune autre nation ; et, comme ils n'ont pas moins celui de la musique, ils ne séparent guères l'un de l'autre ; de sorte que le plus souvent la tragédie, la comédie et la farce, tout chez eux est opéra. Je n'ai vu jouer de tragédies déclamées qu'à Gênes. Les simples comédies sont plus communes ; mais j'ai vu trois opéra sur pied à Naples, deux en comédies et un en tragédie. Il y en a quatre à Rome pour cet hiver : trois tragiques au théâtre d'Alberti, à celui d'Argentive, à Capranica, et une charmante comédie à la Valle, sans parler du théâtre de

Tardinone, qui ne seroit peut-être pas resté vacant, si les entrepreneurs n'eussent craint d'être dérangés par la mort prochaine du pape.

Cette affluence de spectacles en musique vient, sans doute, de ce qu'ils ont quantité de bons musiciens compositeurs et très-peu de bons poëtes dramatiques. J'aurois peine à vous citer parmi eux aucun auteur de tragédies comparable à ceux du second rang parmi nous.

J'ai lu quelques tragédies dans le goût grec de leurs anciens auteurs; je crois que l'on ne joue plus tout cela : elles m'ont paru fastidieuses. J'ai lu la *Mérope* de Maffei et quelques autres pièces de différents poëtes, où il y a par fois d'assez belles situations, du simple et du pathétique, mais souvent du trivial, et presque jamais d'élévation. Au reste, n'étant pas fort au fait de ce qu'ils ont sur cette matière, je n'en dois pas trop parler, non plus que du jeu de leurs acteurs tragiques qui ne m'a pas plu. Peut-être la troupe n'étoit-elle pas bonne, et je n'ai vu que celle-là; peut-être étoit-ce plutôt ma faute que la leur, s'ils m'ont ennuyé, car alors entendois-je peu la langue.

Pour les tragédies en forme d'opéra, ils ont un excellent auteur actuellement vivant, l'abbé Métastasio, dont les pièces pleines d'esprit, de situation, de coups de théâtre et d'intérêts, feroient sans doute un grand effet si on les jouoit en simples tragédies déclamées, laissant à part tout le petit appareil d'ariettes et d'opéra, qu'il seroit facile de retrancher.

En comédies, ils ont quelques pièces anciennes assez bonnes. J'en ai lu deux ou trois de l'Arioste assez plaisantes; ils ont de la force comique, mais qui passe souvent le but, et va souvent jusqu'à la grimace.

Ils ont peu de ces pièces de mœurs et de caractère qui constituent le vrai genre de comédie. La plus célèbre de leurs comédies est *Mandragore*, de Machiavel, que j'ai ouï Algarotti mettre au-dessus des meilleures de Molière; parce que, disoit-il, les mœurs et le ridicule ne sont pas moins bien dépeints, et que, de plus, l'intrigue en est parfaitement bien conduite jusqu'à son dénouement, article souvent négligé par Molière. Vous pourrez voir ce qui en est dans la traduction adoucie qu'en a donné Rousseau, ou plutôt n'en jugez point par-là; car il est vrai que

la *Mandragore* est une très-bonne comédie, naturellement écrite, bien distinguée, très-comique, parfaitement convenable aux mœurs des gens et du siècle où elle a été composée; peignant à merveille les ruses de la galanterie italienne, l'hypocrisie monacale et la sotte superstition nationale; mais l'action en est si licentieuse et si éloignée de nos mœurs, qu'elle ne seroit pas supportable parmi nous.

Il ne sied pas non plus de l'entendre comparer aux bonnes pièces de Molière, qui sont excellentes par toute l'Europe, et des chefs-d'œuvre parmi nous.

En effet, quiconque, à jour et à jamais, voudra connoître à fond la nation française du siècle passé n'aura qu'à lire Moliére pour la savoir sur le bout du doigt; aussi, dans ma dispute avec Algarotti, lui soutins-je que nul homme n'étoit jamais allé aussi loin dans son art que Molière dans le sien; c'est-à-dire, qu'il étoit encore plus grand comique, qu'Homère n'étoit grand épique, que Corneille n'étoit grand tragique, que Raphaël n'étoit grand peintre, que César n'étoit grand capitaine. Là-dessus il m'arrêta, en me disant que César entendoit mieux le dénoue-

ment que Molière ; qu'il avoit eu l'esprit de se faire tuer au moment du comble de sa gloire, dans le temps qu'il alloit peut-être la risquer contre les Parthes, et qu'il étoit mort la montre à la main. Là-dessus finit notre dispute : *Solvuntur risu tabulae.*

Toutes les anciennes pièces italiennes imprimées ne se jouent point ; on joue comme aux italiens à Paris de ces pièces non-écrites, dont ils ont par tradition un canevas que les auteurs remplissent et dialoguent à l'*impromptu* ; elles n'ont ni mœurs, ni caractères, ni vraisemblance.

Tout consiste en intrigues, en évènements singuliers, en lazzi, en bouffonneries, en actions plaisantes. On ne peut rien de plus réjouissant, quand on n'est pas prévenu, ni de plus insipide, quand on les voit pour la seconde fois.

Cette manière de jouer à l'*im-promptu*, qui rend le style très-foible, rend en même temps l'action très-vive et très-vraie. La nation est vraiment comédienne : même parmi les gens du monde dans la conversation, il y a un feu qui ne se trouve pas chez nous qui passons pour être si vifs.

Le geste et l'inflexion de la voix se marient

toujours avec le propos au théâtre ; les acteurs vont et viennent, dialoguent et agissent comme chez eux. Cette action est tout autrement naturelle, a un tout autre air de vérité, que de voir comme aux Français quatre ou cinq acteurs rangés à la file sur une ligne, comme un bas-relief en bas du théâtre, débitant leur dialogue chacun à son tour.

Toutes les troupes de comédiens que j'ai vues en ce pays-ci, sont au moins aussi bonnes que celles de Paris ; ils ont des personnages que nous n'avons pas, tel qu'un brigue, le premier Zani, qui tient lieu d'Arlequin et qui en a le masque, mais avec un habillement différent ; pour second Zani, une espèce de Polichinelle en guenilles fait tout autrement que le nôtre, et plus semblable à l'ancien Pierrot.

Vous ne lui voudriez pas de mal, si vous le voyiez dans le milieu d'une synagogue, empruntant de l'argent des Juifs, qui, après lui avoir fait une usure damnable, exigent encore, pour lui compter son capital, qu'il se fasse Juif, et mettent la main à l'œuvre pour le circoncire. C'est alors *che vain colera*, et avec le grand bois dont il est armé, c'est

diede loro bastonate tante tante. En un mot, ils me font souvent rire et hausser les épaules tout à-la-fois. Ce sont d'excellents comédiens et de misérables comédies. Il est étonnant néanmoins combien Molière a emprunté de ses anciens canevas italiens. Il a pris leur invention tout entière de suite, comme il y a pris les deux Sosies de Rotrou pour son *Amphitryon.*

Je n'en admire que plus Molière d'avoir su faire de si bonnes pièces avec de mauvaises farces. J'ai vu entre autres jouer le *George-Dandin* d'un bout à l'autre ; mais il y avoit une infinité de sottises que notre comique n'a eu garde d'adopter.

Il n'y a qu'un point qui m'a paru rendu d'une manière plus vraisemblable que chez lui, et qu'il me semble qu'il auroit dû laisser tel qu'il est.

Il y a un puits dans la rue, près la porte du mari. Quand la femme revient la nuit de son rendez-vous, et qu'elle trouve son mari à la fenêtre, au lieu de faire semblant de se tuer d'un coup de couteau, elle le menace de se jeter dans le puits, s'il la réduit au désespoir en refusant de lui ouvrir avant l'arrivée de son père ; elle ramasse en effet

un pavé qu'elle jette dans ce puits, et se tapit aussitôt derrière la margelle; ce qui est fort naturel.

Pantalon (c'est le mari) entend le bruit de la pierre dans l'eau, prend peur et descend; mais, au lieu d'en rester-là comme dans Molière, il va chercher un crochet et se lamente en tirant du puits des rubans, des coëffures, un panier, des jupes de femmes, et cent autres pauvretés. Je remarque que presque toujours ces gens-ci, à force de charger l'action, soit dans le comique, soit dans le tragique, en manquent l'effet, faute de savoir s'arrêter au point du vraisemblable.

Le nombre et la grandeur des théâtres en Italie sont une bonne marque du goût de la nation pour ce genre d'amusement.

Les villes ordinaires en ont de plus beaux que ceux de Paris. Dans les grandes villes, comme Milan, Naples, Rome, etc., ils sont tout-à-fait vastes et magnifiques, construits d'une architecture belle, noble et bien ornée.

La salle royale de Naples est d'une grandeur prodigieuse, à sept étages, desservis par des corridors, avec un théâtre large et

profond, propre à étaler de grandes décorations en perspective.

A Rome, le théâtre appelé *Alle Dame*, construit par le comte Alibert, gentilhomme français au service de la reine Christine, est le plus grand, et passe pour le plus beau; c'est-là que se fait ordinairement la grande tragédie.

Le second, Sainte-Argentine, quarré d'un bout et rond de l'autre, moins grand que le précédent, mais mieux ramassé, et contenant presque autant de monde, est dans un plus petit espace.

Celui de la tour de Saint-Nonnes, à-peu-près de même forme, est aussi très-joli.

En quelques théâtres on a observé de construire les loges de même rang un peu en saillie, les unes sur les autres, à mesure qu'elles s'éloignent, afin que celles du devant ne nuisent point à la vue dans les plus reculées. Les spectateurs ne se mettent jamais sur le théâtre, ni à la comédie, ni à l'opéra; il n'y a qu'en France où nous ayons cette ridicule habitude d'occuper un espace qui n'est fait que pour l'acteur et pour les décorations : mais en France mille gens vont à la comédie, bien plus pour les spectateurs que pour le spectacle.

Il y a des théâtres où l'on a ménagé des espaces au bas et tout le long des premières loges au-dessus du parterre. Cette invention me semble fort bonne.

C'est-là que se placent les hommes, et, en se levant dans les entr'actes, ils se trouvent à portée de faire la conversation avec les dames assises dans les loges.

Le parterre est rempli de bancs comme une église ; on y est assis. Il n'en est pas moins pour cela tumultueux ; c'est un carillon de cabale en faveur des acteurs, d'applaudissements tant que le favori d'une faction chante, quelquefois même avant qu'il ne commence, d'échos qui répondent dans les plus hautes loges, de vers jetés ou hurlés à la louange du chanteur, en un mot, un rompement de tête si incommode, si indécent, que le premier rang de loges en devient inhabitable.

On l'abandonne aux filles suspectes, comme trop voisin du parterre, qui n'est guères peuplé que par la canaille, et au-dessus duquel le premier rang n'est presque pas élevé.

Les gens de condition louent les secondes, troisièmes, et même, si la presse y est, les

quatrièmes loges ; celles qui sont plus haut sont pour le peuple.

L'usage pour la noblesse n'est pas ici comme en France, de prendre un billet à la porte, et de se placer où elle veut. On ne donne à la porte que des billets de parterre à fort juste prix, et chacun doit avoir sa place louée pour tout le temps des spectacles.

Ici et dans les villes principales les opéra commencent soit au mois de novembre, soit vers Noël et vers les Rois, et durent jusqu'au carême. Il n'y en a point le reste de l'année. Les musiciens ne font rien alors, ou se rassemblent en petites troupes pour aller représenter à Reggio, à la foire d'Alexandrie, ou dans d'autres villes médiocres, quelquefois même dans les campagnes durant l'automne, quand il y a beaucoup de noblesse en villégiature, dans les châteaux circonvoisins.

Dès que les théâtres ont été ouverts ici, les assemblées ont cessé chez la princesse Borghèse, à Casa Bolognetti, etc.

L'assemblée générale est à l'opéra, qui est fort long, et qui dure depuis huit à neuf heures jusqu'à minuit. Les dames tiennent pour

ainsi dire la conversation dans leurs loges, où les spectateurs de leur connoissance vont leur faire de petites visites. Je vous ai dit que chacun devoit avoir sa loge louée.

Comme il y a quatre théâtres où l'on joue cet hiver, nous nous sommes mis en société pour avoir quatre loges louées au prix de vingt sequins chacun pour les quatre. J'arrive-là comme chez moi.

On braque sa lorgnette pour démêler qui sont les gens de sa connoissance, et l'on s'entre-visite si l'on veut. Le goût qu'ont ces gens-ci pour le spectacle et la musique, paroît bien plus par leur assistance que par l'attention qu'ils y donnent.

Passé les premières représentations où le silence est assez modeste, même au parterre, il n'est pas du bon air d'écouter, sinon dans les endroits intéressants. Les loges principales sont proprement meublées et illuminées de girandoles. Quelquefois on y joue, le plus souvent on cause assis en cercle tout autour de la loge; car c'est ainsi qu'on se place, et non comme en France, où les dames parent le spectacle en se plaçant à la file sur le devant de chaque loge; d'où vous pouvez conclure que, malgré la magni-

ficence des salles et des ornements de chaque loge, le coup-d'œil du total est infiniment moins beau que chez nous.

Je me suis avisé de jouer aux échecs une fois que je me trouvai presque seul dans une loge du théâtre de la Valle avec Rochemont, à la charmante comédie *de la Liberté dangereuse*, qui n'est pas fort fréquentée, et qui m'amuse beaucoup plus que leurs grandes tragédies.

Les échecs sont inventés à merveille pour remplir le vuide de ces longs récitatifs, et la musique pour interrompre la trop grande assiduité aux échecs. Le duc de Saint-Aignan, lorsqu'il va au spectacle, fait une galanterie fort bien imaginée, et, à ce qu'il m'a dit, moins coûteuse qu'elle ne paroît. Il envoie ses officiers servir des glaces et des rafraîchissements dans toutes les loges des dames.

L'opéra italien diffère beaucoup de l'opéra français, soit dans le choix des sujets, soit dans la construction des pièces, soit dans le nombre de l'espèce des acteurs, aussi bien que dans la manière de les rassembler.

Ce n'est pas comme chez nous une académie fixe composée des mêmes sujets que l'on renouvelle dans le besoin. Ici, un en-

trepreneur qui veut mettre sur pied un opéra pour un hiver, obtient la permission du gouverneur, loue un théâtre, rassemble de divers endroits des voix et des instruments, fait marché avec les ouvriers et le décorateur, et finit souvent par leur faire banqueroute, ainsi que nos directeurs de comédies de campagne.

Pour plus de sûreté des loges qu'ils louent à leur profit, à chaque théâtre on exécute deux opéra par hiver, quelquefois trois, si bien que nous comptons d'en avoir environ huit pendant notre séjour.

Ce sont chaque année des opéra nouveaux et de nouveaux chanteurs. On ne veut recevoir, ni une pièce, ni un ballet, ni une décoration, ni un acteur, que l'on a déjà vu une autre année, à moins que ce ne soit quelque excellent opéra de Vinci, ou quelque voix bien fameuse.

Lorsque le célèbre Senesino parut à Naples l'automne dernier, on s'écria : Qu'est-ce que ceci ? voilà un acteur que nous avons déjà vu ; il va chanter d'un goût antique ; il a la voix un peu usée. Mais c'est à mon gré ce que j'ai ouï de mieux pour le goût du chant.

Voici comment ils peuvent fournir à tant

de

de nouveautés, soit en pièces, soit en voix : un poëme lyrique une fois composé, est un bien commun appartenant à tout le monde, les musiciens compositeurs ne sont pas rares.

Quiconque d'entre eux veut travailler s'empare d'un poëme public, déjà mis en musique par plusieurs autres, auquel il fait une nouvelle musique sur les mêmes paroles.

On s'empare sur-tout des opéra du Métastase ; il n'y en a guères sur lesquels les plus fameux maîtres n'aient travaillé tour-à-tour. Cette méthode est utile et commode ; on devroit en user de même parmi nous, où les opéra manquent souvent par la faute du poëte, n'étant pas possible de faire de bonne musique sur de mauvaises paroles.

De plus, quoique dans ce genre dramatique les paroles soient subordonnées à la musique, elles contribuent infiniment à faire réussir la pièce, dont elles font réellement le fond et l'intérêt.

Voyez si nos meilleurs opéra ne sont pas ceux où sont les meilleures paroles. *Armide*, *Thésée*, *Atys*, *Roland*, *Thétis*, *Tanonde*, *Iphigénie*, *l'Europe Galante*, *Issé*, *les Eléments*, *les Fêtes Vénitiennes*, etc. Je voudrois que Rameau prît tout uniment des

poëmes de Quinault ou de Lamotte ; il feroit des opéra différents de ceux de Lully ou de Campra. Son génie étant différent du leur, il ne les égaleroit pas dans la partie du récitatif ; mais il seroit supérieur à d'autres égards. Je le lui ai conseillé plus d'une fois ; il m'a dit en avoir eu lui-même la pensée, mais avoir toujours été retenu par la crainte d'être taxé de vanité, et de vouloir surpasser les anciens maîtres ; mais plus encore, à ce que je crois, par la crainte de la cabale adverse et des comparaisons.

Ceci est moins à redouter ici, où l'on ne revoit, l'on n'imprime, ni l'on ne grave de musique ; de sorte qu'il n'en reste dans le souvenir que les plus fameux morceaux ; le reste est bientôt oublié.

Il faut néanmoins que les compositeurs italiens soient d'une étonnante fécondité pour travailler à tant d'ateliers sur le même poëme sans le trop remonter ; ils ont donc la plus grande facilité pour la composition.

Un maître, à qui l'entrepreneur demande une pièce, la compose entière en un mois ou six semaines. Faut-il s'étonner, me disoit un jour Tartini, si la plupart du temps le récitatif de nos opéra ne vaut rien, lorsque

le musicien donne tout son soin à la composition des airs, et broche à la hâte tout ce qui est de déclamation? Pour moi, je les excuse aujourd'hui que les spectateurs ont si bien pris l'habitude de ne pas écouter le récitatif. Tartini se plaignoit aussi d'un autre abus, en ce que les compositeurs de musique instrumentale veulent se mêler d'en faire de vocale; et réciproquement ces deux espèces, me disoit-il, sont si différentes, que tel qui est propre à l'une, ne peut guères être propre à l'autre; il faut que chacun se renferme dans son talent. J'ai, dit-il, été sollicité de travailler pour les théâtres de Venise, et je ne l'ai jamais voulu, sachant bien qu'un gosier n'est pas un manche de violon. Vivaldi, qui a voulu s'exercer dans les deux genres, s'est toujours fait siffler dans l'une, tandis qu'il réussissoit fort bien dans l'autre. Ces compositeurs sont mal payés; l'entrepreneur leur donne trente ou quarante pistoles, c'est tout ce qu'ils en retirent, avec le prix de la première copie des airs, qu'ils vendent chez eux dans la nouveauté, n'en tirant plus rien lorsqu'ils sont une fois divulgués, et qu'il est facile d'en prendre des doubles.

Je vous ai dit qu'en Italie on ne savoit ce

que c'étoit que de graver ou d'imprimer aucune musique, soit vocale, soit instrumentale. On auroit trop à faire ; les concerto, les symphonies à grand chœur pleuvent de toutes parts.

Quant aux voix, il n'en faut pas un grand nombre ; l'opéra italien n'est, pour l'ordinaire, composé que d'environ une demi-douzaine de personnages, sans tout cet appareil de chœurs, de fêtes en chants et en danses qui se trouvent dans les nôtres.

L'orchestre est ici plus nombreux, et plus varié ; mais les instruments ne sont ni rares ni chers, au lieu que les belles voix se paient à un prix exorbitant, outre qu'il les faut faire venir de loin à grands frais.

Ces messieurs les châtrés sont de petits maîtres fort jolis, fort suffisants, qui ne donnent pas leurs effets pour rien. Il y a dans un opéra trois ou quatre voix de dessus, et un *contralto* ou haute-contre, mâles ou femelles, avec un *tenore*, ou taille pour les rôles de rois.

Les voix de basse n'y sont point en usage, elles sont rares et peu estimées. L'on ne s'en sert que dans les farces, où le rôle comique est pour l'ordinaire une basse.

Ces trois premiers genres ont une tierce ou une quarte d'élévation plus que chez nous. Les hautes-contres sont rares et prisées ; elles vont à *si - mi*. Elles ne sont pas du même genre que les nôtres, et aucune espèce de voix française ne pourroit bien rendre leur chant.

Ce sont des voix de femmes en bas dessus plus bas qu'aucun des nôtres ; elles chantent non à l'octave supérieur des femmes, mais à l'unisson des hommes. Quelquefois la voix des châtrés change à la mue, ou baisse en vieillissant, et devient *contralte di saprano* qu'elle étoit. Il n'est pas rare qu'ils la perdent tout à-fait à la mue ; de sorte qu'il ne leur reste rien en retour du troc : marché tout-à-fait désavantageux. On leur fait l'opération vers l'âge de sept ou huit ans ; il faut que l'enfant la demande lui-même : la police y a mis cette condition pour rendre sa tolérance un peu moins intolérable. Ils deviennent pour la plupart grands et gras comme des chapons, avec des hanches, une croupe, les bras, la gorge et le col rond et potelé comme des femmes.

Quand on les rencontre dans une assemblée, on est tout étonné lorsqu'ils parlent,

d'entendre sortir de ces colosses une petite voix d'enfant. Il y en a de fort jolis ; ils sont fats et avantageux avec ces belles dames, dont ils sont, à ce que prétend la cronique médisante, fort courus pour leurs talents, qui ne finissent point ; car ils en ont des talents. L'on conte même qu'un de ces demi-virs présenta requête au pape Innocent XI, pour avoir permission de se marier, exposant que l'opération avoit été mal faite ; sur quoi le pape mit en marge : *Che si ˆcastri meglio.*

Il faut être accoutumé à ces voix de castrats pour les goûter. Le timbre en est aussi clair et perçant que celui des enfants de chœur, et beaucoup plus fort ; il me paroît qu'ils chantent à l'octave au-dessus de la voix naturelle des femmes. Leurs voix ont presque toujours quelque chose de sec et aigre éloigné de la douceur jeune et moëlleuse des voix des femmes ; mais elles sont brillantes, légères, pleines d'éclats, très-fortes et très-étendues.

Les voix des femmes italiennes sont aussi d'un pareil genre, légères et flexibles au dernier point ; en un mot, du même caractère que leur musique.

Pour de la rondeur, ne leur en demandez pas, elles ne savent ce que c'est; ne leur parlez pas de ces admirables sons de notre musique française, filés, soutenus, renflés et diminués par gradation sur une même note; elles ne seroient guères plus capables de vous comprendre, que d'exécuter de tels sons.

Les Italiens distinguent néanmoins deux espèces de voix, qu'ils appellent *voce di testa*, qui sont tout-à-fait légères et propres aux petites tournures charmantes; et *voce di petto*, qui ont des sons plus forts et plus pleins dans l'échelle de leurs voix, sur-tout dans le bas.

Pour le dire en un mot, les voix de ce pays-ci sont agréables, flexibles, séduisantes au possible; mais, à les mettre toutes à l'alambic, on ne tireroit pas de toutes ensemble réunies une voix comparable ni approchante de celle de la Lemaure. Quoique zélé partisan de la musique italienne, je demeure d'accord avec vous que ce genre de voix si ronde, si pleine, si moëlleuse, si sonore, est préférable à toute autre.

Les meilleures que j'aie entendues, sont la Faustine, la Tési, la Barutti; en castrats, Serezino, Laurenzino, Mariamini, Appia-

nius ; excellent contraste, Egizietto, Monticelli, Salimbeni, Porporino, jeune écolier de Porpora, joli comme la plus jolie fille ;

En tenore, Balbi, la plus belle haute-taille qui se puisse, allant aussi haut que Jellyot, et fort bon acteur : les sexes sont fort mélangés dans l'opéra.

A Naples, la Baratti jouoit un rôle d'homme, ici l'on ne souffre pas de femmes sur le théâtre ; la bienséance ne le permet pas, et n'y veut que de jolis petits garçons, habillés en filles ; et, Dieu me pardonne, vu l'affollement qu'on a par toute terre pour les filles de théâtre, je crains fort que la fornication ne s'y glisse par fois. Quelquefois ces beautés déguisées ne sont pas trop petites.

Marianini, avec six pieds de haut, joue un rôle de femme sur le théâtre d'Argentine ; c'est la plus grande princesse que je verrai de mes jours.

Pour le goût du chant, personne ne peut mieux vous en donner l'idée, que la charmante Vanloo, si vous l'avez ouïe à Paris.

Sa voix est petite, il y en a de beaucoup plus belles dans ce pays-ci ; mais personne ne la surpasse dans l'art de la conduire, dans la délicatesse et le goût exquis du chant.

Vous voyez que presque tous les rôles, soit que le personnage soit d'homme ou de femme, sont des dessus ; ils les notent toujours sur la clef d'*ut* à la première ligne : la clef de *sol* à la seconde ligne ne sert que pour les instruments. Ils ne font jamais usage de la clef de *sol* à la première ligne usitée parmi nous.

Venons à la différence qui se trouve entre la construction de leurs poëmes et celle des nôtres. Les poëmes français sont faits comme ils paroissent devoir l'être pour ce genre dramatique, anomal et singulier, qui n'a rien que d'extravagant si on le considère selon les règles de la nature; mais où l'on est convenu de sacrifier la vraisemblance et le naturel, à la réunion d'un grand nombre d'amusements divers, et à la perpétuelle illusion des sens.

Pour cela nous avons fort bien choisi la fable, les enchantements, la magie, qui prêtent au merveilleux, aux machines, à l'entremise des divinités, à la variété des fêtes, des danses et du spectacle ; où le ciel, la terre et les enfers peuvent paroître successivement ; où la non-vraisemblance, étant de l'essence même du sujet, ne peut plus être choquante.

Nous avons un autre genre moins grand et moins noble, mais plus approchant du naturel; ce sont nos pastorales et nos ballets, où chaque acte, formant en soi une action particulière et complète, se réunit sous une même idée générale, à laquelle ils se rapportent tous. Nous entremêlons fréquemment au simple récit, des duos, des trios, de grands chœurs, des danses variées, qui produisent la magnificence et la diversité recherchées dans ce genre de spectacle. Ici, ce n'est rien de tout cela; leurs opéra sont de purs sujets d'histoire. On diroit presque que les Italiens n'ont regardé ce drame que comme une manière de rendre, au moyen du chant, l'action plus forte et plus intéressante qu'elle ne le seroit par la simple récitation.

Cette idée est bonne si elle étoit juste; elle a une première apparence de vérité. En effet, dans les mouvements violents de l'ame, le chant, qui est une espèce de voix outrée, devient comme naturel, et il est très-réel qu'un sentiment fort passionné remuera plus fortement l'auditeur, s'il est joint à la musique, que par la simple déclamation; mais, hors de ces grands mouvements, le chant devient ridicule dans la tragédie. Il semble

d'abord qu'il faudroit chanter dans les uns et parler dans les autres, ainsi que les Anglais écrivent en vers les endroits forts de leurs tragédies, et le remplissage en prose ; mais on sent assez que cette bigarrure de chant et de déclamation ne seroit pas supportable.

Les opéra italiens sont donc de vraies tragédies tout-à-fait tragiques, dans le goût des Corneille et des Crébillon ; *Atrée* ne leur paroîtroit pas un sujet trop fort. Les pièces sont en trois actes fort longs, le lieu de la scène changeant deux ou trois fois par acte, afin de pouvoir étaler un plus grand nombre de décorations.

Toutes les scènes sont en récitatif, elles se terminent régulièrement par un grand air ; l'acteur s'en va parce qu'il a chanté son air ; un autre reste parce qu'il en doit chanter un ; en un mot, je trouve qu'ils n'entendent point cette partie de liaison des scènes.

Il n'y a dans ces longs actes, ni trios, ni chœurs de voix, si ce n'est un mauvais petit chœur à la fin du dernier acte ; ni danseurs : ce sont toujours des scènes de récitatif éternelles, suivies d'un air. Cette construction monotone est sans contredit fort inférieure à

la nôtre. J'avoue que nos fêtes sont souvent mal amenées, et sans vraisemblance pour le temps et le lieu où on les place; mais alors c'est la faute du poëte, et non celle du poëme.

Un autre défaut de nos meilleures tragédies en musique, est que, quoique fort intéressantes, l'intérêt n'y fait pas son effet de suite, mais seulement pour de certains moments.

Dans le temps que l'action du sujet vous a le plus remué l'ame, elle se trouve divertie de son émotion en occupant les yeux par une danse ou les oreilles par un chant, qui forment chacun un amusement d'une autre espèce, et laissent réfroidir le sentiment que l'action principale doit réchauffer tout de nouveau, quand elle revient sur la scène.

L'opéra, pour vouloir réunir trop de plaisirs à-la-fois, en affoiblit la jouissance: aussi, avec beaucoup de moments agréables, a-t-il pour moi des moments d'ennui; ce que n'a pas la tragédie française qui produit son effet sans diversion, augmentant par degrés la chaleur du sentiment, et retrouvant d'acte en acte le cœur échauffé par l'acte précédent.

Les partisans de l'opéra diront que l'on n'y

va pas pour le sujet, mais pour les accessoires de musique, de spectacle et de danse; cela est vrai: c'est aussi ce qui me fait préférer la comédie et la tragédie, parce que les plaisirs de l'ame sont plus vifs que ceux des yeux ou des oreilles. Que si les Italiens ont cru éviter les inconvénients que je remarque dans nos opéra, par le choix du sujet des leurs, et en les dénuant de cet appareil qui rompt l'action principale, ils se sont fort trompés. A la vérité, leurs poëmes (j'entends ceux du Métastase,) sont admirables et très-intéressants; mais les airs cousus au bout des scènes, n'étant pas toujours assez liés au sujet, ces airs exquis, qui rendent la musique italienne si fort au-dessus de la nôtre, font le même effet de diversion, en laissant réfroidir l'intérêt, tandis qu'ils enchantent les oreilles. Ainsi, dès que ce défaut est un vice intrinsèque des poëmes en musique, j'aime encore mieux la variété des nôtres, que l'uniforme construction de ceux-ci.

Les airs sont en vers lyriques, et tout le récit en vers libres non rimés, qui diffèrent à peine de la prose; je vous ai dit que ces vers pourroient le plus souvent être retranchés de la pièce sans en rompre le sens;

alors les pièces de Métastase réduites à la simple déclamation, sans aucun chant, deviendroient de fort belles tragédies. Mais ce poëte, plein d'esprit et de goût, sent fort bien qu'il est plus convenable de lier ses airs au sujet, et le fait autant qu'il le peut, surtout dans les endroits d'intérêt, s'il n'en use pas de même par-tout. Il faut avouer qu'il a raison dans le systême d'opéra; le chant y est la partie capitale, ainsi la musique y doit tenir le premier rang. C'est d'elle que l'on doit s'occuper.

Les Italiens veulent avoir des airs de toutes sortes d'espèces, qui rendent les diverses images que la musique est capable de présenter. Ils en ont de grands fracas, pleins de musique et d'harmonie, pour les voix éclatantes; d'autres d'un chant agréable et d'une tournure délicieuse pour les voix fines et flexibles; d'autres enfin, passionnés, tendres, touchants, vraiment dans l'expression du sentiment et de la nature, sont fort pathétiques pour l'action théâtrale et pour faire valoir le jeu de l'acteur. Ceux de la première espèce sont des images d'une mer agitée, d'un vent impétueux, d'un torrent débordé, de la foudre en éclat, d'un lion pour-

suivi par les chasseurs, d'un cheval qui entend la trompette guerrière, de l'horreur d'une nuit silencieuse, etc. Ces figures si propres à la musique ne se trouvent pas naturellement dans la tragédie. Il faut donc les y faire venir par des comparaisons tirées du rapport qui peut se trouver entre ces images physiques et la situation d'esprit où le poëte a mis son personnage.

Je sais que de telles comparaisons sont fort déplacées dans la bouche d'un homme agité de passion, qui ne doit alors s'exprimer que d'une manière simple et naturelle; mais la musique qui joue le principal rôle le demande ainsi. Cette manière simple ne lui fourniroit peut-être que deux mots et ne feroit pas une image; et cette musique est si belle, si étonnante, elle peint les objets avec tant d'art et de vérité, qu'on lui pardonne fort volontiers d'occasionner de plus grandes fautes encore, comme est celle de faire rester sur la scène un personnage pour lui faire chanter un air fort long au moment même que le péril le presse de s'en fuir. Ces sortes d'airs sont presque toujours accompagnés par des instruments à vent, tant haubois, trompettes et cors qui font

un excellent effet, sur-tout dans les airs de tempêtes marines ; cent instruments à cordes et à vent savent accompagner à-la-fois, tandis que la voix chante sans nuire.

Les airs de la seconde espèce sont des madrigaux, de jolies chansons contenant quelques pensées ingénieuses et délicates, ou des comparaisons tirées d'objets agréables, tels que les zéphyrs, les oiseaux, l'onde qui murmure, la vie champêtre, etc.

Quant aux airs de la troisième classe, qui n'expriment que la passion, Métastase a grand soin de les placer dans l'endroit le plus vif et le plus intéressant de sa pièce, et de les lier intimement au sujet. Alors le musicien ne cherche ni tournures, ni passages, mais à rendre avec simplicité le sentiment tel qu'il soit, dans toute sa force. Ces airs ont bien moins de chants que les autres, mais bien plus pathétiques de vérité, et croyez, je vous prie, qu'ils en ont autant que les scènes les plus théâtrales de Lully ; ajoutez qu'ils ont beaucoup plus de musique. Ces endroits sont toujours les plus goûtés dans les opéra : les spectateurs s'y passionnent presque autant que l'acteur. Ainsi les Italiens sont bien éloignés de dégaigner l'expression,

pression, comme on se le figure en France, où mille gens croient que leur musique ne s'occupe jamais qu'à badiner sur des voyelles, et qu'elle a si peu de rapport aux paroles, qu'elle pourroit s'en passer; mais ces morceaux d'expression ne peuvent sortir du théâtre sans perdre les trois quarts de leur prix.

Je mets dans cette même classe les airs simples liés au sujet sans rouler sur des comparaisons, dans lesquelles Léonard de Vinci, et de Pergolèse son élève, ces deux compositeurs si naturels et si simples, ont parfaitement bien réussi. J'y mets aussi les airs des spectres et de visions auxquels la musique prête une force surprenante par la beauté de ses inventions. Il y en a un dans l'opéra de *Circé*, qu'on joue à cette heure, qui me fit quasi dresser les cheveux à la tête la première fois que je l'entendis.

Cosroës, au moment qu'il vient de faire mourir son fils, découvre qu'il est innocent; il tombe dans une frénésie où il lui semble voir l'ombre de son fils qui le poursuit. Au milieu de l'air, sur un demi-ton de la mesure, il s'élève un trompette qui accom-

pagne seul, et représente le spectre poursuivant Cosroës. On ne peut rien de plus lamentable ni de plus effrayant. *Tuba mirum spargens sonum per sepulcra regionum*, c'est la trompette du jugement dernier.

Voilà pour la partie musicale des poëmes du Métastase ; la partie dramatique vaut bien qu'on en parle aussi. Jamais aucun poëte ne l'a égalé dans l'art de l'exposition du sujet. Cet article, qui met à la torture tous nos poëtes du second rang, et où les premiers maîtres ont échoué plus d'une fois, ne donne aucune peine à Métastase ; car il réussit toujours. Je ne sais comment diable il vient à bout de manier sa protase de telle manière que, presque sans aucun récit, le spectateur se trouve au fait de tout ce qu'il doit savoir pour l'intelligence de la pièce. Il débute ordinairement par une action d'éclat dès la première scène, et continue à mener avec la même rapidité son sujet jusqu'au dénouement. Il s'entend à merveille à mettre en jeu les passions. Il est plein d'évènements et de coups de théâtre surprenants ; il en est même surchargé : et ces coups de théâtres si singuliers sont souvent amenés aux dépens de la vraisemblance. Par là, ses

bonnes pièces, telles qu'*Adrien*, *Artaxerxès*, *Titus*, *Achille reconnu*, etc., sont très-intéressantes ; et les médiocres, telles qu'*Hypsipyle*, *Sémiramis*, etc., sont au moins curieuses. Il compose avec une extrême facilité ; il est fertile en inventions variées. L'action de ses pièces est ordinairement double ; mais il lie les deux actions tellement l'une à l'autre, qu'elles ne peuvent cheminer qu'ensemble ; ce qui produit cependant un manque d'unité dans l'intérêt. De plus, il est sujet au défaut que l'on remarque dans les *Horaces* du grand Corneille ; quelquefois, par exemple, dans *Démophoon*, (ce qui est le sujet d'*Inès de Castro*). Dans l'Olympiade, après avoir tiré son héros du péril, il le replonge une seconde fois dans un nouveau péril imprévu, et d'une autre espèce.

Alors c'est en quelque sorte une seconde action qui commence. Il a beaucoup de ces caractères vertueux au-dessus de l'humanité, qu'on se plaît à voir au théâtre ; il en a d'autres singuliers, qui nous paroîtroient bizarres, outrés, trop foibles ou trop forts : ses nœuds sont petits, roulant sur des méprises et tenant du comique. Je suis tou-

jours étonné, quand je vois cette nation-ci n'être pas choquée d'un défaut de noblesse au milieu des plus grands sujets : l'intrigue roule presque toujours sur une conjuration ou sur une trahison.

On diroit que leurs tragédies sont tragiques par les actions, et comiques par la manière de les traiter. Les Italiens ont volontiers dans leurs tragédies une espèce de zani, ou de boufon tragique, qui conduit l'intrigue par une perfidie, et fait donner les bonnes gens dans le panneau.

Les spectateurs ne craignent point de rire au milieu d'une scène fort intéressante ; tout aussitôt après, ils reprennent leur douleur profonde, comme si de rien n'étoit. Le Métastase est grand plagiaire ; il pille de toutes mains, les Corneille, Racine, Quinault, Crébillon et tout ce qu'il peut attraper : pensées, sujets, situations, tout lui est bon. Mais il rend très-bien ce qu'il s'est approprié, si ce n'est qu'il entasse trop de choses les unes sur les autres, comme lorsqu'il lui faut deux ou trois tragédies pour faire son dernier acte de l'*Olympiade*. Cette pièce n'est pas du nombre de ses meilleures, quoique le second acte soit tout-à-fait beau et inté-

ressant. Elle est faite un peu différemment des autres; il y a des chœurs dans chaque acte, et dans le premier une très-longue exposition du sujet, qui est fort implexe.

Le sujet est tiré de l'histoire de Léon et de Roger dans l'Arioste. Il ne tient qu'à nous d'avoir notre revanche, en puisant à notre tour dans le Métastase; nos auteurs actuels trouveroient assurément chez lui de quoi s'enrichir. Il dialogue comme un ange, (j'en excepte les *à Parte* trop fréquents) et avec un air de vérité que je ne trouve pas toujours chez nous: nous avons de trop longues tirades. Chez lui les scènes sont de vraies conversations; son style est coulant, vif, sentencieux, plein de pensées agréables et ingénieuses, par fois un peu trop recherchées; encore faut-il lui rendre justice là-dessus, il a moins que personne ce défaut ordinaire à son pays; il entend à merveille l'appareil du spectacle, sachant y introduire, d'une façon naturelle, l'attirail des fêtes, des combats, des triomphes et de tout ce qui en peut augmenter la magnificence. J'aime l'art avec lequel il a su, dans *Achille Reconnu*, lier une décoration avec le nœud de l'action.

Ulysse, rencontrant dans la galerie de Lycomède une jeune dame qu'il soupçonne d'ailleurs être Achille déguisé, se met à examiner les statues représentant les travaux d'Hercule, dont la galerie est ornée. Il comble d'éloges le héros jusqu'au moment où, le voyant déguisé en femme près d'Omphale, il fait éclater son indignation contre une telle infamie. Par-là, il excite un si grand trouble sur le visage d'Achille, qu'il n'a plus lieu de douter que sa conjecture ne soit véritable.

C'est une règle en Italie de ne jamais ensanglanter la scène ni la catastrophe par le meurtre de quelqu'un des principaux personnages, lors même que la pièce contient les actions du monde les plus atroces; tellement qu'on peut s'assurer d'avance que les plus grands forfaits demeureront impunis au dénouement. Les gens que l'on tue sont tout-à-fait subalternes, ou ne paroissent pas.

Cet usage est si bien établi que, dans le le *Caton d'Utique* dont le sujet est si connu, Métastase, ayant voulu s'en écarter, en ramenant sur la scène Caton blessé à mort, fut obligé de faire un changement en cet endroit de sa pièce. J'ai cependant vu,

dans *Hypsipyle*, un Léarque se précipiter dans la mer; mais c'est une manière douce de se tuer sans coup férir. On doit nous donner, pour la fin du carnaval, le *Caton d'Utique*, bel opéra de Vinci, au théâtre d'Alibert. Métastase, à ce que j'ai ouï dire, est un enfant de naissance inconnue, qu'un gentilhomme romain fit élever chez lui par charité. Il montra de bonne heure un heureux génie, et fut reçu jeune dans l'académie de *Gli Arcadi*. Il est premier poëte de l'empereur et fait sa résidence à Vienne, où il est fort chéri; c'est pour cette Cour qu'il a composé ses opéra. Il a fait aussi quelques jolis ballets, ou divertissements en un acte, et oratoires en musique sur des sujets tirés de l'Ecriture sainte.

Le récitatif italien déplaît souverainement à ceux qui n'y sont pas habitués. On dit qu'on le goûte quand on y est accoutumé: il est vrai que je commence à m'y faire; mais les gens du pays n'y sont peut-être pas encore faits, car dès qu'ils savent la pièce ils ne l'écoutent plus, si ce n'est dans les scènes fort intéressantes. J'admirois au commencement comment il peut être à-la-fois si baroque et si monotone. Je demandai un jour

à un Anglais, qui devoit être sans prévention sur cet article, s'il étoit possible que le récitatif de nos opéra fût aussi plat et aussi ridicule que celui-ci ? Tout autant, me répondit-il ; je vous assure que tous deux sont fastidieux et insupportables au dernier point. Cependant nous aimons le nôtre, et nous savons, à n'en pouvoir douter, qu'il est bon, du moins pour nous. Les Italiens en disent autant du leur ; je sens même déjà que certains endroits bien travaillés commencent à me plaire ; il est plus simple et encore moins chantant que le nôtre ; ce n'est presque qu'une simple récitation chantée dans le goût de celles de ces acteurs tragiques qui chantent en déclamant. J'imagine que c'est à-peu-près de la sorte que l'on jouoit la tragédie en France, avant que Baron et la Lecouvreur eussent donné le vrai ton. La basse continue d'accompagnement est tout-à-fait simple, ne faisant que former un son, dans le repos des phrases, pour soutenir le ton ; le clavecin *plaque* ses accords, et d'une manière rude, et n'harpegge jamais. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques récitatifs avec accompagnement de violons, ce sont même les plus beaux ; mais ils sont rares.

Quand ils sont parfaitement traités, comme quelques-uns de Jumelli que j'ai entendus, il faut avouer que, par la force de la déclamation et la variété harmonieuse et sublime de l'accompagnement, c'est tout ce que l'on peut voir et se figurer de plus beau en musique, bien au-dessus du meilleur récitatif français et des plus beaux airs italiens. L'exécution de ces récitatifs accompagnés est tout-à-fait difficile, sur-tout pour les parties instrumentales, à cause de la bizarrerie des mouvements qui ne sont conduits par aucune mesure battue.

On bat la mesure à l'église dans la musique latine, jamais à l'opéra, quelque nombreux que soit l'orchestre, quelque chargé de parties que soit l'air que l'on exécute; ces gens-ci ont tout autrement que nous de la justesse et de la précision; aussi disent-ils encore plus de mal de notre exécution que de notre musique. Je n'ai, me disoit Zuccareni, jamais entendu à l'opéra français qu'un bon morceau de musique, savoir: le chœur de *Jephté*, encore étoit-il misérablement estropié. Ils n'ont pas tort pour l'opéra; mais à la chapelle du roi et au concert spirituel on exécute assez bien, quoique ce ne

soit pas avec autant de précision qu'ici. L'orchestre italien, soit par le nombre, soit par la variété des instruments, est en état de produire ce grand fracas que demandent certains airs. Dans un concert spirituel qui fut exécuté la veille de Noël dans la salle papale de monte Cavallo, je jugeai qu'il y avoit à-peu-près deux cents instruments ; Je m'attendois à un bruit prodigieux.

Dans l'exécution, l'effet ne me parut pas plus fort que s'il n'y en eût eu que cinquante, d'où je conjecture qu'un certain nombre de violons est suffisant pour donner à l'air tout l'ébranlement qu'il est capable d'en recevoir, et que mille de plus ne l'augmenteroient pas.

Comme tout l'orchestre accompagne, il faut qu'il ait grand soin de s'observer, sans quoi il couvriroit la voix, tandis que les parties de *ripieno* font les accords harmoniques. Le premier violon joue presque partout le même chant que la voix ; cet unisson la soutient et l'accompagne fort bien. Je ne sais pourquoi nous n'en usons pas souvent de même.

Ils ont une méthode d'accompagner que nous n'entendons pas, qu'il nous seroit facile d'introduire dans notre exécution, et

qui relève infiniment le prix de leur musique ; c'est l'art de l'augmentation ou de la diminution du bruit, que je pourrois appeler l'art des nuances et du clair obscur.

Ceci se pratique soit insensiblement par degrés, soit tout-à-coup. Outre le fort et le doux, le très-fort et le très-doux, ils pratiquent encore un *mezzo piano* et un *mezzo forte* plus ou moins appuyés. Ce sont de reflets, des demi-teintes qui mettent un agrément incroyable dans le coloris du son. (Peste ! la jolie expression ; le père Castel ne diroit pas mieux). Quelquefois l'orchestre accompagnant *piano*, la voix, tous les instruments se mettent tout d'un coup à forcer tous à-la-fois pendant une note ou deux, et à la couvrir entièrement, puis ils retombent subitement dans la sourdine. C'est un effet excellent.

Une autre variété naît de la manière dont ils emploient les modulations ; ils ne font guères d'air dans le mode mineur. Presque tous sont composés dans le mode majeur ; mais ils y entremêlent, sans qu'on s'y attende, des phrases mineures qui surprennent et saisissent l'oreille jusqu'au point d'affecter le cœur.

Ils ont de très-beaux tons dont nous ne

faisons guères d'usage, un entr'autres en *mi* majeur à quatre *bémol*, qu'ils appelent *re-la-fa*, d'une beauté et d'une noblesse singulières.

Ils s'entendent aussi à varier le son par la variété des instruments qu'ils emploient, violons, cors, trompettes, haut-bois, flûtes, harpes, violes-d'amour, archeletes, mandolines, etc. Nous n'avons pas assez de diversités d'instruments; c'est ce qui contribue encore à la monotonie que l'on reproche à notre musique.

Leurs ritournelles sont ravissantes; et le chœur qui les suit est si joliment tourné, si flatteur ou si surprenant, qu'auprès de ceci nos airs français ne sont que du plain-chant.

C'est folie que de vouloir les mettre en parallèle. Je ne dirai qu'un mot là-dessus pour combattre votre opinion, savoir, que l'essence de la musique étant d'être chantée, celle qui a le plus de chant doit avoir la préférence.

Les morceaux les plus unis de la leur sont au niveau des plus chantants de la nôtre; si la nôtre est uniforme, la leur paroît si répétée sur-tout aux oreilles étrangères que, n'étant pas faites à leurs ports de voix, à leurs manières de couler les notes, à leurs

chûtes très-différentes des nôtres, elles en sont d'abord surprises, puis les remarquent plus aisément quand elles reviennent.

Le défaut de leur musique, dont ils conviennent eux-mêmes, est de n'être propre qu'aux spectacles et qu'aux concerts, ne pouvant se passer de l'accompagnement.

Une chanteuse à qui vous demanderez un air dans une chambre, ne chantera pas sans se mettre au clavecin pour s'accompagner, jouant la basse de la main gauche, et le sujet, non les accords de la droite ; toutes en savent assez pour cela. Aussi, malgré le peu de cas qu'ils font de nos chants, louent-ils beaucoup nos vaudevilles gais, nos duos et chansonnettes de table ; c'est tout ce qu'ils aiment dans notre musique.

Presque tous leurs airs sont à voix seule ; à peine a-t-on deux ou trois duos dans tout un opéra, et quasi jamais de trio.

Les duos sont consacrés au genre tendre et touchant, aux situations les plus pathétiques de la pièce ; ils sont d'une beauté merveilleuse, et produisent une extrême attendrissement. C'est-là sur-tout que les voix, ainsi que les violons, emploient ce clair obscur, ce ronflement insensible du son,

qui augmentent de force de note en note jusqu'au plus haut degré, puis revient à une nuance extrêmement douce et attendrissante.

On admire ici les cadences ou pointes d'orgue qui se font à la fin de chaque air dans les *solo*. Pour moi, ils ne me plaisent point du tout, outre qu'ils sont trop fréquents, ils disent toujours la même chose.

J'ai envie de rire quand je vois un gros châtré se renfler comme un gros ballon, pour faire du haut en bas de sa voix pendant un demi-quart-d'heure, sans reprendre haleine, vingt roulements les uns sur les autres. Je n'aime pas non plus l'usage éternel d'avoir, ainsi que nos cantates, chaque air divisé en deux parties, dont la première se reprend après la seconde. Ceci même est choquant, par la manière dont les paroles sont construites; car ce sont deux quatrains où le plus fort de la pensée se trouvant dans le second, est affoibli par la répétition du premier.

Si l'on danse quelquefois sur le théâtre de l'opéra, ce n'est pas que les ballets fassent partie de la pièce; ils ne sont ni amenés par des fêtes, ni liés au sujet. Chaque opéra étant de trois actes, chacun de près d'une

heure de durée, on en compte la longueur par deux entr'actes en danses ou en intermèdes.

Ces danses sont des espèces de pantomimes très-ridiculement placées dans les intervalles d'une tragédie.

Les danseurs, hommes et femmes, sont vifs, légers, s'élevant plus haut que la Camargo et autant que Maltère-l'oiseau; ils ont de la jambe, ils ont une certaine gentillesse plaisante, et ne manquent pas de précision; mais ils n'ont ni bras, ni graces, ni noblesse.

En un mot, la danse des Italiens est fort au-dessous de la nôtre; ils le reconnoissent eux-mêmes. Lorsqu'ils veulent danser au bal, n'ayez pas peur qu'ils prennent de leurs airs; ils font jouer des menuets français et allemands.

La musique italienne n'est pas aussi dansante qu'elle est charmante; leurs symphonies si belles, si harmonieuses ne sont pas du sens qu'il le faut pour y faire des pas. Ils ne savent même pas trop bien composer dans cette vue, n'ayant que peu de bons airs propres aux ballets de théâtre. J'ai ouï dire mille fois en France que la musique

instrumentale d'Italie valoit mieux que la nôtre, mais que nous l'emportions sur la vocale. Il me semble que c'est tout le contraire, et que ces gens-ci en jugent ainsi que moi. Premièrement, pour la musique vocale point de comparaison ; car je n'en souffrirai jamais.

Pour l'instrumentale, ils ont des concerts, soit à grands chœurs, soit mêlés de chœurs et de récits à violon seul, fort au-dessus de tout ce que nous pourrions faire dans ce genre : ils couchent mieux leurs parties. L'harmonie leur est plus familière ; ils ont soin de la rapprocher, de la fondre pour ainsi dire ensemble.

Ils observent de ne faire travailler qu'une partie à-la-fois, et de tenir les autres couchées simplement, pour que le chant du sujet sorte et se distingue d'une manière nette, pour que les accords soient justes et précis les uns contre les autres, sans se brouiller, comme il arrive lorsque le dessus et la basse travaillent trop à-la-fois ; ils entendent tout ceci mieux que nous. D'un autre côté, nos opéra sont pleins d'une infinité d'airs à danser, de mouvements et d'espèces variées d'un chant naturel, agréable,

ble, facile à retenir, et qui, au sortir du théâtre, courent de bouche en bouche.

C'est là notre vraie symphonie française, moins grande, moins harmonieuse que la leur, mais d'un chant plus vif et plus gai.

Quant à la sonnate à violon seul, tranchons le mot, ils n'en ont pas d'égales à celles de Leclerc; au reste, soit qu'ils ne se tiennent pas forts de leurs richesses en ce genre, ou que la symphonie ne leur plaise qu'autant qu'elle est à grands chœurs, ils exécutent peu de sonnates.

J'ai mené en dernier lieu un assez bon violon français au concert chez le cardinal Bichi, et je lui fis jouer la sixième sonnate en *ut* mineur du troisième livre de Leclerc, pour voir si ces gens-ci auroient le front de ne point trouver cela beau; ils ne furent pas si mal avisés: mais ils firent peu de cas de l'exécutant, qui ne jouoit cependant pas mal. Je ne sais, mais je trouve que le jeu français paroît mat et insipide auprès du leur; ce n'est pas que nous n'ayons la main aussi bonne qu'eux sur le manche du violon, c'est la main de l'archet qui nous manque, où ils ont mille tournures délicates, mille saillies, en un mot, une articulation que nous

ne savons pas attraper. Pascalini de Rome est exquis dans cette partie brillante ; il joua l'autre jour, à Sainte-Cécile, comme un dieu. C'est le guignon de l'Italie, comme Tartigni de Padoue en est Leclerc pour la grande exécution ; et pour être chef de meute à la tête d'un orchestre, je crois que la fille de Venise ne le cède à personne.

Si vous êtes choqué de voir remplir les entre actes d'une grave tragédie par des ballets pantomimes, vous le serez bien davantage de la voir coupée par des intermèdes. On appele *Intermizzi* de petites farces en deux actes, dans le bas comique, à peu-près du ton de celles que l'on joue sur des traitaux à la place Royale.

Jugez si de telles pièces riment à merveille dans les entre actes d'une tragédie ; mais, de grace, pardonnez-moi, c'est un délice, pourvu que la musique en soit parfaitement bonne et parfaitement bien exécutée.

Le médiocre en ce genre n'est plus que bas et trivial. Ces petites farces n'ont que deux ou trois personnages bouffons ; la musique en est simple, gaie, naturelle, d'une expression comique, vive et risible au dernier point.

Je voudrois pour quelque chose de bon, vous pouvoir faire entendre un mari contrefaisant sa femme qui perd tout son argent au pharaon ; les regrets d'un pauvre diable qu'on va pendre, ou quelque duo d'une querelle bizarre, ou d'un raccommodage entre un amant et sa maîtresse ; il n'y a rien au monde de plus plaisant. Ajoutez à cela l'air de vérité dont ceci est traité de la part du musicien et rendu de celle de l'acteur, et la précision singulière de l'exécution.

Ces bouffons pleurent, rient à gorge déployée, se démènent, font toutes sortes de pantomimes, sans jamais s'écarter de la mesure d'un demi-quart de seconde. J'avoue que ces sortes de pièces, quand elles sont telles que le maître de *musique* de Scarlati, *la Serva Padrona*, *Livieta è tracollo* de mon charmant Pergolèse, me font plus de plaisir que toutes les autres.

Les précieuses de ce pays-ci, qui n'estiment que leurs pièces sérieuses, me raillent de mon affollement pour les farces. Mais je persiste dans mon opinion, que moins le genre est grave, mieux la musique italienne y réussit. En effet, on sent qu'elle respire la gaieté, et qu'elle y est dans son élément.

J'aime aussi leurs comédies mêlées de sérieux et de rôles comiques ; on nous en donna une très-jolie de *Rinaldo di Capua*, au théâtre de Lavalle, et j'en vis une charmante à Naples, de *Leonardo Leo*. Je ne pense pas que nous puissions réussir à faire de la musique risible, quoique nous ayons d'excellentes comédies d'un genre un peu plus élevé. Témoins les *Fêtes Vénitiennes*, dont le ton est vraiment celui de la comédie ; et plût à Dieu qu'on nous en donnât souvent de pareilles !

Les meilleures écoles de musique, ou, pour me servir de leurs termes, les séminaires des maîtres de chapelles sont à Naples. C'est delà que sont sortis Scarlatti, Porpora, Domenier Sarri, Porta, Leo, Lenardo, Vinci, Battiste Pergolèze, Gaëtan Lattila, Rinaldo di Capua, et plusieurs autres célèbres compositeurs. Pour les voix, l'école est à Bologne ; la Lombardie excelle dans la musique instrumentale. Il me paroît que la musique italienne étoit à son plus haut période, il y a six ou sept ans ; le tout change fréquemment ici : Lattila est aujourd'hui à la mode à Rome.

L'opéra de *Sera* qu'on nous donne au théâtre d'Alibert, est de sa composition ; mais ni

lui, ni Terradellas et autres, ne sont de la force de ceux qui travailloient le plus il y a peu d'années; et ceux-ci avoient surpassé leurs prédécesseurs, tels que Buononcii, Porta, l'aîné Scarlati, Sarry, compositeur savant, mais triste; Porpora, naturel, mais peu inventif; Vinci, Adolfe, Hasse, Allemand de naissance, communément nommé le Saxon; et Léo, sont ceux dont les pièces ont le plus de réputation.

Vinci est le Lulli de l'Italie, vrai, simple, naturel, expressif, et le plus beau chant du monde sans être recherché; il a beaucoup travaillé quoique fort jeune. On dit qu'il étoit insolent; et qu'après avoir été plus d'une fois châtié pour une galanterie qu'il menoit trop publiquement avec une dame, il finit par être empoisonné.

Artaxerxès passe pour son plus bel ouvrage; c'est en même temps une des meilleures pièces du Métastase qui l'a prise, tant du *Stilicon*, de Thomas Corneille, que du *Xerxès*, de Crébillon. C'est le plus fameux opéra italien; je ne l'ai pas vu jouer, mais je le connois pour l'avoir ouï presque tout entier en concerts, et j'en ai été charmé.

Tout excellent qu'est cet ouvrage de Vinci,

la scène du *désespoir d'Artaban*, ajoutée par le poëte, et mise en musique par le Saxon, surpasse peut-être encore toutes les autres. Le récitatif *Eccomi al fine liberata del mio dolor*, est admirable, ainsi que l'air qui suit, *Pallido il sole*. Ce morceau ne se trouve pas facilement; c'est le prince Edouard qui a eu la bonté de me le donner; je le regarde comme ce que j'ai de plus beau parmi sept ou huit cents airs que j'ai fait copier de diverses pièces. Le Saxon est très-savant; ses opéra sont travaillés d'un grand goût d'expression et d'harmonie. Léo a un génie peu commun; il rend bien les images; son harmonie est très-pure; ses chants sont d'une tournure agréable et délicate, pleins d'une invention recherchée. Ils ne sont pas trop difficiles à déchiffrer; car en général la musique italienne est plus aisée à lire et à chanter que la nôtre, outre qu'elle n'exige pas tant de voix. J'en avois déjà vu l'expérience avec surprise sur de jeunes demoiselles de Genève à qui on les enseignoit toutes les deux à-la-fois, et qui avoient plutôt appris trois airs italiens qu'un air français.

Pergolèze, Bernaseoni, Scarlatti, Jumelli, sont presque égaux aux trois dont je viens de

vous parler. Parmi tous les musiciens, mon auteur d'affection est le Pergolèze ; ah ! le joli génie, simple et naturel ! On ne peut pas écrire avec plus de facilité, de graces et de goût. Consolez-moi dans mon affliction, j'en ai grand besoin ; mon pauvre favori vient de mourir de la poitrine, à l'age de 23 ans, jouissant déjà d'une réputation qui auroit bientôt égalé celle de Vinci, son maître. Il est mort au milieu des applaudissements que lui attiroit son excellent opéra de l'*Olympiade* qui m'a tant fait de plaisir.

Ses petits intermèdes sont charmants, si gais, si réjouissants ; on regarde sa cantate d'*Orphée*, comme la meilleure des cantates italiennes ; son *Stabat Mater*, comme le chef-d'œuvre de la musique latine. Il n'y a guères de pièce plus vantée que celle-ci pour la profonde science des accords. On dit aussi des merveilles d'un *De profundis* de sa composition qui est entre les mains du duc de Montalane ; on m'avoit promis de me le faire avoir, mais il est encore à venir. Jumelli nous a donné en dernier lieu l'opéra de *Ricimer* au théâtre d'Argentine, et quelques autres pièces.

Ce jeune homme promet d'aller loin et d'é-

galer bientôt tout ce qu'il y a jamais eu de plus grands maîtres. Il n'a pas moins de force que de goût et de délicatesse ; il possède à fond l'harmonie qu'il déploie avec une richesse surprenante.

Je ne dois pas oublier, dans le catalogue des compositeurs que je connois, ni Jaccomelli, ni Lampugnani qui a fait des airs si touchants, ni un Français, nommé Antoine Gay, qui n'a pas mal réussi en ce pays-ci. J'en passe quantité d'autres sous le silence.

Handel a une grande réputation en Angleterre; ses ouvrages ne sont pas répandus en Italie, et, sur ce que j'ai vu de sa musique vocale, je le croirois inférieur à tous ceux que je vous ai nommés.

La magnificence de la décoration dans les opéra italiens est telle, sur-tout comparée à la mesquinerie ordinaire de la nôtre, que je ne puis vous en donner qu'une foible idée; il faut l'avoir vue. L'art de la peinture est aujourd'hui perdu en Italie ; il n'y reste d'habiles gens que dans les parties de perspective et de décoration.

L'immense grandeur des théâtres leur donne lieu d'étaler leur savoir faire dans un

espace convenable que nous n'avons pas dans nos chétives salles de Paris; vous ne sauriez croire avec combien de vérité, dans le tout et dans le détail, ils rendent le lieu présenté; c'est en effet une galerie, une forêt, un champ, une grange, un cabinet, une prison voûtée.

Au lieu de placer uniformément les pièces de la décoration sur les deux files de coulisses, ils les répandent tout au travers du théâtre; si ce sont des colonnades ou des galeries, ils les disposent obliquement sur plusieurs lignes diagonales, ce qui augmente l'effet de perspective; si le lieu doit avoir peu d'espace, ils y restreignent le théâtre, et le ferment si bien de toutes parts, qu'on diroit être dans une caverne, dans une tente ou sous une voûte. Il y a deux ou trois changements par acte; ils s'exécutent sans beaucoup d'adresse, avec moins d'ensemble et de promptitude que chez nous. Mais aussi, quand ils sont faits, la vérité en est telle, que toute mon attention se porte à reconnoître, lorsque l'on dit de changer la scène, où se trouve la jonction de ces pièces que je viens de voir poser l'une après l'autre.

Au lieu des chœurs de voix et de danseurs

qui peuplent et parent notre spectacle, ils remplissent le leur d'un grand appareil de marches, de sacrifices, de cérémonies de toute espèce, qu'ils rendent avec un détail fort vrai, curieux et amusant. Les spectacles muets, que Servandoni commence à donner aux Tuileries, sont à-peu-près du même genre. Pour des machines proprement dites, je ne leur en ai pas vu; leurs poëmes n'ayant ni merveilleux, ni divinités, ni magie, n'en sont pas susceptibles; les marches sont nombreuses, quelquefois de cent et cent cinquante personnes. Au premier coup-d'œil, le spectacle de ces chars de triomphe, de cette foule, de tout cet attirail, a de la pompe et de la magnificence; mais il ne rompt pas cette éternelle uniformité de scènes terminées par un air, aussi bien que le pourroit faire une variété de chœurs et de danses intercalées. De plus, ces gens de la suite des principaux acteurs ne sont ni mis ni vêtus comme nos files de voix de chœurs, comme nos troupes galantes de danseuses.

Ce sont des gueux mal chaussés, revêtus d'une longue soubreveste peinte en oripeau et d'un bonnet tel quel. Il faut pour plaire au parterre qu'il y en ait un dans chaque

opéra : *Quando succède qual che zuffa spaventosa qui si fa grand fracasso*, et le parterre est bien aise. Ces combats sont assez bien exécutés ; ils m'amusent aussi. J'ai vu des capitaines arriver à la tête de leur troupe montés sur de très-beaux chevaux effectifs ; mais ces chevaux paroissoient n'avoir qu'un goût médiocre pour la musique, et ne se pas plaire à trotter sur les planches d'un théâtre.

Pour résumer en un mot la longueur inouïe de cette dissertation où m'a jeté votre lettre, bien au-delà de mon attente et de la vôtre, notre opéra vaut bien le leur, tout mis en balance. Ils nous surpassent dans les chants et dans les décorations ; mais il leur seroit plus aisé de donner à leur opéra la forme du nôtre, qu'à nous de donner au chant français la tournure brillante et les agréments flatteurs du chant italien.

J'ajouterai deux mots sur la musique d'église : nous en entendons souvent ; car toutes les fois qu'il y a *fonction* dans une église, il y a musique, et il y a tant d'églises ici qui ont chacune tant de fêtes ! On y exécute non-seulement des motets, mais aussi des concertos, et quelquefois à deux chœurs, qui se correspondent dans deux tribunes d'une aile de l'église à l'autre.

Il y eut une musique superbe de cette espèce aux Jésuites le premier jour de l'an, inférieure encore cependant à celle de Sainte-Cécile, où un Espagnol donna un motet de sa composition, le plus beau que j'aie ouï en Italie.

Les chœurs de leurs motets sont admirables ; mais les récits manquent de la noblesse et de la gravité convenables aux sujets. J'y louerai la science et l'harmonie, mais non pas le goût.

Nos motets de Lalande sont plus beaux et mieux faits que tous ceux-ci. La musique latine n'a pas la même vogue que la musique en langue vulgaire ; on n'en exécute guères hors de l'église. J'aurois peine à vous dire quels sont les plus célèbres compositeurs en ce genre.

Pour le vieux Carissini dont vous me faites mention, pour Dieu, gardez-vous d'en parler ici, sous peine d'être regardé comme un chapeau pointu ; il y a long-temps que ceux qui lui ont succédé sont passés de mode.

On vantoit beaucoup à Venise les pseaumes en langue vulgaire d'un nommé Benedetto Marcello ; ils sont à trois et à quatre voix, à basse continue, sans symphonie. Ce que j'en

ai ouï m'a paru savant, mais triste et dénué de chant.

Voilà, mon cher Maltête, tout le compte que je puis vous rendre de la musique italienne. Mille embrassements à tous nos amis; faites part de ma lettre au petit Potot, qui est un *Dilettante*, mais quasi même un *Virtuose*.

LETTRE X.

A M. L'ABBÉ CORTOIS.

Mort de Clément XII. Obsèques. Conclave. Élection de Benoît XIV (1).

Si vous avez une bénédiction à demander au saint-père *in articulo mortis*, (je parle de la sienne et non de la vôtre, mon cher

---

(1) Il étoit sur la liste des candidats pour être cardinal; et, comme il avoit dans le cardinal neveu un antagoniste puissant, il s'avisa pour le gagner de parier avec lui une grosse somme d'argent qu'il ne seroit point cardinal. Le pari fut tenu et gagné, comme on peut bien s'en douter. Il fut pape avant Ganganelli, et l'on

abbé), vous n'avez pas un moment à perdre. Depuis l'accident qu'il eut au mois d'octobre, il n'a pas été en état de sortir un moment de son lit. A présent il tire tout-à fait à sa fin; c'est une affaire de quelques jours de plus ou de moins; on croyoit qu'il ne passeroit pas l'autre semaine. Le cardinal-vicaire avoit fait cesser les spectacles et exposer le Saint-Sacrement dans toutes les églises, si bien que les pauvres étrangers, ne sachant plus où donner de la tête pour leur soirée à défaut d'opéra, se trouvoient tout-à-fait désorientés. Au bout de quelques jours, les choses n'avançant ni ne reculant, les ouvriers qui ont travaillé pour les entrepreneurs des théâtres se sont mis à crier; car la plupart ne reçoivent en paiement de leur travail que la rétribution journalière de certaines loges des hauts étages dont l'entrepreneur leur abandonne le produit. Le gouverneur de Rome a voulu faire rouvrir les théâtres. Il est allé faire ses représenta-

---

cite de sa mère ce trait de naïveté : Malheureuse que je suis! il m'en a déjà coûté si cher pour que mon fils fût cardinal; que sera-ce donc aujourd'hui qu'il vient d'être élu pape?

tions au cardinal-vicaire, qui a répondu que cela ne se pouvoit tant que le Saint-Sacrement seroit exposé. A quoi le gouverneur a répliqué, qu'il étoit plus à propos de le renfermer que de laisser mourir de faim les ouvriers. Il fallut long-temps batailler avec ce bon cardinal Guadagni pour lui faire entendre raison :

Ce n'est pas sans peine qu'enfin
Le diable a repris le dessus.

Les spectacles ont recommencé ; mais voilà qu'on parle déjà de les interrompre de nouveau. Tout ce tracas m'impatiente au dernier point ; en vérité, le saint-père devroit bien prendre son parti d'une manière ou d'une autre. Croit-il que j'aie le temps d'attendre, et que je veuille demeurer ici trois fois dix ans? J'envoie tous les matins savoir des nouvelles à monte Cavallo, et je m'y prends d'avance à tenir cette lettre toute prête pour vous donner incontinent avis de la conclusion. En attendant, pour vous aider à dresser votre plan sur le prochain conclave, je vais joindre ici une feuille de quelques petites notes que j'ai faites sur ce que j'ai vu et entendu dire çà et là du caractère de plusieurs car-

dinaux. Le bruit public se tait encore sur le successeur ; cependant le grand âge du pape et sa longue maladie ont donné le temps nécessaire pour faire des brigues. Les deux factions dominantes seront celle du camerlingue et celle du cardinal neveu. Il y a apparence que les factions de France et d'Espagne, très-puissantes par elles-mêmes, se joignant à celle de ce dernier qui a un si grand nombre de créatures de son oncle, lui doivent assurer la victoire ; mais il a affaire à un maître homme. Carme, grand-vicaire, neveu du pape, bigot, papelard, sans esprit, sans goût, pauvre moine ; c'est le cardinal Blanc. Les moines portent l'habit de cardinal dans la forme ordinaire, mais de la couleur de leur ordre, au lieu de le porter rouge.

AQUAVIVA, d'Arragon, archevêque de Montréal, protecteur d'Espagne et de Naples, le plus grand seigneur de Rome et le plus magnifique ; figure noble et un peu épaisse, l'esprit comme la figure, puissant par satisfaction, considéré, accrédité ; passe pour homme de bien et grand débrideur de filles.

ACCORAMBI

ACCORAMBI CORIO, *un cardinalone*, beaucoup d'importance et peu de fond, Milanais, gouverneur de Rome; ce qui l'a fait cardinal : honnête homme.

OTTOBONI, doyen, neveu d'Alexandre VIII, Vénitien, protecteur de France, fait cardinal à dix-sept ou dix-huit ans, sans mœurs, sans crédit, débauché, ruiné, amateur des arts, grand musicien.

CORSINI, clerc tonsuré, Florentin, neveu du pape actuel, peu d'esprit, moins de tête, nulle capacité, courtisé par sa place et par le grand nombre de créatures qu'a son oncle dans le collége. On verra au conclave ce qu'il sait faire. Le Gouvernement est en ses foibles mains : il a mis les finances sur-tout en pitoyable état. Le peuple crie hautement de la rareté et du mauvais titre de l'argent, se plaint du transport de l'espèce à Florence, ne veut plus de pape qui ne soit Romain ou de l'Etat ecclésiastique. La famille Corsini a du mérite; elle s'est logée mal-à-propos dans un palais du Transtevère, rue de la Longara, quartier fort éloigné. Aujourd'hui on va lui faire la cour; dans trois mois personne n'y mettra le pied. La princesse Albani disoit que les gens de la famille papale mouroient

deux fois: la première de la mort de leur oncle; la seconde de leur mort naturelle.

FLEURY, Français, ministre d'Etat, considéré au dernier point, sur-tout depuis la dernière guerre et la paix de Vienne trop estimée sans doute; regardé comme l'oracle de l'Europe: *Majore longinquo reverentia.*

ALBÉRONI, Plaisantin, plein d'esprit, plein de feu, inquiet, remuant, méprisé, sans mœurs, sans décence, sans considération, sans jugement. Selon lui, un cardinal est un jean.....habillé de rouge. On l'a nommé légat à Ravennes, où il a formé le beau projet de conquérir la république de Saint-Marin.

.....Napolitain, homme de mérite et de crédit, l'un des Zelanti. Il est convaincu qu'on ne peut faire un meilleur choix que de sa personne au prochain conclave.

DE BOSSU, Flamand, archevêque de Malines, homme de vertu et fort estimé, mais étranger, c'est-à-dire, inutile et sans crédit: fort peu de chose, jadis dans les bas emplois domestiques.

DAVIA, Bolonais, nonce en Flandre, à Cologne, à Bologne, à Vienne; savant, homme de tête, très-estimé, passe pour janséniste, a

concouru pour le pontificat avec Clément XII, eût été pape, dit-on, sans le cardinal de Bissy. (Il est mort depuis peu.)

....Français, archevêque d'Auch, homme de lettres et d'esprit; plus de brillant que de fond, médiocre négociateur, poli, doux, sociable et fort aimé à Rome.

Delva, grand pénitencier, vieux radoteur. Il croit qu'il sera pape, et le croit tout seul.

Rezzonico, Vénitien, fils d'un banquier, ne manque pas de mérite,

Aldrovandi, Bolonais, de bonne maison, estimé, tête bien faite : sujet papable.

Del Giudice, protecteur de l'Empire, considéré.

Quirini, évêque de Bresce, bibliothécaire du Vatican, pieux et savant, mais d'une science lourde. Pauvre sot. Naguères les Colonne étoient Allemands, aujourd'hui ils sont Espagnols : ils seront toujours ce que sera le possesseur du royaume de Naples, dont le chef de leur maison est connétable.

Infant, archevêque de Tolède, fils du roi d'Espagne. Celui-ci ne viendra certainement pas.

MOLTA, Portugais, peu connu à Rome.

Les deux ALTIERI, de haute naissance, neveux d'Innocent X; le premier est estimé, le second tout uni. Tous deux bonnes gens; le premier est exact, l'autre a peu de considération.

SACRIPANTI, ci-devant trésorier-général, fripon de la première classe. Comme il n'a pas volé pour lui tout seul, on l'a fait cardinal; ce qui le dispense de rendre compte.

MACCI, nonce en France, évêque d'Ancône, homme de rien, mais fort estimé. On le regarde comme papable.

ZONDADARI, demeure à Sienne sa patrie, frère du feu grand-maître de Malte, haï des Français qui l'ont traversé.

COLONITZ et ZINZENDORF, l'un archevêque de Vienne, l'autre évêque de Breslaw, demeurent tous deux en Allemagne.

LAMBERTINI, Bolonais, archevêque de Bologne, bonhomme, uni, facile, aimable et sans morgue, chose rare en ceux de son espèce; goguenard et licencieux dans ses discours; exemplaire et vertueux dans ses actions, plus d'agrément dans l'esprit que d'étendue dans le génie; savant sur-tout dans le droit canon; passe pour pencher vers le

jansénisme ; estimé et aimé dans son corps, quoique sans morgue, ce qui est très-singulier.

RIVIERA, respectable, d'une grande probité ; jadis un peu galant, aujourd'hui d'une grande régularité : l'un de leurs meilleurs sujets.

ALBANI, (Annibal) neveu de Clément XI, camerlingue, extrêmement considéré par sa capacité, haï et redouté à l'excès ; sans principes, ennemi implacable, même quand il paroît s'être réconcilié ; grand génie dans les affaires, inépuisable en ressources dans les intrigues, la première tête du collége et le plus méchant homme de Rome. Sa faction n'est pas nombreuse, les créatures de son oncle diminuant tous les jours ; mais il se mettra à la tête des Zelanti, et battra le Corsini avec tout son monde. Une armée de cerfs, commandée par un lion, vaut mieux qu'une armée de lions commandée par un cerf. Il gouverne tout dans les conclaves par la supériorité de son génie, l'autorité de sa charge, ses manières impérieuses et terribles. Il sait bien qu'il ne sera jamais pape ; mais il en veut un de sa main ; et, s'il ne le fait tout seul, du moins em-

pêchera-t-il qu'on ne le fasse sans lui. Il est ennemi des Français.

ALBANI, (Alexandre) frère du précédent et son ennemi. Quelques gens prétendent néanmoins que cette haine n'est qu'un jeu pour mieux couvrir leurs menées. Ils se sont un peu rapprochés depuis peu : celui-ci est chef des Piémontais, homme d'esprit et le plus répandu de tous dans les sociétés de la ville. Il aime le jeu, les femmes, les spectacles, la littérature et les beaux arts, dans lesquels il est grand connoisseur.

FIRRARD, Napolitain, secrétaire d'Etat, mince politique, médiocre à tous égards.

..... Mantouan, allié de la maison de Gonzague, n'est point à Rome. On en dit du bien, et que c'est une tête des plus capables du sacré collége.

BORGHÈSE, jeune homme d'une jolie figure. Le sang des Borghèse est ordinairement beau, comme l'est celui des Rohan en France. Il y a onze ans qu'il est cardinal : son père donna, dit-on, dix mille écus romains à Coscia pour lui obtenir cette place ; d'autres assurent que le fils, ayant su ce que vouloit faire son père, l'empêcha et refusa de l'être par cette voie ; mais le plus

grand nombre croit que la somme a été donnée.

FERRERY, Piémontais, évêque de Nice où il demeure.

GESVRES, Français oublié.

Jacobin : il a quelque science monacale, assez de piété et peu de crédit. Cependant on en parle pour le conclave ; mais cela ne peut être sérieux, si ce n'est que parce que c'est un sujet médiocre.

TOLOMEI, jésuite assez estimé.

Comme on l'appelle ici, c'est le cardinal d'Auvergne : ce mot dit tout. Les Romains ne le connoissent point ; ils sont portés à le considérer par son nom et la mémoire de son oncle. Ils le verront.

PICO, de la Mirandole, vieux bonhomme fort cassé, estimé du pape ; a fait les études des moines Scotistes, dévoué aux jésuites de la faction allemande.

COSCIA, ministre sous Benoît XIII, digne de la potence, condamné à une prison perpétuelle au château Saint-Ange, où il se trouve à merveille, dit-on, parce qu'il ne lui en coûte rien et qu'il gagne de l'argent. Le pape a modéré sa peine ; il sera mis en liberté au prochain conclave, où il ne sera

peut-être pas sans crédit, étant homme d'intrigues.

DACUNHA, Portugais, grand inquisiteur, ignorant, a fait grande dépense à Rome.

SPINOLA, Génois, légat à Bologne, belle figure, manière d'un homme de qualité, a de la considération.

ROHAN, magnifique ici comme en France, l'air noble, les manières d'un grand seigneur; cependant peu estimé et peu accrédité. On croit que tout ce qu'il a fait, au sujet des affaires de notre clergé, n'a été que par air, ou par ambition. D'ailleurs, ne sachant point se plier aux manières italiennes, hasardant le propos légèrement, voulant se faire de fête, et divulgant sa politique dans les ruelles. Lui et l'abbé de Vauréal cassèrent le cou au feu cardinal Olivieri, à qui tout le monde songeoit pour la papauté, pour avoir dit trop haut qu'ils étoient venus le mettre sur le trône. Les Italiens furent piqués de ce propos si décisif; et Olivieri lui-même, donnant plus à la ruse italienne qu'à la légèreté française, a cru pendant quelque temps que le cardinal de Rohan n'en avoit usé de la sorte que pour le perdre.

Bichi, Siennais. C'est lui qui a suscité à la Cour de Rome tant d'affaires en Portugal et qui se fit faire cardinal malgré le pape; fourbe et pauvre espèce d'ailleurs; peu de crédit et point d'estime; grand amateur de la musique, c'est ce qu'il a de mieux.

Porzia, bénédictin, Vénitien du Frioul, de haute naissance, d'un très-grand mérite, et d'une égale considération; l'esprit noble et élevé, ferme, sévère, grand justicier, impitoyable pour la canaille, sujet très-papable et capable de rétablir le bon ordre dans Rome. Il seroit naturel qu'on jetât les yeux sur lui; probablement le fera-t-on: mais il est fort haï du menu peuple, qui l'appelle: *Il mendico del povero.*

Tencin, Français, archevêque d'Embrun; dur, haineux et vindicatif par tempérament, grave et politique par état, aimeroit par goût le commerce du monde et des femmes; souple et ambitieux à la Cour de France, fier et hautain à celle de Rome; représentant bien, et tenant un plus grand état que nul autre: très-redouté, très-considéré, très-accrédité. On a ici une opinion de sa capacité au moins égale à tout ce qu'il en peut avoir. Joignez à cela que le nom du roi

de France est tout-puissant en Italie depuis la dernière guerre ; par cette raison et par le pouvoir qu'a le génie français sur la faction d'Espagne très-puissante en nombre, on est persuadé que ce sera le cardinal de Tencin qui fera le pape : et cela doit être. Son métier, au prochain conclave, est de faire tête au camerlingue, de mener le Corsini, et de se conserver étroitement uni avec Aquaviva.

CINCI, Romain, sujet ni bon ni mauvais : par ces deux raisons peut-être : *Il papegera.*

SPINELLI, Napolitain, archevêque de Naples, recommandable par sa piété et la régularité de ses mœurs.

LERCARI, Génois, n'est pas mauvais sujet.

DELCI, Florentin, ci-devant nonce en France.

MOSCA, de Pezaro, fait peu de bruit. On dit qu'il est en liaison avec les Albani.

PASSIONEI, de Fossombrone, nonce en Suisse et à Vienne, grand partisan du génie allemand, secrétaire des brefs ; rond et uni dans ses manières, d'une extrême liberté de langue ; comptant beaucoup et avec esprit ; méprisant souverainement la morgue cardi-

nalique : peu estimé de plusieurs de ses confrères, à qui il le rend au double. Quelques-uns l'accusent de cacher un esprit double sous l'extérieur d'une franchise excessive, affecte beaucoup la réputation d'homme de lettres.

MARINI, Génois, n'est pas dans les ordres sacrés.

LIPSKI, Polonais, inconnu à Rome ; c'est l'archevêque de Guesne.

BELLUGA, Espagnol. Avant que d'être ecclésiastique il a été officier-général dans les armées d'Espagne, et commandant dans le royaume de Valence ; c'est un bon vieux militaire, il a conservé ses moustaches guerrières.

Enfin, le fidèle Pernet entrant ce matin dans ma chambre, vient de m'annoncer que tout étoit consommé pour le vicaire de Jésus-Christ : il est mort entre sept et huit heures. Je vais m'habiller sur-le-champ, et aller à monte Cavallo. J'entends déjà sonner la cloche du capitole, et battre le tambour dans notre quartier.

Je viens de voir au palais pontifical une triste image des grandeurs humaines : tous les appartements étoient ouverts et désertés,

je les ai traversés, sans y trouver un chat; jusqu'à la chambre du pape, dont j'ai trouvé le corps couché à l'ordinaire dans son lit, et gardé par quatre jésuites de la pénitencerie, qui récitoient des prières ou en faisoient semblant. Le cardinal camerlingue étoit venu sur les neuf heures faire sa fonction : il a frappé à diverses reprises d'un petit marteau sur le front du défunt, l'appelant par son nom : *Lorenzo Corsini* ! et, voyant qu'il ne répondoit pas, il a dit : *Voilà ce qui fait que votre fille est muette;* et lui ayant ôté du doigt l'anneau du pêcheur, il l'a brisé selon l'usage. Il y a apparence que tout le monde l'a suivi lorsqu'il étoit sorti. Aussitôt après, comme le corps du pape doit rester long-temps exposé en public, on est venu lui raser le visage, et mettre un peu de rouge aux joues, pour adoucir cette grande pâleur de la mort. Je vous assure qu'en cet état, il a meilleure mine que je ne lui ai jamais vu durant sa maladie. Il a naturellement les traits assez réguliers; c'est un fort beau vieillard : son corps doit être embaumé ce soir. Incontinent on va s'occuper de beaucoup de choses qui mettront la ville en mouvement : les obsèques,

le catafalque, les préparatifs du conclave. Le camerlingue commande souverainement durant la vacance. Il a le droit, pendant quelques jours, de faire frapper la monnoie en son nom et à son profit. Il vient d'envoyer dire au directeur de la monnoie, que, si dans l'espace des trois jours suivants il n'en avoit pas fabriqué pour une certaine somme fort considérable, il le feroit pendre. Le directeur n'aura garde d'y manquer; ce terrible camerlingue est homme de parole. On m'avoit annoncé que, régulièrement le jour de la mort du pape, la populace de Transtevère venoit faire une sédition dans la place d'Espagne. Je m'attendois à voir, sous mes fenêtres, le spectacle d'une émeute populaire; inutilement m'y suis-je mis, il n'est rien arrivé.

Si la cérémonie de l'exaltation du nouveau pape ne vaut pas mieux que les obsèques du défunt, ce n'est pas la peine d'attendre la fin du conclave, qui m'a la mine de durer plus que de raison. Les manœuvres du conclave seroient à la vérité un objet plus digne de curiosité, s'il n'étoit réservé seulement à ceux qui sont dans l'intérieur d'en voir au juste la pratique; ils achètent

si cher cette connoissance par leur prison, que je n'ai garde de leur en envier le spectacle à pareil prix. Je suis allé chez le duc de Saint-Aignan voir passer ces obsèques, qui ne sont que la translation du corps à Saint-Pierre. Il étoit porté sur une litière couverte de velours cramoisi brodé d'or, entouré de la garde-suisse en hallebardes, précédé des chevaulégers, et de quelques autres troupes, des trompettes, et de plusieurs pièces de canon posées à l'envers sur leurs affûts roulants; le tout accompagné de plusieurs estafiers et d'une considérable illumination : c'étoit à huit heures du soir. J'ai cru d'abord que c'étoit quelque maréchal de France, tué dans une bataille, que l'on rapportoit dans son camp. Au diable si j'y ai vu apparence de clergé, que quelques prêtres de la pénitencerie en longs manteaux noirs. Le catafalque élevé à Saint-Pierre est magnifique et d'un grand goût, orné d'architecture, de statues peintes et de médaillons, d'inscriptions et de tableaux, représentant les principales actions du pontificat et les monuments élevés par le pape. On n'y a pas oublié le port d'Ancône et la construction d'un beau lazaret au milieu de

la mer. Il est étonnant qu'on ait pu, avec tant de promptitude, élever un catafalque qu'on pourroit appeler un édifice. Aussi c'est un plaisir que de travailler aux décorations de cette espéce à Saint-Pierre ; on a du large et de l'exhaussement tant que l'on veut. Le corps doit rester exposé jusqu'au neuvième jour, auquel le sacré collége et les chanoines de Saint-Pierre feront un enterrement préliminaire, c'est-à-dire, que l'on expose le corps dans un trou quarré de muraille, où il reste jusqu'au jour de l'anniversaire de sa mort. Alors la famille du défunt lui fera faire, à ses propres frais, une superbe pompe funèbre pour le transporter dans le mausolée et dans la superbe chapelle qu'il a fait construire pour sa sépulture à Saint-Jean-de-Latran. On le mettra *in pace* dans cet admirable tombeau de porphyre d'Agrippa ; qui étoit ci-devant sous le portique du Panthéon.

Le sacré consistoire s'assemble tous les jours depuis la mort du pape. Les cardinaux se regardent tous comme autant de princes régnants, possédant la souveraineté par indivis. Depuis que le siége est vacant, nous ne nous mettons plus à côté du cardinal

dans son carrosse; il est dans le fond, comme représentant une portion de monarque. Tous ceux qui l'accompagnent sont sur le devant ou aux portières.

C'est un plaisir de voir toute la ville en course et en mouvement pour la construction du conclave. Vous savez qu'on le bâtit dans l'intérieur du Vatican ; pour vous le dire, en un mot, on bâtit une ville dans une maison et de petites maisons dans de grandes chambres, d'où vous devez conclure que c'est la ville de l'univers la moins logeable et la plus étouffée. D'abord les maçons se sont mis à murer en briques toutes les portes extérieures du palais, les portiques des loges ou galeries hautes, et toutes les fenêtres, où l'on n'a laissé de libre que deux ou trois carreaux de vitre au-dessus de chacune, pour faire entrer dans l'intérieur un peu de crépuscule. Les appartements étant trop vastes et fort élevés, on peut y pratiquer au-dedans des cabanes en planches de sapin avec des entresols au-dessus, en laissant tout le long des chambres un corridor libre pour le passage. On ne se sert pas des pièces où sont les plus belles peintures de peur de les gâter. Le grand péristile d'en haut,

haut, au-dessus du portail de Saint-Pierre, forme une spacieuse galerie, où il y a de quoi bâtir des cellules des deux côtés, en laissant un corridor au milieu. Ce péristile seul contient dix-sept logements, du nombre des plus commodes ; toute la construction de ceci doit être faite dans l'espace de douze jours. Il n'y a, pour faire entrer les ouvriers, les échafauds, les bois, les meubles, les ustensiles et tout, qu'une petite porte étroite et haute ou fenêtre à balcon, à laquelle on monte de la rue par un petit escalier fait exprès. Jugez quel tumulte et quel embarras pour construire de la sorte, à la fois, soixante-dix maisons dans un appartement! L'artisan de Rome, tout habitué qu'il est à la paresse dans le cours ordinaire de sa vie, en sort avec une activité sans égale, dès que l'occasion se trouve aussi nécessaire que pressée. Je voudrois que vous vissiez dans ce palais les ouvriers, les valets des cardinaux et le nombre infini de badauds regardant aller, venir, s'agiter, travailler à toutes sortes d'ouvrages à-la-fois, donner des coups et en recevoir, entrer et sortir de la même porte par une fluctuation continuelle; c'est une vraie fourmillière, une ruche d'a-

beilles. Les ouvriers, sans s'égosiller à dire gare, ni s'arrêter un moment pour la foule, laissent le soin aux longs soliveaux qu'ils portent de se faire faire place en avant le long de ces étroits corridors.

Chaque logement est à-peu-près composé d'une cellule où est le lit du cardinal, d'une autre petite pièce à côté, d'un bout de cabinet, avec un escalier montant à l'entresol, où l'on ménage deux petites pièces pour des domestiques: quand l'espace se trouve favorable, on a un peu plus. Ceux qui sont dans la grande loge au-dessus du portail, c'est-à-dire, dans le péristile dont je vous parlois, ont l'avantage d'avoir vis-à-vis d'eux, de l'autre côté du corridor, tout un rang de cabanes le long des fenêtres, dont ils font des cabinets d'étude ou d'assemblée. Quand il se trouve dans le fond des appartements de petites pièces sans issue ou trop peu spacieuses, soit pour y bâtir, soit pour y pratiquer des corridors déserts, on les laisse en entier telles qu'elles sont, en y mettant seulement la cellule de planches où doit coucher le cardinal; car la règle invariable est d'avoir son lit dans la cellule: ces logements sont les meilleurs de tous. Le fripon de *Coscia*

en a un de cette espèce, composé d'une belle chambre et de deux jolis cabinets. Après lui c'est le cardinal de Rohan qui a le mieux rencontré. Les logements se tirent au sort : le cardinal de Fleury est gîté on ne peut pas plus mal, tout au bout d'un appartement désert et perdu ; pour le coup il ne s'en soucie guères. Mais j'attends à son gîte le cardinal d'Auvergne, qui est aussi très-mal tombé, lui qui aime tant ses commodités. Notre cardinal de Tencin est au milieu du péristile, justement vis-à-vis du grand balcon, au-dessus de la principale porte de Saint-Pierre ; de sorte que l'enfoncement de ce balcon muré lui sert d'arrière cabinet passablement spacieux à son cabinet d'étude : mais aussi il sera pillé et mis en pièces quand le nouveau pape viendra se mettre sur ce balcon et donner sa bénédiction au peuple assemblé dans la place Saint-Pierre. Il a aussi étendu ses coudes aux dépens de son voisin Molta, Portugais, qui ne vient point au conclave, si bien qu'il n'est pas mal à l'aise. Passionei, Aquaviva et l'Infant d'Espagne, sont aussi dans le péristile. Vous entendez que, soit qu'un cardinal vienne au conclave ou non, il faut toujours

qu'il fasse les frais de la construction, qui ne vont pas à moins de cinq à six mille francs; car Dieu sait comme les ouvriers se font payer cher dans ce cas de nécessité.

Chaque cabane de planches est par-tout uniformément revêtue en dehors de serge violette, si c'est une créature de feu Clément XII; verte, si c'est un cardinal de l'ancien collége; en-dedans on la meuble comme l'on veut. Vous croyez bien qu'on n'y cherche pas beaucoup de façon. Celle de l'infant, qui reste inhabitée, est bien plus magnifique que les autres, en damas, trumeaux et tables de marbre, avec des vitraux de glaces, le plus grand qu'il a été possible de les faire, pour laisser la parure de l'intérieur à découvert; on diroit le café du conclave. Les autres ont dans chaque pièce une petite fenêtre quarrée qui tire un peu de jour des corridors ténébreux. On est là pressé comme harengs en caque, sans air, sans lumière, avec de la bougie en plein midi, perdu d'infection, dévoré des puces et des punaises. Ce sera un joli séjour si ces messieurs n'expédient pas leur besogne avant que les chaleurs arrivent; aussi compte-t-on qu'il en crêve d'ordinaire trois ou quatre par conclave.

Le camerlingue, par la dignité de chef de la chambre apostolique, a droit de commander dans le conclave et d'y faire observer la police. Le cardinal Annibal, revêtu de cette charge, s'en acquittera d'une manière hautaine et sévère. Il fait sa ronde tous les soirs pour reconnoître si tout est en repos et en bon ordre. La nuit, il y a des émissaires en sentinelle pour empêcher les visites nocturnes, favorables aux brigues secrètes; mais on trouve le secret de roder à la faveur de l'obscurité. Quand un cardinal ne veut pas être interrompu dans sa cellule, il croise en-dehors certains bâtons au-devant de sa porte; ce qui est un signe qu'il dort, ou du moins qu'il ne veut pas être chez lui.

Quelque ennuyeuse et incommode que soit la vie que l'on mène en cette odieuse prison, peut-être le temps s'y écoule-t-il fort vîte, tant il y a de menées, d'intrigues et d'occupations. Soir et matin les cardinaux s'assemblent à la chapelle Sixte pour procéder à l'élection. Ils se rangent dans les stalles, chacun ayant devant soi un catalogue du sacré collége pour marquer, à mesure qu'on ouvre le scrutin, le nombre des suffrages donnés à chacun. Un cardinal de chaque ordre, évê-

que, prêtre et diacre, sont nommés chaque jour pour présider au scrutin, l'ouvrir et nommer les élus. Chaque cardinal, après avoir été faire serment sur l'autel qu'il procède sans brigues, intérêt ni vue humaine, mais dans sa conscience, pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de l'église (formulaire qui se répète à chaque fois), va poser son bulletin de suffrage, en présence de trois inspecteurs, dans un calice, sur une petite table au milieu de la chapelle. Les bulletins contenant les noms de celui qui nomme, de celui qui est nommé, et de plus une certaine devise particulière, prise de quelque passage de l'Ecriture, sont fermés à plusieurs plis, et cachetés à chaque pli. On commence à les ouvrir par le bas, de sorte que l'on ne voit d'abord que le nom de celui qui est élu. On compte soigneusement les bulletins avant que de rien ouvrir. Si le nombre ne se trouve pas égal à celui des cardinaux présents, on brûle le scrutin sans rien voir, et l'on recommence; si l'un d'entre eux n'a pas le nombre suffisant pour être élu, savoir, les deux tiers des suffrages, on brûle le scrutin sans décacheter plus avant, pour que les nominateurs restent inconnus; si le nombre étoit

suffisant, il faudroit décacheter les autres plis pour vérifier les nominateurs et les devises dont chacun sans doute retient copie. Mais, comme on ne finiroit jamais, si l'on s'en tenoit au scrutin, après qu'il est fait on vient à l'*accessit* à ceux du scrutin; et, si les deux ensemble font le nombre de voix suffisant, l'élection est canonique; chaque cardinal s'approche de l'autel, et dit : *J'accède à ceux qui ont donné le suffrage à un tel.* Alors, si le nombre est bon, on vérifie les nominateurs du scrutin pour voir s'ils sont différents des *accessit*, de peur qu'une même voix donnée, dans l'un et dans l'autre, ne soit comptée pour deux. A l'*accessit* on est maître de n'accéder à personne : *accedo nemini*; cela est fréquent, et c'est même le cardinal *Nemini* qui a souvent le plus de voix. D'autres fois on renverse subitement, à cette seconde cérémonie, tout ce qui avoit été fait à la première; c'est à l'*accessit* aussi que se font les plus fins coups de politique. Quelquefois, par exemple, quand la partie est liée pour quelqu'un, le chef de la faction met en réserve pour l'*accessit* tous les bons suffrages certains, et charge tous ceux que l'on croit douteux de se jeter au scrutin, afin de

reconnoître d'avance par le nombre, si ceux dont il soupçonne la fidélité ont procédé de bonne foi dans l'exécution de leur promesse, et de ne lever ensuite le masque qu'à jeu sûr. Il y a d'autres manières d'élire, par acclamation, par inspiration, par adoration, quand on se voit assez fort pour le déclarer hautement tout d'un coup, dans l'espérance que le petit nombre, intimidé par la crainte, se laissera entraîner au torrent; car personne n'est curieux d'avoir refusé son suffrage au souverain qui vient d'être élu; mais, pour prendre ces dernières méthodes, il faut qu'un chef de parti sache bien prendre son mouvement décisif, ou qu'il voie régner un instant d'enthousiasme. Par adoration, un cardinal se prosterne aux pieds d'un autre, et l'adore tout-à-coup comme vicaire de Jésus-Christ. C'est ainsi que fut élu le cardinal des Ursins, autrement Benoît XIII. Ces manières tumultueuses, étant terribles lorsque elles manquent leur coup, ne s'emploient que rarement. Dans l'usage ordinaire le pape se nomme dans un scrutin unanime prévu d'avance; ces gens ci connoissent si bien quand une partie est liée de façon à ne pouvoir manquer de réussir, qu'alors les contra-

dicteurs se taisent, et toute opposition cesse. Je crois que depuis Pamphile, pour qui les Barberins achetèrent en secret le consentement de l'ambassadeur de France qui le devoit exclure, il n'y a pas eu diversité de suffrages le jour de l'élection ; aussi l'artifice consiste-t-il à leur tendre des piéges pour les intimider, en leur faisant croire que ce coup est certain ; mais il est rare qu'ils en soient les dupes : au reste, ils sortent presque toujours de leurs menées d'une toute autre manière qu'ils ne s'y étoient attendus. J'ai ouï dire au Cardinal Alexandre, qu'il y avoit si loin du dessein de leurs batteries à l'effet qui en résultoit, qu'il étoit tenté de croire réellement que le Saint-Esprit se servoit de toutes ces machines pour les faire arriver à ses vues. Il seroit bien plus simple de dire qu'étant bien plus facile de renverser que d'édifier, quand les factions sont venues à bout de ruiner sans ressource leurs batteries réciproques, elles se voient contraintes à les abandonner ; il faut donc se rejeter ailleurs, et en sortir par quelque autre porte. Alors tel, à qui l'on ne songeoit pas d'abord, se voit accepté par la crainte qu'on a d'un autre.

Je reviens à vous, mon cher abbé, au sortir de la procession que les cardinaux ont faite en entrant au conclave, et d'un copieux dîner que j'ai été faire ensuite pour donner du courage à nos gens qui vont se battre.

J'ai assisté ce matin à la messe du Saint-Esprit, célébrée dans la grande chapelle de Saint-Pierre par *Ottoboni*, doyen du sacré collége. Les cardinaux occupoient les hauts siéges ; et les prélats de la Cour, ayant à leur tête le gouverneur de Rome, se sont placés dans le bas. *Assemani* a fait en latin le sermon de *eligendo pontifice*. Il m'a rappelé ces vers du poëte burlesque :

Phlégias là fait des sermons,
Outre qu'ils sont mauvais, fort longs.

Ce n'étoit qu'une fort plate rapsodie des lieux communs en assez mauvais langage : *Fornita che fù questa ceremonia*. Les cardinaux, précédés du clergé, chantant le *Veni, Creator*, etc. se sont mis en marche ; ils ont traversé processionnellement l'église de Saint-Pierre, et sont montés par le grand escalier du Vatican, où nous avons pris congé d'eux en leur souhaitant beaucoup de plaisir. Cette procession n'est pas si bien ordonnée que les

nôtres, et plus confuse encore que celle que vous voyez faire à Versailles aux chevaliers de l'ordre. Je m'étois mis en rang d'oignons avec les éminences, toujours faisant la conversation avec notre cardinal, au milieu de la haie des assistants, que nous entendions faire leurs conjectures sur le futur contingent; car, à cette heure, ce qu'il y a de plus curieux dans toute l'histoire, est de savoir qui sera pape. On en nomme une douzaine; il y a à parier pour un de ceux-là, et plus à parier encore que ce ne sera aucun d'eux, selon le proverbe qui dit : Que celui qui entre pape au conclave en sort cardinal. Outre l'intérêt général de la nation, il n'y a ni petit ni grand dans Rome qui n'ait un intérêt personnel à ce que tel et tel soit élu, à cause des liaisons et des protections, à cause des cardinaux qu'il fera, à cause qu'il rend incontinent son chapeau à quelque autre personne appartenante à la famille du pape qui le lui a donné; de sorte qu'il importe à beaucoup de gens que le nouveau pontife soit choisi dans le nombre des créatures de tel ou tel pape.

Parmi les créatures des différents papes, celles de Clément XII, étant en plus grand

nombre, rendent la faction de *Corsini* plus considérable qu'aucune autre. Il a trente-deux cardinaux de la promotion de son oncle ; et si Corsini sait conduire sa barque, avec l'appui qu'il aura d'ailleurs, il n'y a point de doute qu'il ne doive déterminer l'élection de son côté. On peut compter au nombre des sujets éligibles dans ses créatures, Massei, Aldrovandi, Delei, Cinsi, Ruspoli et Rezzonico. Massei et Delei ont contre eux d'être nés Florentins ; c'est une raison pour avoir la faveur de Corsini leur compatriote, mais c'en est une aussi pour n'être pas agréable à Rome, où l'on se plaint beaucoup du mauvais état dans lequel le dernier pontificat d'un Florentin a mis les finances, et où l'on prétend, peut-être à tort, que l'on a fait passer beaucoup d'argent en Toscane ; de sorte que l'on demande un pape romain, ce qui est favorable à Cinsi et à Ruspoli, dont on parleroit peu sans cela. On le veut du moins sujet de l'Etat ecclésiastique, tel qu'est Aldrovandi, Bolonais de naissance : d'ailleurs, Massei et Delei ont eu tous deux la nonciature de France, ce qui peut les rendre suspects à la maison d'Autriche. Rezzonico, qui est né Vénitien, n'a

aucune de ces raisons pour ni contre lui ; il est homme de mérite, mais de peu d'extérieur et de peu de naissance.

Les créatures des plus anciens papes ne doivent pas être comptées pour beaucoup. Il n'y a plus, de la création d'Alexandre VIII, qu'Ottoboni et les Altieri. On dit qu'Ottoboni y songeoit pour lui-même ; mais cela n'est croyable par aucun endroit. Il est protecteur de France ; il est neveu du pape, et n'a par lui-même aucune considération dans le public. Altieri est estimé ; il est Romain et sujet assez papable, mais il est neveu de Clément X, et l'on ne reprend pas sitôt dans la même famille. Alexandre Albani reste seul de la promotion d'Innocent XIII ; il est attaché à la maison de Savoie, et se rangera selon que le comporteront les intérêts du roi de Sardaigne. Quoique les créatures de Clément XI soient encore en assez grand nombre, il ne paroît pas qu'on puisse les compter pour beaucoup ; ce sont pour la plupart des étrangers, ou des cardinaux attachés aux couronnes. Le camerlingue, Annibal Albani, doit être regardé comme chef des créatures de son oncle ; sa faction est recommandable par l'habileté du chef, par la grande expé-

rience qu'il a dans les conclaves, par le pouvoir que lui donne ici sa charge pour nuire aux brigues des autres et en pratiquer lui-même. Je ne vois pas quel sujet il pourroit porter parmi les créatures de son oncle, si ce n'est Ruffo. Il ramassera de côté et d'autre autant de partisans qu'il en pourra rassembler ; avec cela ils seront peu nombreux : mais, s'il manque de pouvoir pour faire, il en a beaucoup pour empêcher ; car le nombre qui ne suffit pas pour élire est plus que suffisant pour donner des exclusions. On fait de grandes tentatives pour le réconcilier avec son frère ; et il est certain que le cardinal Alexandre, ayant plus de liaisons et étant plus répandu dans le monde qu'aucun autre, sa réunion avec Annibal peut avoir de grandes utilités pour ce dernier. Au reste, bien des gens prétendent que l'on travaille fort inutilement pour faire cesser une brouillerie qui n'est que feinte entre les deux frères.

Les cardinaux bénédictins, c'est-à-dire créatures de Benoît XIII, sont assez nombreux ; ils peuvent être regardés comme indifférents. Ils n'ont point de chef ; ils ont parmi eux de bons sujets, entre autres Porzia. Je ne doute pas que celui-ci n'ait bonne part au gâteau.

Les Zelanti forment la troisième faction, composée de ceux qui font profession de ne suivre que l'inspiration du Saint-Esprit, et sans vouloir se mêler ni entendre à aucune brigue, de se déclarer pour celui qu'ils croiront n'avoir point intrigué pour parvenir au pontificat. Il y a beaucoup de vieillards dans cette faction, Ruffo et Pétro sont à leur tête; tous deux ayant des prétentions pour eux-mêmes. Ruffo est bon sujet et fort âgé; deux circonstances favorables.

Del Guidice, homme capable, est à la tête de la faction Allemande, qui n'est pas sans crédit. *Tencin* a le secret de celle de France, peu nombreuse, composée de peu de cardinaux Français qui arriveront, et de quelques autres attachés à la France par des raisons particulières. *Aquaviva* commande celle d'Espagne, dans laquelle il faut comprendre les Napolitains qui en dépendent aujourd'hui, et qui sont en grand nombre dans le sacré collége. Celle-ci est donc la plus puissante des factions nationales; mais la liaison qui est entre les branches de la maison Bourbon, l'ascendant de la branche aînée sur la cadette, et celui qu'on se figure que la supériorité d'esprit doit donner

à Tencin sur Aquaviva, font regarder ici l'Espagne, comme succursale de la France. Joignez à ceci la haute considération où la France est en Italie, sur-tout depuis la dernière guerre; joignez-y le crédit qu'a dans toute l'Europe le cardinal de *Fleury*, dont on croit ici que Tencin est le confident; joignez-y l'opinion où l'on est que Tencin gouverne l'esprit timide de *Corsini*, et l'esprit peu délié d'Aquaviva; c'est donc un sentiment presque généralement répandu que Tencin porte le Saint-Esprit dans sa poche, et qu'il décidera seul de l'élection. En conversant avec lui, durant la procession du Saint-Esprit, nous entendions, non sans plaisir, les assistants raisonner sur ce ton. J'en ai vu plus d'un le montrer au doigt, en disant: *Sarà questo chi farà il papa.* Quel est celui que l'on peut avoir en vue de ce côté-ci, c'est ce que je ne sais, ni ne saurai qu'après l'évènement. Je me figure néanmoins que le choix tombe principalement sur *Porzia* ou sur *Aldrovandi*, mais plutôt sur le premier.

Toutes les factions peuvent se réduire à deux, celle de *Corsini* et celle d'*Annibal*, celui-là plus puissant, celui-ci plus habile.

Je

Je joins à Corsini Aquaviva et Tencin avec leur suite ; tant de créatures de Clément XII, les Français, tant de Napolitains doivent faire présumer que Corsini reste maître du choix, soit qu'il le veuille faire parmi les créatures de son oncle, ou parmi les indifférents. Mais il s'en faut de quelque chose que Corsini ne dispose de toutes les créatures de son oncle. Annibal paroît s'attacher aux vieillards, aux zélés. Etant ennemi de la France, il a pour lui les partisans du génie autrichien ; il a détaché quelques créatures de Corsini : le cardinal Alexandre, tout réfléchi, reviendra du côté de son frère. Tel est le corps avec lequel Annibal va jouer un rôle définitif, et donner de la pratique au parti contraire, étant homme rompu et corrompu dans les affaires. Les zélés se jeteront d'un ou d'autre côté, selon que le sujet proposé leur conviendra. Les vieillards sont toujours opposés à l'élection d'un jeune homme : ils se porteront volontiers pour Ruffo, dont le grand âge leur peut laisser des espérances ; car il n'y a presque point de cardinal qui n'espère y parvenir à son tour, et qui ne soit possédé de la maladie qu'on appele ici la *Rabbia papale*. Parmi les gens âgés,

vous pouvez compter pour papables Ruffo, Gothi, Porzia, Aldrovandi, Riviera. Comptons aussi ceux du moyen âge à qui l'on pourroit songer, Rezzonico, Spinalo, Lambertini, Lercari, Valenti; mais on ne parle pas de ces derniers. Cependant le public souhaite que l'on fasse choix d'un pontife dont le règne puisse être long, qui puisse avoir des vues pour le rétablissement des affaires et le temps de les exécuter. On parle très bien de la capacité de Valenti; mais il est né sujet de l'empereur, outre que ce n'est pas un titre dans le conclave que trop de réputation à cet égard, chaque chef de parti n'ayant en vue que de gouverner celui qu'il nommera. Voilà, mon cher abbé, ce que l'on dit en substance sur le prospectus d'un évènement qui fait la matière ordinaire de tous les entretiens.

Au sortir de la procession du Saint-Esprit, nous sommes allés tous six dîner à un grand festin, que les Anglais avoient préparé à Alvascello, près de la porte Saint Pancrace. Je n'ai fait de ma vie de partie plus folle ni plus originale; nous étions tous frais émoulus des cérémonies que nous venions de voir. L'assemblée s'est mise en tête de tenir le con-

clave, et de faire le pape. L'éminentissimo Nazo a fait la fonction des cérémonies; d'abord monsignor Lopino y a procédé gravement, et j'ai de bonne foi donné mon suffrage au cardinal Lambertini qui est, à ce que je crois, celui de tout le sacré collége qui vaut le mieux. C'est du moins celui que j'aime le plus assurément, parce qu'il est honnête homme et bon diable, autant qu'il est possible; ce que ne sont pas messieurs ses confrères. Mais bientôt les Anglais ont tourné la cérémonie en dérision. ces maudits hérétiques ont troublé la gravité de la fonction; il nous a été impossible de résister à la faction anglaise, qui, étant prédominante en nombre, s'est rendue maîtresse de l'élection. Le chevalier Ashesvd, un des plus comiques hommes du monde, a ôté sa perruque, et s'est fagotté en cardinal doyen; Stafford et le cardinal Legouz se sont faits prêtre et diacre au scrutin. Ce cardinal Stafford, quoique de la maison d'Howard, est un des mauvais catholiques que je connoisse. Ashesvd prenant, à s'y tromper, le ton du cardinal Ottoboni, s'est mis à entonner d'une voix tremblante des orémus qui, à coup sûr, ne sont pas dans le rituel; il en falloit pâmer

de rire. Ce damné huguenot a dans la tête un répertoire de chansons libertines contre la papauté ; enfin, c'étoit un vrai *scandalum magnatum*. *Alberoni* a été élu ; mais jamais il n'y eut d'élection si peu canonique. Je suis tellement en colère d'une cérémonie si peu édifiante, que de dépit j'ai quitté le dîner à sept heures du soir, et me suis venu renfermer chez moi, pour me resanctifier un peu avec vous.

Voilà donc les cardinaux enfermés pour tout de bon. Après qu'ils ont été entrés dans le conclave, le reste du jour a été employé à régler au-dehors quelques affaires domestiques, et à recevoir les visites de cérémonies que les ambassadeurs des couronnes ont coutume de faire aux chefs-d'ordre ; je vis, en retournant chez moi, passer Coscia dans un carrosse fermé du cardinal Aquaviva, qui l'avoit été prendre dans sa prison du château Saint-Ange, et le menoit à la cellule. Il sera libre au sortir du conclave, le feu pape lui ayant accordé ce terme et commué la peine de la prison perpétuelle à laquelle il avoit été condamné. Tout déshonoré qu'est ce personnage, il ne sera pas sans utilité à la faction dans laquelle il voudra se jeter ; c'est un

esprit dangereux, et qui a beaucoup de pratique, d'intrigues de Cour.

Le même soir, on acheva de murer le conclave. Il n'y reste pour communiquer au-dehors que des roues ou tours en façon de parloirs de religieuses; ils sont à la garde des auditeurs de Rote, (c'est delà que ceux-ci tirent leurs noms), du clergé et des conservateurs du peuple romain. Les Suisses montent la garde du Vatican; le prince *Savelli* a la charge du maréchal du conclave. Les cardinaux vont recevoir aux tours les visites extérieures qu'on leur fait en présence des assistants de la Rote; mais la première chose que fait un cardinal dès qu'il est prisonnier, c'est de se mettre, lui et ses domestiques, à gratter durant l'obscurité les murs fraîchement maçonnés dans le voisinage de sa cellule, jusqu'à ce qu'ils aient fait un petit trou pour se donner, quand ils peuvent, un peu d'air et de clarté, mais sur-tout pour prendre par-là durant la nuit des ficelles, semblables aux tire-lires des pauvres prisonniers, par où les avis vont et viennent du dedans au-dehors. Chaque cardinal a pour domestiques conclavistes, un secrétaire, un *scalo*, un valet-de-chambre.

Dans la règle, ils n'en doivent avoir que deux ; on en permet trois ou quatre aux étrangers et à ceux qui sont vieux et incommodés. Il y a un certain nombre de *fachini* et d'ouvriers pour la grosse besogne du plus bas service. Malgré cela, il n'y a pas un plus triste métier que celui de conclaviste ; on peut dire que c'est un véritable métier de valet. Cependant il est fort recherché pour les utilités qui en résultent. Vous voyez qu'en France les abbés de la plus grande distinction s'empressent de l'être, tant par curiosité que parce que les conclavistes obtiennent *gratis* les bulles des bénéfices, dont ils peuvent être pourvus à l'avenir.

Les cardinaux font venir de chez eux leur dîner en grande pompe et cérémonie. Tous les carrosses marchent gravement à grand attelage *in fiocchi ;* ils sont remplis de surtouts bien parés, entourés d'estafiers, précédés de massiers ayant à leur tête un scalo maître-d'hôtel, ou écuyer tranchant, comme il vous plaira de l'appeler. Ce n'est quelquefois qu'un pauvre poulet maigre qui marche en si grand cortège. Ceux qui ne veulent pas faire venir à manger de chez eux sont servis dans les cuisines du Vatican, où il y a des

maîtres-d'hôtel et des cuisiniers gagés aux dépens de la chambre apostolique. Dans la règle étroite, après la première huitaine, on devoit leur retrancher chaque jour un plat, et bientôt les réduire au potage. Si ce réglement s'exécutoit à la rigueur, j'aurois l'espérance de voir dans peu s'élever une faction gourmande qui, mettant fin au conclave, nous donneroit le spectacle que l'on veut nous persuader d'attendre ; à moins de cela il n'y a pas moyen de s'en flatter. Cela sera long, et peut aller à deux mois, peut-être même à trois ; il y a là dedans des gens qui ne sont pas pressés. Je me rappelle d'avoir ouï tenir au camerlingue le discours suivant : « Messieurs les cardinaux français et tous autres étrangers sont toujours pressés, nous disoit-il ; dès qu'ils arrivent, ils voudroient voir besogne faite, et l'impatience les reprend déjà de repartir. Ils restent ici quelques semaines après l'exaltation à s'amuser agréablement, fêtés de tout le monde et caressés du nouveau pontife ; puis ils s'en retournent, et n'entendent de leur vie parler du pape, si ce n'est de loin. Mais moi, je reste ici sous la férule ; c'est mon souverain, il me fait mettre en prison s'il veut.

Ainsi, messieurs les cardinaux étrangers auront pour agréable que je me donne tout le temps nécessaire pour le choisir, et que j'y songe autant qu'il peut être convenable à mes propres intérêts ».

La résolution est donc prise entre Sainte-Palaye, Lacurne et moi, de partir dans très-peu de jours. La ville est d'un triste à mourir, depuis qu'il n'y a plus ni pape, ni cardinaux, ni opéra, ni assemblées. On ne fait que de se chuchoter à l'oreille qu'a dit la souris du conclave, dont le petit doigt est plus souvent un menteur. Je suis las de politique en l'air, et je m'en vais. Loppin est encore irrésolu. Pour Legouz et Migieux, ils sont à-peu-près déterminés à rester, n'étant arrivés qu'après nous, et n'ayant pas encore fini leur revue de curiosités. Je vais donc fermer cette lettre; ce sera la dernière que vous recevrez de moi. Faites-en part à Neuilly, à qui j'écrirai sur la route; il vous dira de mes nouvelles.

LETTRE XI.

AU MÊME.

Suite du même sujet.

(On a joint ici cette lettre postérieure relative au même sujet.)

JE vous écrivis de Rome, mon cher abbé, presque immédiatement avant mon départ. Je me rappele que j'entrois dans divers détails sur le conclave et sur les factions qui le partagent ; il est juste de suivre avec vous le même chapitre. Les lettres que je reçois de cette ville contiennent quelquefois des circonstances qui pourront vous paroître curieuses et amuser votre politique. Je vais vous en faire part, à mesure qu'elles m'arriveront ; je vous les donne comme je les reçois : *fides sit penès autores.*

On n'a rien fait d'important durant les premiers jours du conclave ; c'est l'usage d'attendre l'arrivée des cardinaux des couronnes pour travailler sérieusement. Les Al-

lemands étoient arrivés lors de mon départ, et les Français étoient en route. Le cardinal *de Bossu*, archevêque de Malines, qui depuis long-temps se trouvoit à Rome quand le siége a été vacant, est le premier qui a rassemblé pour lui un nombre remarquable de suffrages : vous jugez assez néanmoins que ceci n'est qu'un hasard ou qu'une badinerie. Quoique ce cardinal soit fort estimé, et l'un des meilleurs sujets du sacré collége, où ils ne sont pas communs, on n'est nullement dans le dessein d'élever un Flamand au pontificat ; mais c'est une politesse usitée entre les cardinaux, tandis que l'on ne fait que peloter en attendant partie, de se donner réciproquement des suffrages de civilités. *Fleury*, *Tencin*, et autres ont de même eu de ces voix de politesse. *Aldrovandi* est le premier sujet papable qu'on a mis tout de bon sur le tapis. Je m'étonne qu'il ait été proposé si-tôt ; ceci me feroit croire que je me suis trompé dans ma conjoncture, lorsque j'ai cru que l'on songeoit sérieusement à lui : on ne s'avise guères de proposer dans les commencements ceux auxquels on songe en effet. Ces débuts sont très-orageux, chacun alors est entêté de sa faction,

et, dans le premier feu de l'espérance de réussir, les parties se présentent alors des fantômes sur lesquels il tâchent de faire épuiser en vain l'opiniâtreté de leurs adversaires; puis, quand ils les jugent las du combat, ils produisent les sujets qu'ils avoient mis en réserve, et ce sont ceux-là qu'ils veulent tout de bon. Après *Aldrovandi* la pluralité s'est déclarée pour *Ruffo*. Ce choix paroissoit devoir réussir; il est bon et convenable. *Ruffo* a de la naissance et du mérite; il est d'un âge fort avancé; ce qui lui attire la faveur des vieillards, comme sa bonne conduite met de son côté les zélés, dont il s'est d'ailleurs déclaré le chef. *Annibal* doit le favoriser comme créature de son oncle. *Ruffo* lui-même croyoit avoir une espèce de certitude sur la réussite; il ne lui a manqué en effet que deux voix pour être élu pape. Jusqu'à présent il n'a pu aller plus avant. Si son âge lui sert auprès des vieillards, il lui nuit dans l'idée de ceux qui ont dessein de faire choix d'un pape qui puisse régner long-temps, et les vieillards ne sont pas assez nombreux pour disposer de l'élection. Après *Ruffo* ou a travaillé sur *Riviera*, homme de bien, fort respecté, et

de mœurs aujourd'hui très-régulières ; mais on n'a pas oublié que jadis elles n'ont pas été telles dans sa jeunesse, et ceci lui a cassé le cou dans la faction des zélés. *Rezzonico*, qui a suivi, n'a manqué la thiare que d'une voix. Ce grand nombre de suffrages paroît plutôt l'effet de quelque coup indirect que nous ne savons pas, que d'une résolution véritablement prise en sa faveur. Cependant *Ottoboni* vient de trouver dans le conclave la fin de sa vie et de ses prétentions ; il est tombé malade, et son mal l'a emporté en peu de jours. L'aventure est triste au dernier point pour les conclavistes ; ils ont inutilement demandé de se retirer après la mort de leur maître, on les retient sous prétexte qu'ils peuvent être instruits de ce qui s'est passé dans l'intérieur. Ils ne pourront sortir qu'à la fin ; et les voilà condamnés à la plus infructueuse et la plus incommode prison qu'il soit possible de se figurer. *Ruffo*, *Altieri*, *Corradini* et *Spinelli* ont été contraints aussi de sortir pour maladies. *Altieri* et *Corradini* sont à l'extrémité. Il y a eu au travers de tout ceci une intrigue pour *Deley*, conduite par le cardinal de *Tencin*. Je ne sais comment les choses ont

tourné, on ne m'en dit rien en détail; mais seulement qu'elles ont tellement changé de face à cet égard depuis peu, que *Deley* se verroit peut-être aujourd'hui exclu par la faction française.

Enfin il est question de *Porzia*, et c'est ici, je pense, que la partie commence à se jouer tout de bon. *Porzia* est le sujet qui convient; son âge est celui auquel on devient pape: il est du nombre des indifférents, étant créature de *Benoît XIII*. Il a de la naissance, du mérite, une grande réputation de capacité. Il est sévère et tel qu'il le faut pour rétablir le bon ordre dans un Etat qui en a si grand besoin; il saura régner, et sera un petit Sixte V, aussi le menu peuple l'appréhende-t-il au dernier point; mais on espère que, malgré les vœux de la canaille, la brigue faite pour lui sera suivie d'un plein succès. A la vérité il n'est ni Romain, ni sujet de l'Etat de l'église, mais des Vénitiens. Il a été religieux de l'ordre de Saint-Benoît; comme on ne se soucie pas beaucoup de moines, ceci pourroit lui nuire, mais non pas autant que s'il fût sorti d'un ordre mendiant ou qu'il eût été jésuite. Vous ne verrez jamais choisir de pape parmi

ces derniers-ci, dans la crainte qu'ils ne vinssent à remplir le sacré collége de gens de leur robe. Par exemple, j'ai toujours ouï parler en bien de *Tolomei*, et ne l'ai jamais ouï nommer parmi les sujets papables. Autrefois Bellarmin fut souvent proposé et toujours rejeté malgré sa vie exemplaire. On me mande que *Porzia* est porté par les zélés et par la faction *Corsini*, et fortement contrarié par *Annibal*, qui le craint particulièrement.

Dites adieu au pauvre *Porzia*, son rôle a fini par une catastrophe vraiment tragique pour lui. Sa partie étoit si bien faite, qu'avec un peu de vigueur et quelques coups de collier il se voyoit monté *sul soglio*. Sur ces entrefaites on a semé la nuit, dans le conclave, un libelle rempli d'injures gravés contre son honneur, et de menaces tout-à-fait grossières contre sa personne. Quoique cette infamie ait indigné tous les gens de bien, et que *Porzia* en ait poursuivi la vengeance avec toute la force et la hauteur qui lui sont naturelles, il ne lui a pas été possible d'en obtenir satisfaction. On n'a pu découvrir les auteurs du libelle diffamatoire ; il a été fort mal servi à cet égard par le camer-

lingue, que l'on soupçonne, non sans vraisemblance, d'avoir eu part à la pièce. *Annibal* de son côté l'a rejetée sur les ennemis qu'il prétend que *Porzia* s'est faits dans Rome, et la donne comme une marque de la haine qu'a conçue pour lui le peuple romain. Quoi qu'il en soit de cette lâche trame, elle a fait son effet; quelques-uns des partisans de *Porzia* se sont refroidis, disant qu'il n'y avoit pas moyen d'élever un homme au trône au moment même où l'on vient de le couvrir d'un affront public. Les *Zelanti* ont trouvé qu'il avoit montré dans cette conjoncture trop de fureur et d'ambition; il a vu ses espérances aller à vau-l'eau dans les scrutins suivants. Sa réputation commise et sa fortune perdue lui ont mis la rage dans le cœur; il s'est retiré dans sa cellule, où il est mort au bout de trois jours, *Della rabbia papale*. *Aldrovandi* est revenu sur l'eau.

Corsini, *Aquaviva* et *Tencin* poussent celui-ci de toute leur force; *Annibal* ne fait pas de moindres efforts pour l'exclure. Le sujet n'est pas de son goût, parce qu'il est créature du feu pape, parce qu'il est porté pour la France, dont *Annibal* est ennemi; plus particulièrement encore, parce que la

famille d'*Aldrovandi* a été maltraitée sous le pontificat de Clément XI, et qu'il craint de voir un pape de cette maison prendre sa revanche sur les *Albani*. Cependant le parti formé pour *Aldrovandi* est si nombreux, qu'*Annibal* doutant que ses forces fussent suffisantes pour y résister, a jugé à propos de susciter une diversion qui l'interrompît. Il a, je ne sais comment, fait mettre sur le tapis *Ferrao*, créature de *Corsini*, qu'il a paru accepter, en même temps qu'il a fait parmi les siens une cabale qui l'assuroit d'être maître de lui donner l'exhibition en temps et lieu. L'affaire a été portée si loin, qu'on l'a jugée et qu'on l'a voulu juger conclue. Les cardinaux se sont assemblés en foule à l'appartement de *Ferrao ;* on lui a fait compliment sur son exaltation ; ils l'ont mis au milieu d'eux en le conduisant à la chapelle Sixte, où s'alloit faire le scrutin décisif : décisif en effet, car c'étoit-là que l'exclusion l'attendoit, soit de la part de la faction du camerlingue, soit de celle des ministres de l'empereur, qui ont déclaré qu'un cardinal napolitain n'étoit pas agréable à leur maître. On lui a donc donné vilainement le coup de jarnac à l'instant même

de

de son triomphe. Il s'en est retourné pauvre cardinal à sa cellule, où l'on s'attendoit à le voir crever de dépit en deux fois vingt-quatre heures; mais il n'a pas été si dupe que *Porzia*. Tout malhonnête qu'est pour lui cet évènement, il l'a pris avec un flegme indifférent qui lui a fait beaucoup d'honneur parmi ses confrères. Le camerlingue n'a gagné à ceci qu'un délai. On a repris, pour la troisième fois, *Aldrovandi* plus fort que jamais.

Voici bien une autre histoire à laquelle je ne m'attendois guères. *Tencin* est brouillé avec *Aquaviva*; c'est un nouvel artifice du camerlingue dont on n'a pu ou voulu me faire un suffisant détail. Voici tout ce que j'en apprends. *Annibal*, sachant bien qu'il avoit trop d'esprit pour duper *Tencin*, lui a détaché *Passionei*, l'un des partisans de la faction allemande; il l'a trouvé propre à ses vues, jugeant que *Tencin*, qui n'en fait aucun cas, ne se défieroit pas de lui. En effet, j'ai toujours vu à *Tencin* un grand mépris pour *Passionei*, et je m'en étonnois; car je me figure que celui-ci avec son extérieur brusque et rustique en sait bien autant que l'autre. Je ne puis vous dire sur quoi rou-

loit cette intrigue ni les circonstances, je l'ignore. On me marque seulement que *Tencin* a donné dans le piége que lui tendoit *Passionei ;* que l'effet de ceci a été de faire naître une altercation assez vive entre *Aquaviva* et *Tencin ;* que le premier, mal satisfait du ton de l'autre, l'a pris de hauteur, et s'en est séparé avec tous les siens ; de sorte que *Tencin* reste à présent sans crédit dans le conclave. *Aquaviva* demeure chef de la faction entière, et conduit seul tout le parti, *Corsini* n'étant pour ainsi dire qu'un fantôme. Les intérêts d'*Aldrovandi* n'ont rien souffert de cette rupture ; on continue à la pousser avec constance. Les zélés lui sont favorables ; il a jusqu'à trente-une et trente-deux voix : il ne lui en faut que trente-quatre pour avoir le nombre suffisant. Il n'est pas qu'on ne parvienne à lui acquérir ce peu de suffrages qui lui manque jusqu'à présent ; tellement que l'on commence à regarder dans Rome son élection comme certaine.

Annibal néanmoins ne perd point courage ; il continue avec la même opiniâtreté dans le parti de l'opposition. Il s'est abouché avec *Corsini*, lui offrant de choisir le pape parmi les créatures de feu son oncle,

et de nommer au candidat des promotions de Clément XI, autre qu'*Aldrovandi*. Il lui a proposé *Mosca*, sujet qui n'est ni bon ni mauvais; ce que *Corsini* n'a eu garde d'accepter, puisque ce seroit donner au camerlingue tout l'honneur de l'élection. Celui-ci ne laisse pas que de pousser sa pointe autant qu'il peut en faveur de *Mosca*, quoique avec un médiocre succès, même parmi les siens, assez nombreux à la vérité pour traverser une élection, mais trop peu pour la déterminer, outre qu'il n'a pas le même crédit pour l'un que pour l'autre. En général, dans chaque faction, les cardinaux se trouvent toujours plus disposés à l'exclusion qu'à l'élection: le chef, n'ayant pas autant de facilité à les porter à l'un qu'à l'autre, est toujours plus assuré du dernier que du premier.

Fin de l'histoire d'Aldrovandi. Il avoit toujours le plus beau jeu du monde de trente-trois voix au scrutin. On me marque que, lorsque *Passionei*, scrutateur de jour, vint à ouvrir le trente-troisième bulletin en faveur de ce cardinal, il devint pâle comme un linge, dans la crainte de trouver bientôt le trente-quatrième parmi ceux qui restoient

dans le calice. Il en a été quitte pour la peur ; rien de plus à l'accessit. *Aldrovandi* a été tenu ainsi, pendant un temps considérable, tous les jours trente-trois voix sans avancer ni reculer, sans pouvoir acquérir la trente-quatrième qui lui est nécessaire. Chacun est demeuré fidèle dans chaque parti; cependant il y a plus de cinq mois que le conclave dure. *Annibal*, craignant que l'ennui, l'incommodité, les chaleurs, l'infection et autres motifs, ne déterminassent enfin quelqu'un des siens à se déclarer en faveur de son adversaire (et il est surprenant en effet qu'aucun de ceux-ci n'ait voulu se donner à lui-même l'avantage de rendre au prétendant un service de cette importance, si l'on n'avoit l'expérience du peu de souvenir que conservent les papes des intrigues faites en leur faveur durant le conclave); *Annibal*, dis-je, a résolu de faire jouer un dernier ressort, et de se défaire, à tout prix, d'*Aldrovandi*. Il lui a mis aux trousses un certain père *Ranali*, cordelier à la grand'manche, et l'un des grands colliers de l'ordre. Celui-ci est allé rendre visite à la Rote au cardinal *Aldrovandi*, et lui faire compliment sur son exaltation future, qu'on regardoit à Rome

comme certaine. A quoi le cardinal a répondu qu'il étoit vrai que le plus grand nombre lui faisoit l'honneur de songer à lui ; mais qu'il ne voyoit rien de fait en cela, et même peu d'apparence que cette bonne volonté qu'on lui marquoit, dût avoir son effet, puisqu'il n'y avoit aucun progrès depuis long-temps, et que quelques personnes prévenues contre lui le traversoient de toutes leurs forces. Le moine a pris son texte sur ce discours ; il a fait au cardinal un sermon très-religieux et très-pathétique sur l'énorme durée de ce conclave, sur l'abus des intrigues, sur le scandale qu'une telle longueur donnoit à toute la chrétienneté, sur le danger de laisser ainsi si long-temps l'église sans un chef. « Je sens assez la vérité de tout cela, lui » répliqua le cardinal ; mais c'est à votre » ami, M. le camerlingue, qu'il faudroit » faire de si justes représentations, lui qui » n'emploie son crédit et son savoir faire » qu'à ruiner tous ceux que l'on propose. » Ha ! monseigneur, a repris le cordelier, j'ai » pris la liberté de les lui faire plus d'une » fois ; mais que votre éminence se mette à » la place de M. le camerlingue. Vous savez » les anciens démêlés de vos deux maisons.

» La vôtre n'a pas été bien traitée sous le » pontificat de son oncle ; il appréhende le » même sort pour la sienne, quand le pou- » voir suprême sera dans vos mains. D'ail- » leurs, je crois avoir assez démêlé ses véri- » tables sentiments, dans les conversations » que nous avons eues ensemble, pour pou- » voir vous assurer qu'il n'a aucune ini- » mitié personnelle contre vous, et que, » sans cette crainte, il cesseroit bientôt de » vous être contraire ; mais je ne puis vous » dissimuler qu'il croit que vous lui voulez » du mal. Il se trompe assurément, a ré- » pondu le cardinal, charmé de cette ou- » verture ; cette vieille mésintelligence n'a » jamais roulé sur de grands objets, j'en » ai dès long-temps perdu tout souvenir. » D'ailleurs, je ne pense pas que M. le » camerlingue y ait jamais eu lui-même au- » cune part. Il ne doit pas douter que je » l'honore personnellement, et que je ne » fasse de lui tout le cas qu'il mérite. De » plus, je ne suis pas homme à oublier ceux » qui m'auront rendu de bons offices. Mais, » puisque cela est ainsi, a repris le moine, » il me paroît bien plus facile qu'on ne l'au- » roit cru, de vous mettre bien ensemble. J'y

» vois une disposition réciproque de part et » d'autre. Voulez-vous me permettre de lui » faire part de votre façon de penser sur » son compte, et je vous rapporterai sa ré- » ponse ? »

Aldrovandi, qui ne voyoit d'autre obstacle à son élection que celui-ci, et qui, pour toute chose au monde, auroit voulu se tirer cette épine du pied, y a fort volontiers consenti. La-dessus on a changé de propos ; et, après un quart d'heure de conversation indifférente, le moine a pris congé de lui. Puis, tout d'un coup, comme par réflexion, *Ranali* a dit au cardinal en le quittant : « Mais, monseigneur, les paroles d'un pau- » vre moine tel que moi sont une mince » caution entre des personnes de votre im- » portance ; je ne sais si elles trouveront » grand crédit sur l'esprit de M. le camer- » lingue, il faudroit que j'eusse à lui faire » voir des choses plus capables de le convain- » cre. Permettez-moi de vous écrire comme » de mon propre mouvement, et de glisser » dans ma lettre les représentations que j'ai » pris la liberté de vous faire sur le scan- » dale de ce très-long conclave ; ce qui me » donnera lieu d'entrer en matière pour y

» ajouter les mêmes choses qui viennent de » faire le sujet de notre conversation. Par-là » vous aurez occasion dans votre réponse » de me dire tout ce que vous m'avez dit » pour monseigneur le cardinal *Albani*; et, » quand je lui aurai parlé de vos senti- » ments à son égard, s'il lui reste des doutes, » j'aurai en main de quoi les lever ». On est demeuré d'accord de ceci, et cela s'est exécuté. On me marque même que la réponse d'*Aldrovandi* étoit assez forte sur l'article de la reconnoissance. *Annibal*, nanti de cette réponse, est allé trouver les *Zelanti*, en leur disant : « Voyez, voyez votre *Aldrovandi*, » que vous me vantez tous les jours comme » un homme de Dieu, incapable d'employer » l'intrigue pour devenir son vicaire! Le voilà » pourtant qui cherche des souterreins, et » met les promesses en œuvre pour se rac- » commoder avec moi et briguer mes suf- » frages ». Là-dessus *Ruffo*, *Petra* et les autres zélés, à la lecture de la lettre, se sont écriés : « Cela est vrai, cela est horrible; » *Aldrovandi* brigue. Le Saint-Esprit ne » veut plus qu'on nous parle de lui ». Le pauvre diable a vu de jour en jour ses espérances décliner au scrutin. Il a reconnu

qu'il s'étoit cassé le cou lui-même par sa duperie, et il a été le premier à prier ses partisans de ne plus songer à lui. On dit que c'est lui qui leur a proposé de tourner leur bonne volonté vers *Lambertini*, son compatriote et son parent.

Enfin, *Aquaviva* s'est abouché une dernière fois avec le camerlingue ; il lui a représenté que, depuis plus de cinq mois et demi que le conclave duroit, il n'étoit plus possible d'y tenir, et qu'il falloit bien en sortir d'une manière ou d'une autre. *Annibal* a insisté pour *Mosca*, se plaignant de l'opiniâtreté du cardinal neveu, qui refusoit une créature des *Corsini*. « Il est inutile de » parler de *Mosca*, lui a dit le cardinal » d'*Arragon*, nous ne ferons pas un pape » de votre choix ; mais nous le voulons faire » de notre consentement. *Aldrovandi* vous » déplaît, à la bonne heure, n'y songeons » plus. Vous ne voulez point de nos cardi- » naux; nous ne prendrons point les vôtres : » reste donc à choisir parmi les cardinaux » indifférents, qui sont les Bénédictins. » Entre ceux-ci, je ne vois de papable que » *Lambertini* ou *Lercari*, lequel voulez- » vous des deux ? Voulez-vous *Lambertini* ?

» Il est né dans les Etats de l'église, comme » le demandent les Romains ? *Lambertini*, » soit de tout mon cœur, dit le camerlingue, » qui auroit pris un iman pour n'avoir pas » *Aldrovandi*. Eh bien donc ! a répliqué » l'autre, allons de ce pas ; c'est une affaire » conclue ». Les chefs étant ainsi d'accord, on est allé prendre *Lambertini* ; on l'a mené à la chapelle où il a été élu d'une voix par scrutin, le lendemain de la Notre-Dame d'août. Il a pris le nom de Benedetto, en mémoire du pape Benoît XIII, qui lui a donné le chapeau. On me dit qu'il ne se sentoit pas de joie à cet évènement. Depuis long-temps il leur disoit de son ton grivois en badinant : *Se volete un Buon Coglione pigliate mi.*

Prospero Lambertini est né à Bologne, dont il étoit ci-devant archevêque, d'une famille noble, et même, à ce que j'ai ouï dire, assez ancienne ; mais non pas illustre. Son âge est d'environ soixante-quatre à soixante-cinq ans. Il est d'une taille au-dessous de la moyenne, assez gros, d'un tempérament robuste ; le visage rond et plein, l'air jovial, la physionomie d'un bonhomme ; il a le caractère franc, uni et facile, l'esprit gai et plaisant, la conversa-

tion agréable, la langue libre, le propos indécent; les mœurs pures et la conduite très-régulière, semblable à celle du cardinal *Camus*, évêque de Grenoble. Il conduisit son diocèse de Bologne avec beaucoup de charité et d'édification; mais il faudra qu'il se défasse de cette habitude plus grenadière que papale d'assembler ses phrases. Il a commencé sa carrière par le métier d'avocat qu'il a fait assez long-temps, et auquel il se plaît encore. Il a la réputation d'homme savant, sur-tout dans le droit canon et dans les rites ecclésiastiques, sur lesquels il a publié un assez long ouvrage. S'il sera propre au gouvernement d'un Etat, c'est ce que je ne puis vous dire, et ce qu'on ne saura que par l'évènement; jusqu'à présent, il paroît avoir plus d'agrément dans l'esprit que d'étendue dans le génie; plus de goût pour s'amuser d'études littéraires dans son cabinet que pour s'occuper d'affaires publiques; pour faire des contes avec ses amis que pour se casser la tête de longues vues politiques. Ce sera, suivant l'apparence, un Gouvernement tranquille et pacifique. A tout prendre, c'est un fort bon choix. Eh! le moyen d'en douter, puisque je lui avois donné ma voix lors de

l'élection que nous fîmes l'hiver dernier à la porte de Saint-Pancrace. Ils vont me croire sorcier à Bologne, autant au moins profondément versé dans les affaires, pour leur avoir annoncé le choix, lorsque j'y repassai au commencement de la tenue du conclave. Voilà comment le hasard, en dépit de Tacite, fait quelquefois la réputation des plus fameux politiques ; car on aime toujours à chercher aux choses plus de suite qu'il n'y en a. Mais le saint-père lui-même, nous verrons son bon procédé à mon égard, et s'il se souviendra de me témoigner sa reconnoissance pour lui avoir prédit son exaltation. Quand nous nous rencontrâmes à la porte d'Ancône, si le Saint-Esprit m'eût alors inspiré tout à-fait, je n'aurois pas manqué de lui demander son chapeau de cardinal ; il auroit été tout content de me le donner à pareil prix. Quel malheur ! J'ai manqué la plus belle occasion que j'eusse pu jamais trouver de faire une grande fortune dans l'Etat ecclésiastique ; mais je vois bien que le ciel ne m'y destine pas. Je m'en console, pourvu qu'il lui plaise de retourner ses faveurs de votre côté et de faire cheoir sur vous ses bénédictions temporelles. Ainsi soit-il.

LETTRE XII.

A M. DE NEUILLY.

Séjour à Modène.

Je vous ai tenu parole, mon doux objet; et, dès le lendemain de la dernière lettre que vous avez reçue de moi, nous prîmes le parti de laisser en prison messeigneurs les cardinaux, et de partir pour Modène.

Le Gaulois Sainte-Palaye avoit trop d'impatience de se faire exhiber, par Muratori, je ne sais quel recueil de vieux jongleurs provenceaux, pour passer toute cette belle journée à Bologne avec nous; il s'envola à Modène sur les ailes de sa vieille doctrine, et ne trouva non plus de Muratori que de chiens verts. Il se dépiqua sur mademoiselle Grognet, jadis danseuse à l'opéra comique, favorite de mademoiselle Salle, à ce que portoit la chronique, aujourd'hui première sautilleuse du duché de Modène, et fort avant dans les bonnes graces de certaines dames de la ville, parce qu'elle a, comme

vous savez, des talents et des dents; aussi, pour donner plus de vraisemblance, elle va toujours : *vestita da huomo*, *una Sapho*, valant bien un Muratori. Sainte-Palaye se la donna pour sa compagnie tête à tête à souper.

Ils s'en trouvèrent assez bien pour se raccrocher le lendemain matin à déjeûner; et, à peine étoient-ils remis des fatigues de leurs occupations, quand nous les rejoignîmes, Lacurne et moi. Le marquis Bevilaqui étoit allé descendre chez sa sœur; il nous vint retrouver après-dîner. Nous allâmes faire visite au marquis Rangoni, premier ministre, et le prier de nous présenter à madame la duchesse; mais le marquis nous avertit qu'il n'étoit pas jour, et que, dans cette maison, on ne dînoit qu'à sept heures du soir. Madame la duchesse de Modène a trouvé plaisant de jouer au biribi toute la nuit, de souper à six heures du matin et de se coucher à huit; en conséquence, elle se lève à cinq heures du soir, donne la matinée à ses affaires, se met à table à l'heure que je vous ai dit. Le susdit marquis ne trouve pas cela si plaisant qu'elle; il se plaint amèremeut du dérangement que cette petite vie apporte à

la Cour. Pour moi, je crois que le principal dérangement est celui de tenir tête au biribi régulièrement pendant huit heures chaque nuit. Ce métier, où l'on mangeroit fort bien le fonds de la châtellenie de Panurge en un hiver, doit fort altérer les revenus de la principauté. Tant y a qu'elle est toujours fort aimable, la bonne princesse. Nous allâmes le même jour, à l'issue de son dîner, lui faire notre cour, et lui présenter les lettres que le cardinal de Tencin nous avoit remises pour elle. Elle nous reçut avec beaucoup de bonté, nous fit l'honneur de nous inviter à dîner pour le lendemain, et nous donna rendez-vous pour le soir même à un beau bal que donnoit un gentilhomme de la ville. Elle n'a pas changé de figure depuis le voyage qu'elle a fait en dernier lieu en France ; elle est fort grosse, assez haute en couleur, l'air majestueux et bon ; en un mot, elle prend de plus en plus la ressemblance de feu M. le Régent son père. En tout, elle fait toujours une assez belle femme et de bon air. Elle n'est pas mécontente de son sort aujourd'hui ; et au défaut de Paris, où on ne peut pas toujours être, elle paroît s'accommoder de Modène, où elle est en effet fort bien depuis

la mort de son vieux beau-père qui la désoloit. Son mari paroît en user fort bien avec elle ; elle vit avec lui bourgeoisement et d'un air d'amitié et avec bonté. Avant que d'aller chez elle, nous avions été rendre nos respects au duc. Il étoit seul dans son cabinet, et nous restâmes une petite demi-heure à nous entretenir de Paris, de Rome, et autres propos généraux ; il nous recommanda fort de revenir le lendemain de bonne heure voir ses tableaux. Rien ne nous auroit moins ressemblé que d'y manquer. Il a raison de les préconiser ; c'est assurément la plus belle galerie qui soit en Italie, non qu'elle soit la plus nombreuse, mais c'est la mieux tenue, la mieux distribuée et la mieux ornée. Ce n'est point ce fatras de peintures l'une sur l'autre, mélangées sans ordre, sans goût, sans cadre et sans intervalle ; ce qui étourdit la vue sans la satisfaire. Voilà comment ils sont la plupart du temps à Rome chez les Justiniani, Altieri et ailleurs. Ici, tout est de choix ; les tableaux sont en petit nombre dans chaque pièce magnifiquement encadrés, et disposés sans confusion sur un meuble de damas qui les fait bien sortir ; ils sont distribués en gradation, de manière que

vous

vous avancez dans une nouvelle pièce, vous y trouverez de plus beaux ouvrages que dans la précédente. D'abord, c'est de *Jules-César Proccacino*, mais de son meilleur, c'est-à-dire, du fort beau ; puis de l'*Albane*, du *Parmegianino*, du *Véronèse*, du *Titien*, du *Raphaël* de sa première manière ; le *Reddite Caesari*, l'Assomption, de *Louis Carrache* ; le Saint-Roch, d'*Annibal*, tous deux d'une composition grande et noble, et plusieurs autres, dont j'ai très-mal fait de ne pas dresser un catalogue plus exact ; ma paresse est une sotte. Enfin, du *Corrège ;* mais quel Corrège ! deux grands tableaux de la Vierge avec divers Saints, d'un beau style et d'un charmant coloris....Le Saint-George, qui est sorti tout entier de sa toile, et qui sera aussitôt que vous au bout de la chambre.....La petite Magdeleine, grande comme la main, qu'on tient infixée dans le mur, et cachée dans une petite armoire, car elle est fort portative et délicieuse à voler ; c'est un enchantement. Le feu duc la portoit avec lui par-tout où il alloit ; j'en voudrois bien faire autant....La Nuit de Noël ; oh Dieu ! quel tableau ! je ne puis jamais y songer sans exclamation. Pardon, divin

Raphaël, si aucun de vos ouvrages ne m'a causé l'émotion que j'ai eue à la vue de celui-ci. Vous avez votre grace à vous, plus noble, plus décente ; mais celle-ci est plus séduisante. Vous savez combien je vous admire ; laissez-moi aimer l'autre de tout mon cœur. L'action de ce tableau se passe au milieu de la nuit ; comme vous le voyez, la campagne au-dehors de l'étable est éclairée par un peu de lune. Cette foible lumière fait contraste avec celle qui part du corps de l'enfant Jésus, et qui éclaire tous les objets au-dedans de l'étable. L'effet de ce clair obscur est incroyable, pour le merveilleux contraste ci-dessus avec la lumière du dehors, non-seulement par l'artifice qu'a eu le Corrège de réunir la lumière en un point et de ne la faire porter que légèrement sur les superficies éloignées du centre, mais encore par le ton des couleurs qui y sont employées. Ce n'est pas une lumière jaunâtre de lampe, telle qu'on la voit dans les ouvrages du Caravage et de l'école hollandaise ; c'est une lumière de soleil vive et pure, telle qu'on ne trouve rien de pareil nulle part ailleurs. Le Saint-Pierre en prison de Raphaël n'est pas même de cette force.

Une bergère, dont la vue en entrant dans l'étable se porte naturellement sur le corps de l'enfant, clignote les yeux avec une assez laide grimace, comme il arrive quand on a la prunelle frappée des rayons du soleil. Dès qu'on eut découvert le tableau, je ne pus m'empêcher de faire le même mouvement, tant cet état surprend et éblouit. Les herbages, les terreins, enfin tout le détail de l'ouvrage, est d'un coloris, d'un frais, d'un fini, d'une conservation admirables; on diroit qu'il vient d'être fait d'hier seulement. Aussi ai-je ouï dire aux artistes qu'on n'avoit jamais pu deviner quelle mécanique le Corrège avoit employée dans le mélange de ses couleurs. Mais qui pourroit décrire la tendresse, l'agrément, l'affection, la beauté, l'expression du visage, tant de l'enfant que de la mère, qui est presque couchée sur lui pour le caresser? *Je vous salue, Marie, pleine de graces.* Enfin, quoique, à tout mettre dans la balance, il y ait des tableaux plus parfaits que celui-ci, si on me donnoit à choisir parmi tous ceux que j'ai jamais vus, je le prendrois sans hésiter, tant j'y ai mis mon inclination. Le duc de Modène m'a dit qu'il conservoit le marché par écrit qui fut fait

avec le Corrège pour cet ouvrage : (il revient à environ 600 livres de notre monnoie, autant que je puis m'en souvenir) ; et il conservoit cet écrit d'autant plus qu'il serviroit à détruire cette fable ridicule racontée par quelques historiens ; savoir, qu'on lui donna 200 livres en liards pour le prix de son ouvrage, dont il fut si charmé, n'ayant jamais reçu de si grosse somme, qu'il revint courant chez lui avec cette lourde charge ; ce qui lui fit prendre une plurésie dont il mourut.

Nous ne manquâmes pas au rendez-vous du bal ; en y allant, mes porteurs me versèrent sur un gros tas de neige fondue. Je m'en tirai fort adroitement à ce qui me sembla, et tout en entrant dans la salle on me vint prendre pour danser avec la jeune princesse (aujourd'hui mariée en France avec le duc de Penthièvre). Moi danser ! belle proposition ! vous savez comme je m'en acquitte. Je crus cependant qu'il ne seroit ni poli ni respectueux de refuser. Au beau milieu de mon menuet, je m'apperçus que dans ma chûte j'avois rempli de boue mes beaux bas blancs, large comme la main, tout le long de la jambe. Vous ne sauriez croire combien cette vision augmenta les graces de ma danse. Je ne sais si on y prit garde ; mais, dès que

j'en fus quitte, j'allai me camper dans le coin le plus obscur de la salle. Le duc y vint peu après, et, pendant une partie du bal, il eut la bonté de s'entretenir avec moi de musique et de quantité d'autres choses. Il a beaucoup d'esprit et parle fort agréablement. Il me mit très-bien au fait de la chronique scandaleuse de la ville; les femmes qu'il passoit en revue lui servoient volontiers de texte. Il est railleur le bon seigneur. Le lendemain matin se passa à voir la ville; ce fut bientôt fait. Elle est médiocrement grande, peu jolie, et aussi sale que du temps de *Polta*. Le sol où Modène est bâtie, est bas, peu ferme et fangeux; il semble que ce soit une terre de nouvelle création. Vous savez qu'on y trouve à une extrême profondeur des plantes et fragments d'arbres qui doivent être là depuis quelques milliers de siècles. Beau sujet de réflexions physiques; mais ne nous jetons point dans la dissertation, et revenons au Polta et à la *Secchia rapita* (le Sceau enlevé, sujet du poëme épique de Tassoni). On le garde sous la tour de la cathédrale, dans la précieuse boëte; on s'empressoit beaucoup pour nous le mener voir. Je n'en fus pas curieux, et je devinai sans peine un

vieux sceau de bois pourri et vermoulu. Cette tour est haute et a un bel escalier de marbre. La cathédrale ne contient rien de distingué dont je me souvienne. Le seul bâtiment de marque qui soit dans cette ville est le palais : s'il étoit fini, ce seroit un des plus magnifiques édifices de l'Italie. Le quart de l'architecture de la façade extérieure ne me plaît point du tout ; on a commencé d'y construire au milieu je ne sais quel donjon d'une hauteur démesurée, ou tour de Babel à quatre étages, *che sarà un sproposito* pour le reste de la ligne du bâtiment. Ne me fera-t-on jamais des façades comme celle du Louvre, ou comme le portique d'Antonin (*Dogana*) à Rome. L'intérieur du bâtiment est admirable ; la cour est environnée d'un double étage de portiques et de colonnades, dont il n'y a encore que deux côtés, et un demi-portique de construits. Mais je vous prie de fixer votre attention sur un escalier ouvert qui va de fond en comble, et dont les étages sont portés par des files de colonnes accouplées. Dites-moi si ce n'est pas-là le roi des escaliers, et si vous pouvez vous lasser de le considérer.

L'heure de notre dîner faisant une la-

cune dans notre journée, nous la donnâmes à la bibliothèque et à *Muratori*. Nous trouvâmes ce bon vieillard avec ses quatre cheveux blancs et sa tête chauve, travaillant, malgré le froid extrême, sans feu et nu-tête dans cette galerie glaciale, au milieu d'un tas d'antiquités ou plutôt de vieilleries italiennes; car en vérité je ne puis me résoudre à donner le nom d'antiquité à tout ce qui concerne ces vilains siècles d'ignorance. Je n'imagine pas, qu'hormis la théologie polémique, il y ait rien d'aussi rebutant que cette étude. Il est heureux que quelques gens veulent s'y donner : *oportet unum mori pro populo*. Et je loue fort les Ducange et Muratori qui, se devouant comme *Curtius*, se sont précipités dans le gouffre; mais je serois peu curieux de les imiter. Sainte-Palaye au contraire s'extasioit de voir ensemble tant de paperasses du dixième siècle. Nous y fîmes diversion pour un peu d'inscriptions romaines; car notre Muratori est un homme à plusieurs mains. Il nous dit qu'il s'étoit habitué à travailler ainsi tous les jours de sa vie sans se soucier des précautions qu'on prend contre le froid ou le chaud. Il nous fit des plaintes amères de ce que *Tutti gli*

denari si spendevano in soldatesca, che andava Rovinando affato le lettere. Enfin, après deux heures de conversation, où ne fut point oublié le chapitre de notre ami le président Bouhier, dont le nom se trouve toujours naturellement dans la bouche des gens de lettres de tout pays, nous nous séparâmes du bonhomme, fort contents de sa simplicité et de sa vaste doctrine. Chemin faisant, après l'avoir quitté, nous faisions des réflexions sur cette fantaisie du duc de Modène, qui met le plus beau et le plus clair de son revenu à entretenir deux mille hommes qui ne lui servent durant la paix que de recrues pour les autres souverains, auxquels ils ne cessent de déserter, et qui pendant la guerre ne lui sont d'aucun secours pour sa propre défense vis-à-vis des grosses armées qui se chamaillent en Lombardie. Mais que voulez-vous? *tout marquis veut avoir des pages.* Il faut cependant qu'à chaque guerre d'Italie il endure, faute de pouvoir faire mieux, que son état devienne la proie du premier venu. C'est ce que le feu duc éprouva assez durement (1) dans la der-

(1) C'est ce que celui-ci vient encore d'éprouver

nière guerre de la part du maréchal de Villars, qui lui fit dire de lui remettre les clefs de Modène. Le duc ne les refusoit pas; mais il demandoit seulement que, pour l'honneur et parce qu'il est feudataire de l'Empire, on fît approcher du canon ou au moins quelques troupes; ce que le maréchal n'eût jamais la complaisance de faire. Ce fait m'a été rapporté par le gentilhomme même qui alla traiter avec le maréchal de Villars; il étoit encore tout scandalisé de cette dureté. Voilà le grand inconvénient de ce petit état, le seul qui reste de cette espèce en Lombardie. Il a bien perdu de sa valeur, depuis qu'il a pour voisins, non plus ses égaux comme ci-devant, mais des puissances telles que celles des Bourbon ou d'Autriche. Du reste, c'est une très-jolie souveraineté qui vaut deux millions de rentes, et n'est pas sujette à cette infinité de chapitres de dépenses qui accablent les grands royaumes. J'ai fait souvent cette remarque, que les petits princes sont plus riches par proportion que les grands. L'appareil d'une grande

---

plus durement. Son duché est réuni à la république cisalpine.

monarchie, et sur-tout le militaire, épuise ceux-ci ; les autres, quand ils sont sages, n'ont de dépenses à faire qu'en fêtes, en meubles et en bâtiments : aussi se voient-ils en état d'acquérir des mobiliers souvent de plus grande valeur que ceux des rois, comme ont fait les Farnèse et les Médicis. Si le pape tiroit de ses sujets autant qu'un autre souverain, et que ses finances fussent passablement administrées, ce seroit, toute dépense défalquée, le plus riche potentat de l'Europe.

Pendant que nous nous entretenions ainsi, nous faisions des visites chez le marquis Guiccardi et le jeune Rangoni, madame Cesi, et plusieurs autres cavaliers et dames, avec qui nous avions commencé à faire connoissance ; elles ont été assez promptes ici, la noblesse de l'un et de l'autre sexe y étant fort polie et prévenante. Il me paroît qu'elle aime le plaisir, et a grande vocation à s'amuser. Tout le temps que nous sommes restés à Modène s'est passé en fêtes ; à la vérité ce sont les derniers jours du carnaval, peut-être la ville n'a-t-elle pas l'air si vif ni si brillant dans le reste de l'année. Le duc a eu cette année une fort bonne idée ; c'est de mettre le carnaval de Modène sur le

même pied que celui de Venise. On va masqué à la Cour, aux promenades, aux spectacles, aux ridalti, qui sont des galeries près de l'opéra où l'on s'assemble pour jouer. Ces mascarades donnent à une ville un perpétuel air de fêtes. Nous allâmes sur le soir dans nos carrosses faire *il corso*, c'est-à-dire, nous promener au petit pas de nos chevaux tout le long de la grande rue. Ce n'étoit pas la beauté du temps ni celle de la saison qui nous y invitoient ; mais enfin il fallut suivre le torrent, faire comme le reste de la ville et aller badauder à voir les masques, ainsi qu'on a coutume de faire à Paris à la porte Saint-Antoine. Or sus, mes petits amis, je vous conseille de vous plaindre de ce que je vous fais toujours attendre en chaque occasion : vraiment cela vous convient bien à dire, après que j'ai fait attendre la duchesse de Modène pour dîner dans sa capitale ; c'étoit une circonstance qui manquoit à ma gloire, et je ne sais pourquoi j'en fus si honteux au cours. Nous avions donné ordre à notre cocher de se détacher de la file des carrosses, et de suivre celui de la duchesse quand il la verroit retourner au palais. Il prit marte pour renard ; et, voyant toujours

là des gardes, qui étoient ceux du duc, il continua d'aller et venir d'un grand sang-froid, et nous de le laisser faire; de sorte que nous arrivâmes au palais de grand matin à ce que nous nous imaginions, car il n'étoit guères plus de six heures du soir. En entrant dans l'antichambre, on nous dit que son altesse étoit à table; qu'elle nous avoit attendus pendant une demi-heure, avoit envoyé trois fois voir si nous ne venions pas, et enfin avoit conclu que nous l'avions oubliée. Là-dessus nous décidâmes qu'il falloit s'en retourner; je jugeai cependant qu'il étoit convenable, pour ne pas combler notre sottise, de lui faire savoir auparavant que nous étions venus. Elle nous envoya dire aussitôt d'entrer; je poussai Lacurne pour être l'orateur de cette mauvaise cause. Il y brédouilla un bout de méchante harangue, qu'elle interrompit en prenant fort bien la chose, et nous disant qu'elle avoit dîné beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, parce qu'elle vouloit aller immédiatement après à l'opéra, où nous viendrions avec elle. On nous donna des chaises; le potage ne faisoit que d'être servi, et le dîner se passa en conversation fort gaie, presque tout en français. Les deux

princesses ses belles-sœurs y étoient, sept ou huit dames de la Cour et deux ou trois hommes, outre nous quatre, le marquis Bevilaqua faisant le quatrième. Au sortir de table, nous allâmes à l'opéra dans la loge de la duchesse. Cet opéra étoit une chose nouvelle en Italie. Le duc de Modène, jugeant avec raison que la construction de nos poëmes lyriques, mêlés de récits, d'airs, de chœurs, de duo et de ballets, est fort préférable pour la variété du spectacle et de la musique à l'éternelle monotonie des poëmes italiens, qui n'ont que de longues scènes de récitatifs toujours terminées par un air, avoit fait traduire un opéra français intitulé : *le Carnaval et la Folie*. Les paroles sont fort jolies et étoient très-bien traduites ; mais la musique, assez médiocre du S. Pully, n'y répondoit pas : de manière que je ne sais comment cet essai prendra au goût des Italiens. Il falloit mon ami *Pergolèze* ou le *Sassone* pour faire réussir l'affaire. Les ballets étoient fort jolis ; ils étoient de la composition de mademoiselle Gugnet, qui ne s'y démenoit point mal en habits d'homme, haute comme une pinte. A la fin du premier acte, la duchesse me dit : Remarquez, je vous prie, la

danseuse qui va entrer, et vous me direz si, dans toutes vos courses, vous avez jamais vu une aussi belle créature ? Je tirai ma lorgnette, et je reconnus mon admirable Ancilla de Venise. A ma mine, la duchesse me dit en riant qu'elle s'appercevoit que je la connoissois encore mieux qu'elle. La créature tient ici sous ses loix le jeune Rangoni, qu'elle désole par sa bêtise et ses caprices ; car les contes des Fées n'ont jamais rien fait de si beau que cette figure, et les serpents n'ont jamais rien eu de si bête parmi eux. Dès que l'opéra fut fini, j'allai la voir dans sa loge, où nous renouvelâmes connoissance. J'y trouvai Rangoni qui me donna son agrément pour la voir chez elle, où je ne manquai pas de me rendre le lendemain. Cette même nuit, il y eut grand bal et grand biribi ; je ne m'occupai non plus de l'un que de l'autre. Après avoir un peu troté et fait tous mes tours comme Jeannot Loppin, je dormis six contre-danses dans un coin de la salle.

Le mardi-gras, le marquis nous invita à une grande fête qu'il donnoit le soir. Nous nous rendîmes à l'opéra, où tous les jeunes princes étoient ; le duc fit approcher le cadet,

dont la femme est accouchée en France, il y a trois ans, en me disant : Voyez mon petit Parisien, n'est-il pas joli? Il m'en parut fort enchanté, c'est l'effigie de M. le régent. L'aîné des princes a environ seize ans, il ressemble beaucoup à son père par le visage et par la taille; on le dit hautain. Son mariage vient d'être conclu avec la jeune Cibo, fille unique du prince de Massa-Carrara; c'est une petite souveraineté qui sépare les Etats de Lucques de ceux de Modène. C'est delà qu'on tire ce beau marbre de Carrare, le plus beau de nos marbres blancs modernes, qui n'approche pas de celui de Paros dans l'Archipel, qu'employoient toujours les Romains. Ce mariage est une bonne affaire, sur-tout en ce qu'il donne au duc de Modène une petite place sur la Méditerranée.

Après l'opéra, le duc me prit par la main, et me dit : Venez, que je vous fasse voir la salle des Tuileries. Il fit apporter des flambeaux par ses pages, et me conduisit dans une grande salle de spectacle entièrement semblable à celle-ci : le même architecte a construit l'une et l'autre; celle de Modène est l'original. Sur la réputation qu'elle avoit, le roi en voulut avoir une pareille en France,

on ne s'en sert pas trop à Modène, non plus qu'à Paris; on a reconnu que la forme ordinaire de nos théâtres est encore plus commode.

Je vous ai annoncé une fête du duc pour ce soir, elle fut aussi complète qu'élégamment imaginée; il régala la ville et les faubourgs, sans exception. Immédiatement, à l'issue de l'opéra, on servit un souper au parterre, et dans chaque loge pour les spectateurs; un autre au théâtre pour les acteurs; un dans l'orchestre pour les musiciens. Cependant il emmena toute la Cour dans une galerie des Ridalti, où l'on servit quatre tables: sa femme, ses deux sœurs et lui, en tenoient chacun une. Il avoit assorti et nommé toutes les personnes qui devoient être à chacune, et nous avoit distribués tous quatre à une différente. Nous entendîmes dans la foule un maître-d'hôtel qui crioit comme un diable, sa liste à la main, *quatro signori francesi*. Il avoit naturalisé pour cette fois le Bevilaqua. Nous nous hâtâmes afin de ne pas nous trouver dans l'inconvénient de l'avant-veille; je me trouvai à celle du duc, nous n'étions que dix à chaque table. Le souper fut exactement gai, plein de familiarité

liarité et de plaisanterie. Nous tînmes table plus long-temps qu'on ne fit à la salle du théâtre, et, pendant que nous finissions, on haussa le parterre pour faire une salle de bal, que nous trouvâmes à notre retour tout arrangée et éclairée d'une infinité de lustres et de girandoles ; aux deux bouts de la salle du bal, on avoit ménagé deux salons en retranchement pour un pharaon et un lansquenet. Je travaillai à gagner quelques sequins, non sans besoin, car nos finances que nous avions échangées à Rome avec Migieux contre des lettres-de-change sur Milan, visoient totalement à leur fin. La duchesse de son côté s'en donnoit de toute sa force au biribi dans sa loge. C'est le fermier des revenus de l'Etat qui tient le biribi et exerce par des commis porte-sacs, c'est-à-dire qu'il passe la nuit à se faire donner des quittances.

Sur les quatre heures du matin, nous avons pris congé de leurs altesses, comblés de leurs bontés. Je suis venu fermer cette lettre pour vous l'envoyer, et nous allons monter dans nos chaises de poste pour aller mener la même vie à Milan. Cette dernière résolution peut vous paroître déplacée ; votre profonde ré-

gularité à faire le carême ne vous laisse pas trop deviner pourquoi on se met dans la tête de s'en aller, comme des fous, commencer un carnaval le mercredi des cendres.

LETTRE XIII.

AU MÊME.

Route de Modène à Milan.

Sappia dunque V. S. che la quadragesimale est faite en bonne règle pour avoir quarante jours; c'est ainsi que cela se pratiquoit du temps de Saint-Ambroise. Je ne sais quels épilogueurs qui mettent les points sur les *i*, n'allèrent-ils pas s'aviser ensuite que, dans ces quarante jours, il y avoit quatre dimanches où l'on ne jeûnoit point, ce qui rend la figure du carême imparfaite; là-dessus ils nous régalèrent de cette queue additionnelle de quarante jours hors d'œuvre, que nous avons bonnement reçus. Mais leur réthorique ne fit que glisser sur l'esprit des Milanais, qui alléguèrent le rituel et se mocquèrent de l'ordonnance. Il n'y eut priè-

res ni menaces qui pussent sur ce point altérer leur zèle pour les formes de la primitive église. Saint-Charles, de son temps, voulut inutilement renouveler la querelle. Les diocèsains envoyèrent un ambassadeur à Rome, chargé des affaires du carnaval. Cependant, parce qu'on les contrarioit, ils votèrent l'observation ordinaire du vendredi et du samedi de cette semaine, alléguant qu'il étoit inoui que la veille du carême fût un jour maigre; les gens mitiges ont depuis étendu cette pratique au dimanche, par la raison qu'il ne seroit pas convenable de commencer par le jour du repos une si grande pénitence, ou peut-être parce que, comme disoit Sainte-Elisabeth à son mari: *Ahi! Domine, quia est hodie dies Pentecostes et vultis talia facere;* ainsi, à la suite d'un grand bal qui commence le dimanche au soir et dure jusqu'au jour, on va se mettre à table, où l'on reste une grande partie du lundi; car tout cela c'est le souper du dimanche. A la vérité cette dernière circonstance n'est, comme ils en conviennent eux-mêmes, qu'une tolérance: ils ne la regardent pas comme de droit écrit. Sérieusement cette petite pratique ne laisse pas de valoir beaucoup d'argent à la ville de

Milan. Tous les gens des diocèses circonvoisins y accourent en foule selon la maxime : *Odia restinguenda.*

Avant que de partir, nous dîmes adieu fort tendrement, et avec grand regret, à notre ami le marquis Bevilaqua ; j'ai eu le plus grand tort de vous en mal parler en partant de Rome. Je m'étois butté contre lui à lui voir faire métier d'être strictement sur les épaules de madame Bentivoglio, sans jamais dire un mot ; car le rôle de Sigisbée est intolérable aux yeux des spectateurs. J'avois tort, ce n'étoit de sa part que mauvaise habitude nationale ; c'est un garçon charmant, plein de sens, d'esprit et de douceur ; en un mot, de la plus agréable société du monde. Il s'en retourne de son côté à Ferrare sa patrie.

Reggio. Nous ne fîmes que traverser Reggio sans nous arrêter, tant nous avions hâte d'arriver en diligence pour le carnaval de Milan. La ville me parut aussi grande que Modène, mieux percée et mieux bâtie. On y tient tous les ans une foire fameuse, pendant laquelle la Cour de Modène vient à Reggio se divertir. Il y a toujours en ce temps, à ce qu'on m'a dit, un fort bon opéra ; voilà ce

qui m'en plairoit le plus. La route delà jusqu'à Parme est presque toute de prairies arrosées par une petite rivière qu'il faut traverser. La ville de Parme est médiocrement belle, parfaitement bien située dans une riche plaine, et n'est pas moins bien que Modène en peintures du *Corrège*. C'est ici que sont ces deux dômes fameux, qui firent faire tant d'exclamations aux *Carrache*, sur ce qu'ils avoient trouvé des choses plus belles encore que la Sainte-Cécile de Raphaël : oui, plus belles sans contredit, et même de beaucoup, car il y a tant d'ouvrages de Raphaël au dessus de Sainte Cécile ! Mais les Carrache n'avoient encore vu de lui que ceci. Vous vous imaginez sans peine que nous courûmes à ces dômes comme au feu ; mais je n'eus pas de celui de la cathédrale une satisfaction égale à ce que je m'attendois. On n'a pas eu assez de soin d'entretenir les couverts, de sorte que l'humidité l'a fort gâté. Outre cela, il y a une grande faute de composition de l'avoir peint en petits compartiments et en figures, qui se discernent mal à une si grande élévation. Les quatre statues qui paroissent servir d'appui aux quatre angles de la voûte m'ont paru de

meilleur goût que le reste, et dans une proportion convenable. L'autre dôme, c'est celui de Saint-Jean, effaça tout le mal-talent que pouvoit m'avoir donné le précédent. Il n'est composé que de douze figures prodigieuses, dessinées d'une hardiesse inouie, et qui plafonnent d'une manière si vraie, si perspective, qu'assurément il ne s'est jamais rien fait d'égal en ce genre.

Remarquez que, parmi ces figures gigantesques, il y en a qui n'ont pas deux pieds effectifs de hauteur; cela est vu de fond en en comble depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, et pour le coup, je vous jure bien qu'elles sont en l'air. Les Carrache ont imité en beaucoup d'endroits cette belle manière dont le Corrège est l'inventeur. Auparavant lui, on appliquoit les tableaux sur les plafonds comme des tapisseries. Vous vous souvenez de ce que je vous ai rapporté à ce sujet, en vous parlant du plafond de Psyché à la Longara à Rome; mais, *non omnia possumus omnes*. En vérité, quand on fait un catalogue des peintres, il n'y faut jamais mettre ces deux-ci; ils sont trop hors du pair pour entrer dans une ancienne classe. Ce sont deux anges qui sont descendus du

ciel et y sont remontés ; et même je vois que leurs imitateurs ont moins réussi à approcher du Corrège que de Raphaël. Le premier a de plus sur l'autre de n'avoir jamais eu aucun parfait modèle à imiter, de n'avoir pas été à portée de se former sur le grand goût de l'antique, pour n'être jamais sorti de son pays ; en un mot, de tout devoir à sa propre invention et à la beauté ravissante de son génie. Ce n'est pas cependant qu'il ait eu un meilleur maître que n'a eu Raphaël : Montegna est fort au-dessus du Pérugien ; mais il y a si loin des maîtres aux élèves qu'il ne faut les comparer ici pour rien. Je dis tout cela, non pour égaler le Corrège à Raphaël, mais pour que vous lui donniez une place distinguée après lui. Mettez ensuite qui vous voudrez au premier rang de la première classe. Nos historiens français vous ont proposé Rubens et le Poussin ; quant à moi, si j'en crois mon esprit, ce sera Louis Carrache ; si je laisse faire mon cœur, ce sera le Guide. Je ne m'amuserai pas à voir autre chose au palais de la ville de Parme que le fameux théâtre construit à-peu-près à l'antique ; il vaut une belle et bonne description. Sa forme en est

circulaire dans une des moitiés, c'est celle destinée aux spectateurs ; et quarrée dans l'autre moitié, qui contient le théâtre proprement dit. On entre par une porte peu élevée, placée en face du théâtre, dans un parterre demi-ovale, dont le sol est pavé de pierres de taille, et creusé en bateau d'environ trois pieds pour y mettre l'eau à cette hauteur quand on le veut : ordinairement et aujourd'hui le sol est chargé de terre et nivelé. Autour de ce parterre règne un fer à cheval passablement élevé, bordé d'une balustrade qui soutient vingt-quatre statues de petits génies. Sur ce fer à cheval, s'élève un amphithéâtre de gradins hauts d'une quarantaine de pieds, et interrompus de temps en temps par de petits escaliers fort étroits servant à parvenir aux différents gradins. C'est sur ces gradins que se placent les dames d'une manière assez incommode à la vérité, car elles n'ont rien pour s'appuyer devant ; mais qui pare infiniment les spectacles, en laissant voir en entier, et par étage, toutes les dames et toute leur parure. L'amphithéâtre de gradins est couronné par un rang d'arcades, aussi en demi-ovale ; chacune des arcades par deux accouplées forme

en loge une corniche continue, au-dessus de ce rang un second étage soutient de pareilles loges et arcades, et ce second rang a pour comble une balustrade surmontée de statues; c'est à ce troisième étage qu'est le paradis. Voilà pour les spectateurs, il y a de quoi en placer quinze mille. L'orchestre se place dans deux tribunes qui sont au-devant du théâtre et par côté. Le théâtre a bien dix vingt pieds de profondeur et une largeur proportionnelle; les ailes sont ornées de colonnes et de quatorze statues, dont les deux premières sont équestres représentant Alexandre et Ranuse Farnèse. Cet édifice ne paroît pas fort vaste, eu égard à tout ce qu'il contient; en effet, les proportions y sont bien observées et le terrein ménagé. On entend très-distinctement de la porte d'entrée tout ce qui se dit à voix ordinaire au fond du théâtre; j'en ai fait l'épreuve. Au surplus, on ne faisoit usage de ce théâtre que pour des fêtes ou occasions solemnelles; à l'ordinaire, on se servoit d'un théâtre fait comme ils le sont tous dans le pays.

Notre séjour à Parme ne fut pas d'une journée entière.

Delà nous nous rendîmes à Plaisance, où Plaisance.

je fis peu de séjour. La ville est grande et n'a pas mauvais air. Les rues que je vis sont larges, passablement bâties, et ne me parurent pas trop fréquentées. La principale est longue et tirée à droite ligne ; c'est celle où l'on fait le cours, c'est-à-dire, où l'on va étouffer en carrosse à l'heure de la promenade, selon l'usage assez plat de quantité de villes d'Italie. Le vaisseau de la cathédrale est vieux ; son plus grand mérite pour moi est d'avoir des fresques du *Guerchin*, de *Lanfranc* et même des *Carrache*. La place devant l'hôtel-de-ville est ornée de deux statues de bronze de Ranuse Farnèse et de son père. La noblesse plaisantine a sa conversation publique *al cossino*, comme à Bologne, et loue ses équipages aux étrangers, comme à Sienne ; je crois que sur cette nippe-là elle trouve peu d'argent. Nous ne fîmes usage ni de carrosse ni de conversation ; après peu d'heures de séjour nous prîmes le chemin de Milan. Tout au sortir de Plaisance, on passe le Pô fort commodément sur de petits ponts volants, qui aboutissent de côté et d'autre du rivage à des estrades par le moyen desquelles on place les voitures sur le pont. Ce pont a des an-

neaux dans lesquels passe une corde fortement tendue : on le fait couler tout le long, et vous voilà de l'autre côté. Ce sont toujours de même des plaines, des chaussées et des navilles jusqu'à Milan, où nous nous retrouvâmes la seconde fois avec beaucoup moins d'argent que la première fois; et, pour vous dire les choses tout nettement, avec si peu qu'à grand'peine eûmes-nous de quoi payer la dernière poste. Ainsi la première visite qu'il fallut faire fut celle du banquier. Je fus député de la société pour lui rendre ce devoir, et très-mal reçu d'icelle à mon retour, lorsque j'annonçai que Jéroboam Rousselet avec un cœur d'airain refusoit un billet endossé de ma main. Il me dit pour ses raisons que l'écriture de M. de Migieux valoit son pesant d'or, et qu'il en faisoit si grand cas, qu'il vouloit selon l'usage, avant de payer, avoir de lui une lettre d'avis. Or, jugez où cela nous rejette. Je parie que Migieux est allé courir à Naples; mais je ne veux pas parier qu'il oubliera d'écrire, car je suis trop certain de gagner. J'employai pour fléchir ce malheureux banquier une rhétorique qui auroit amoli le cœur d'un cannibal. Je crois même que je

lui citai plusieurs passages latins ; mais bon ! doctrine perdue ; vous savez que, si l'Empire romain avoit eu des banquiers plus durs que les rochers et plus juifs que le diable, il n'auroit pas été si ferme et si durable.

Heureusement, qu'à l'exemple de ce que le fidèle Bérinon avoit fait pour le comte de Grammont, je m'étois gardé une poire pour la soif, savoir : certaines vieilles pièces d'or du temps de Louis XIV, que j'exhibai à mes compatriotes pour calmer leur douleur. Voilà sur quoi nous fondons notre séjour ici et notre route jusqu'à Turin, où nous avons de nouvelles lettres-de-change ; en tous cas, nous avons ici de vieux amis, comme le comte Simonetta, qui apparemment ne nous laisseront pas dans le besoin. Vous voyez comment je vous entretiens de toutes nos petites disgraces ; c'est que l'on charme ses ennuis en les racontant.

J'ai voulu ici, comme à Bologne, aller repasser sur mes vieilles admirations ; mais ma foi ! Rome a tant d'autres belles choses que j'ai vues depuis, qu'elles m'ont tout gâté Milan ; à mesure qu'on se forme le goût, on devient plus difficile. Je voudrois bien re-

tenir tous les superlatifs qui sont dans les premières lettres que je vous écrivois; bien des choses, dont je vous ai parlé avec des expressions tout-à-fait magnifiques, étoient alors en effet telles à mes yeux qui n'avoient rien vu de mieux, et sont devenues médiocres par relation avec d'autres meilleures.

Les bals sont magnifiques ici, tant par l'ornement des salles et les illuminations, que par le grand nombre des dames parées et masquées. Ne croyez pas cependant que ce soit un coup-d'œil aussi surprenant ni aussi superbe que celui du bal de l'opéra à Paris; mais il est moins mélangé de mascarades communes. Le jeune de Senneterre, fils de l'ambassadeur, ne laisse pas de s'en mêler, malgré la foule et deux yeux qui lui manquent. Il prend pour conducteur le premier qu'il trouve sous sa main et va partout causant avec l'un ou avec l'autre, et se faisant raconter tout ce qui se passe. Je lui sais bon gré de prendre son mal en patience et de n'avoir pas renoncé aux spectacles, lors même qu'il ne peut plus être spectateur.

A quoi tient-il que nous ne partions?

Voilà ce carnaval postiche passé, et même quelques jours au-delà; mais vîte qu'on ouvre les portes à deux battants. Ma foi! Migieux m'a trompé, la lettre d'avis est enfin arrivée, et voilà monsieur le banquier qui, avec de grandes révérences, nous apporte notre argent. Hom! que je le trouve bien plus bel homme cette fois-ci que l'autre! Or ça, bonsoir pour aujourd'hui.

Je m'en vais à Turin, où je vous donne rendez-vous; c'est delà, selon l'apparence que je vous écrirai pour la dernière fois avant mon retour.

LETTRE XIV ET DERNIÈRE.

AU MÊME.

Séjour à Turin.

Enfin, nous voilà à Turin avec deux cents lieues d'avance. Ainsi, mon cher objet, il ne reste plus pour vous rejoindre que le mont Cenis, qui, comme vous savez, est un peu ridicule; car je compte le reste pour rien. Celui-ci ne sera pas trop plaisant; on

nous a donné avis qu'il étoit gelé à fond : ce qui m'a paru peu difficile à croire, en voyant le froid qu'il fait en Lombardie à la fin de mars. Si par hasard vous avez des amis qui se figurent qu'il ne se fait point d'hiver en Italie, avertissez-les bien de ma part que c'est une erreur populaire que Brow n'auroit pas dû omettre dans sa réfutation.

Turin me paroît la plus jolie ville de l'Italie, et, à ce que je crois, de l'Europe, par l'alignement de ses rues, la régularité de ses bâtiments et la beauté de ses places, dont la plus neuve est entourée de portiques. Il est vrai que l'on n'y trouve plus, ou du moins rarement, ce grand goût d'architecture qui règne dans quelques endroits des autres villes ; mais aussi on n'y a pas le désagrément d'y voir des chaumières à côté des palais. Ici, rien n'est fort beau, mais tout y est égal ; rien n'est médiocre, ce qui forme un total, petit à la vérité (car la ville est petite), mais charmant. Le palais du roi est assez beau ; les appartements sont vastes. Je ne les ai vus qu'en courant, non plus que les tableaux : il y en a de bons et en bon nombre ; mais que Quintin ne m'en

demande point de catalogue ! Je n'ai eu garde de m'amuser la plume à la main à détailler ces peintures glaciales : les galeries ne sont pas tenables par le temps qu'il fait ; on ne peut habiter que sous les cheminées. Dans l'appartement de la reine, il y a un cabinet de vernis de la Chine sur un fond noir ; cela est magnifique, mais triste. Le palais, qu'on appelle le *Palais Madame*, a une façade superbe, et bien au-dessus de celle du grand palais. La balustrade, qui termine le second ordre d'architecture, supporte des statues de pierre d'une grande légèreté : on peut dire que cette façade est le principal ornement de la ville. Au-dedans, on trouve un des plus beaux escaliers qu'il y ait au monde, à deux rampes, et orné d'une belle architecture. La voûte qui le soutient est légère et bien tournée ; et celle qui le termine, toute garnie de roses, de pierres variées et de différentes manières : ne cherchez rien de plus ici. Au bout de cela, il n'y a point d'appartements ; c'est un escalier sans palais. Le petit logement qu'il contient est occupé par le jeune duc de Savoie, à qui nous fûmes présentés par M. de ***, son gouverneur.

La

La Cour est en deuil (1) à cause de la mort de M. le Duc, beau-frère de la feue reine. Je ne vous dis rien de la reine d'aujourd'hui, vous la connoissez ; sa lèvre d'Autriche marque de plus en plus, et elle est encore plus couperosée que nous ne l'avons vue à Dijon : à cela près sa figure n'est pas déplaisante, elle a sur-tout l'air noble et majestueux. Elle tient tous les soirs un cercle aussi triste qu'il soit possible d'imaginer. Elle est assise dans son fauteuil au milieu de son cabinet, toutes les dames sont rangées autour d'elle à une certaine distance, debout sur leurs pieds comme des pirouettes, car elles ne s'asseoient jamais que pour jouer. La reine de temps en temps adresse quelques mots à quelques-unes d'entre elles qui répondent succinctement sans s'approcher ni bouger ; delà on va au *salut* ou au *stabat*. Voilà la récréation actuelle de la cour de Turin ; on n'y joue pas à cause du deuil et plus encore à cause du carême. Quand on joue, c'est un triste quadrille en quatre

(1) Le deuil de cette Cour est plus sérieux aujourd'hui, que la république française a municipalisé cette capitale et tout le Piémont.

femmes, les hommes ne jouant jamais avec la reine. Je me figure qu'une étiquette si divertissante ne fait pas moins bailler le souverain que les courtisans.

La ville est plus amusante que la Cour ; il y a beaucoup de dames aimables et des maisons où les assemblées sont brillantes et nombreuses ; on y joue au pharaon d'une manière fort singulière. Le banquier est un colporteur du haut étage, comme vous diriez quelques commis des seigneurs Bazire ou la Frenaye ; il met en banque sa boëte garnie de breloques quelconques, chiffons et bijoux d'or du plus mauvais aloi qu'il peut, chacun desquels porte son prix numéroté, qui ne manque jamais d'être au moins au double de la vraie valeur. Les pontes qui gagnent se paient en bijoux à leur choix ; quand ils perdent, ils paient en argent. Je vous laisse le maître de décider si cette mécanique a été inventée pour rétablir l'égalité dans ce jeu si désavantageux. Il y a encore dans la manière de jouer un point différent de la nôtre ; nous payons la moitié de la couche sur le double, ici le banquier la tire toute. En revanche, quand votre carte perd *sonica*, vous ne payez que

le tiers de la couche. Il faut bien s'observer dans ces sortes d'assemblées et par-tout ailleurs, en parlant des gens du pays. Je ne sais où les maris piémontais ont pris cette dangereuse coutume de faire porter à leurs femmes un nom différent du leur. La femme de M. le comte A... est madame la marquise B..., cela pourroit rendre sujets, les gens qui ne seroient pas prévenus, à de fâcheuses équivoques. Le français et l'italien sont presque également en usage ici. Ni l'un ni l'autre ne sont néanmoins la langue propre et vulgaire du pays; c'est le piémontais, espèce de dialecte de l'italien tout-à-fait abâtardi, auquel je n'entendois goutte. C'est un pauvre langage, de l'aveu même de ceux qui le parlent. Nous n'avons pas eu de peine à nous faufiler ici dans le monde assez promptement, étant munis de quantité de lettres de recommandation pour le marquis de la Roque, le frère du commandeur de Solare, et beaucoup d'autres. D'ailleurs je me trouve en pays de connoissance, ayant ici plusieurs parens (M. de Bellegarde qui a été ambassadeur en France, et le marquis Desmarches). A propos, ne vous remettez-vous pas d'avoir vu à Dijon ce grand comte

de la Roque, le terrible argus de la reine ? Vous souvient-il que nous le prenions pour un ogre qui mangeoit les petits enfants tout crus ? Point du tout, c'est un homme charmant et d'une politesse achevée. Il nous a reçus le plus agréablement du monde, nous festine sans cesse, et par-dessus tout cela nous régale de la voix d'Ezéchiel, un des châtrés d'Italie. Il falloit qu'il eût son ordre d'être ainsi rebarbaratif. J'allai un matin à la chapelle, dans l'intention d'entendre Somis, mais il ne joue pas tous les jours, et son tour ne devoit revenir que dans quelque temps ; de sorte qu'il me fallut user de cajoleries, tant envers le maître de la chapelle qu'envers lui, pour l'avoir incessamment. Je dis à l'un que sa musique étoit la meilleure de l'Europe ; à l'autre, qu'il en faisoit le principal ornement, et qu'il seroit dur pour moi, après avoir entendu les plus fameux violons de l'Italie, de partir sans entendre le maître de tous. Avec cette rhétorique j'eus mon Sommis pour le lendemain. Il joua un concerto *à porta* pour moi, et fit une sotise ; je serois parti persuadé qu'il étoit de la première force, au lieu que, quoique bon violon, je le trouvai inférieur aux Tartini,

Veracini, Parqualini, San-Martini, et quelques autres encore. Oh! que je le croquerois bien pour avoir sa sœur, la charmante, la céleste Vanloo de Paris, dont aucune voix que j'aie entendue en Italie ne m'a fait perdre l'idée! Il y en a beaucoup de plus grandes et de plus sonores, mais on ne trouvera nulle part plus de graces ni plus de goût, ni personne qui mette autant qu'elle de vie et de joie dans son chant.

Le roi étoit à la chapelle, sa figure est désavantageuse; il est de petite taille et de mauvaise mine, mais il est laborieux, intelligent, grand politique, brave et habile dans l'art militaire. J'ai ouï en France quelques personnes faire honneur au maréchal de Broglie du gain de la bataille de Gnastalle; au contraire, le marquis des Marches qui y étoit, et qui ne quitta pas le roi de Sardaigne, m'a assuré que c'étoit à son maître seul qu'on en étoit redevable. En conséquence, il m'a dit n'avoir de sa vie rien vu de si grand que le fut le maréchal de Broglie le jour de sa funeste aventure de la surprise de la Secchia, quand il parut au conspect du roi et de toute l'armée, sans culotte, venant de perdre tout ce qu'il avoit au monde de

plus cher, sa réputation, son bien et sa famille; en un mot, dans des circonstances où tout autre que lui auroit tombé dans le découragement et auroit fini par perdre la tête; tout étoit dans un désordre et une confusion facile à imaginer, au milieu desquels le roi d'un côté, et le maréchal de Coigny de l'autre, donnoient des ordres qui alloient achever de tout gâter. Le seul M. de Broglie, d'un sang-froid admirable, vit d'un coup-d'œil ce que leurs dispositions avoient de défectueux, et le leur fit voir en quatre mots, les rectifia, y ajouta ce qu'il falloit, et sauva l'armée. Il n'y a jamais eu, me disoit-il, de plus grand homme qu'il le fut en ce moment. Le marquis Donnea, premier ministre, possède lui seul et en entier la confiance du roi. Il passe pour très-capable, et l'on dit que c'est bien lui qui contribue le plus au grand rôle que son maître joue dans l'Europe, et qu'il y jouera encore long-temps selon les apparences (1). Aussi de toutes les puissances d'Italie, les Italiens ne craignent que lui; il

(1) Cette prophétie est sur le point d'avoir une issue tout-à-fait contraire. La Cour de Turin, si elle continue encore de subsister, ne jouera plus qu'un rôle passif.

est à leur gorge, à ce qu'ils disent, et les suffoquera tôt ou tard ; il n'est pas assez fort à la vérité pour envahir beaucoup à-la-fois, mais il s'étend peu-à-peu. Le roi Victor, son père, disoit que l'Italie étoit comme un artichaut qu'il falloit manger feuille à feuille. Son fils suivra tant qu'il pourra cette maxime, et s'alliera successivement et sans égard pour le passé avec tous les grands princes qui lui feront sa condition meilleure, toujours par préférence avec la maison d'Autriche plutôt qu'avec les Espagnols, ni avec nous, quoiqu'il ne puisse s'agrandir qu'aux dépens de cette maison ; car le duché de Milan est le véritable objet de sa concupiscence. Mais, dans les temps difficiles, il accrochera quelque chose d'elle, et avec sa patience, il aura tout ; au lieu que, s'il laissoit établir en Lombardie quelque prince de la branche d'Espagne, comme dom Carlos ou un de ses frères, ce seroit une puissance au moins égale à la sienne, qu'il trouveroit immédiatement sur la place même, et qui lui serviroit à jamais de pierre d'achoppement. Ce n'est pas que, s'il vient jamais à bout d'avoir Milan, il ne trouve de terribles difficultés à s'y maintenir, les Milanais ayant les Piémontais en exécra-

tion, et dans tout le reste de l'Italie ils ne sont guères moins odieux. Le roi a fait, il y a quelque temps, une action peu généreuse; vous savez les discussions considérables qu'il a avec le pape, et qui sont actuellement en voie de se terminer par le moyen du cardinal Alexandre Albani. Giannone, qui a écrit l'histoire du royaume de Naples d'une manière qui a furieusement mis aux champs contre lui la Cour de Rome, étoit venu chercher un asyle en Piémont, et le roi l'a fait ensevelir dans une prison obscure, pour faire sa cour aux papaux, et avoir quelque peu de meilleur marché de son affaire. Le Gouvernement piémontais vise assez au despotisme; les Savoyards sur-tout y sont cruellent foulés.

Tandis que nous sommes sur le chapitre du politique et du militaire, voulez-vous, mon cher objet, que je vous fasse voir la citadelle de Turin? C'est une place régulièrement fortifiée par cinq bastions; les ouvrages sont, dit-on, minés et contre-minés. La plupart, aussi bien que les souterreins, ont été faits par le duc Philibert de Savoie. Il y a au milieu de la place un puits admirable, qui tombe aujourd'hui en ruine; il a un

double escalier, dont les deux rampes circulent l'une sur l'autre, de telle sorte qu'un cheval qui y descend en tournant, remonte, après avoir bu, par une autre rampe, et ne rencontre point les chevaux qui descendent par la première. Une voûte qui couvroit ce puits, et qu'on a laissé détruire, a entraîné la destruction de l'escalier. Je voulois aller voir le château du Valentier, qui vient de ma famille; ce fut le bisaïeul de mon grand-père qui, en quittant le domicile de Turin, le vendit au prince Emmanuel Philibert, lequel en fit une maison de plaisance. Mais la neige perpétuelle qui tombe sans cesse, m'en a empêché jusqu'à présent. On a ici une manière très-commode de déblayer la neige des rues en très-peu de temps: Il y a dans le quartier le plus haut de la ville, laquelle est à-peu-près platte, un ruisseau qui donne de l'eau, dont on amasse un lac qu'on grossit en jetant la neige dedans. Quand il est assez gros, on le distribue par toute la ville, selon les différentes pentes, tout le long des rues. La populace portoit la neige dedans, dont la fonte alloit toujours s'augmentant. Ce torrent se va jeter dans le Pô; et en deux heures, il eut nettoyé les rues.

Un des principaux morceaux que l'on vante à Turin est la chapelle du Saint-Suaire; elle est élevée de quarante degrés au-dessus et derrière le chœur de l'église métropolitaine de Saint-Jean : l'architecture intérieure est du père *Garini*, théatin, qui l'a exécutée tout entière en marbre noir; mais qui n'est pas d'un beau noir. Six grandes arcades, disposées en rond, s'élèvent depuis le bas jusqu'à un cordon surmonté d'une corniche régnante tout autour, partagée par trois tribunes pratiquées dans l'épaisseur de la voûte et garnies de balustrades dorées; le reste de la voûte est divisé en espèce de fenêtres cintrées, dont les arcs portent les uns sur les autres : les cintres s'élèvent ainsi jusqu'au sommet du dôme. Cette manière tient un peu du gothique, et le total de la chapelle, quoique noble, est triste et d'un goût qui ne me plaît nullement. J'aime beaucoup mieux vous parler du théâtre neuf que le roi vient de faire construire; c'est des plus magnifiques et des mieux entendus qu'il y ait en Italie. On n'en a pas encore fait usage; il ne commencera à servir que l'hiver prochain. L'opéra de Turin a très-bonne réputation; on dit qu'il est toujours fort bien com-

posé ; je souhaite aussi qu'il soit moins tumultueux que ceux des autres villes. La bibliothèque n'est pas extrêmement nombreuse; mais elle paroît bien composée. Il y a assez de manuscrits, entre autres un très-beau Lactance, qu'on prétend être l'original sur lequel il a été imprimé ; j'en pris, selon ma coutume, quelques-uns de Salluste. On y conserve entre autres choses trente volumes *in-fol.* des ouvrages de Pyrrhus Ligorius, patrice napolitain, tous écrits de sa main, avec une quantité d'excellents dessins de toute espèce, aussi de sa main. Cet ouvrage roule presque tout sur les médailles, les antiquités et la géographie ; c'est un travail immense ; mais la principale pièce qui se voit dans cet endroit est la fameuse table isiaque, qui est de basalte, marbre d'Ethiopie très-ferrugineux, ou d'une composition métallique quelconque. Je n'ai pas bien pu démêler cela ; c'est un des plus fameux morceaux qui nous restent de la haute antiquité égyptienne : elle est chargée d'hiéroglyphes, de figures égyptiennes relatives peut-être au culte d'Isis, peut-être à une autre chose ; car que sait-on ? Ces figures étoient la plupart en argent incrusté dans

la pierre. Il en manque aujourd'hui une grande partie. J'ai su toute l'histoire de ce monument ; mais je l'ai oubliée, et ceux qui la montrent n'en savent pas un mot : tout ce dont je me souviens, c'est qu'elle étoit jadis à Mantoue, et que, dans une prise de cette ville, elle fut pillée par les soldats, à cause de l'incrustation qui étoit dessus, dont ils arrachèrent une partie. Elle a été perdue pendant long-temps ; et je ne sais plus comment elle est revenue au roi de Sardaigne. Pignonius en a donné le dessin avec une longue et savante explication ; c'est un livre, dont je vous conseille l'emplète, si vous ne l'avez pas. Avouez, monsieur le doux objet, qu'il faut que j'aie de la bonté de reste pour vous écrire de ces longues patentes, tandis que vous me faites inutilement soupirer après vos lettres depuis un siècle. Savez-vous bien que, dans la place que j'ai l'honneur d'occuper à la Tournelle, j'en ai vu mettre à la question, qui ne vous valoient pas ? Je crois que vous vous tenez bien atteint et convaincu d'être un fainéant en premier ordre ; et vous savez si je suis disposé à l'indulgence, quand il s'agit du septième péché mortel. Cependant je veux

bien encore préférer miséricorde à justice ; mais, croyez-moi, le plus sûr pour vous est de vous mettre incessamment en état par une bonne longue réponse à Genève, où je vais actuellement voir s'il n'y auroit moyen de rendre les derniers devoirs à mon cher oncle, qui a manqué la plus belle occasion du monde d'entrer en paradis à la suite du saint-père. N'oubliez pas non plus, pour plus grande précaution de vous faire promptement expédier des lettres de grace par votre secrétaire Magnien, que j'aurai la bonté d'entériner à mon retour. Je ne vous fais pas le détail de tout ce que vous direz de ma part à nos amis et amies, vous savez cela sur le bout du doigt ; mais il faut un chapitre particulier de ces jolies choses que vous savez si bien dire à nos charmantes petites dames, Bourbonne, Montot et Fontelle. *Oh ! che gusto* de les revoir après un an d'absence, et de parler du Capitole avec ce qu'on aime !

Adieu, mon roi ; mes respects très-humbles à madame votre mère et à madame de Neuilly, que je crois trouver grosse d'un garçon. Prenez vos mesures, si cela n'est pas fait actuellement ; et figurez-vous bien

que, de nécessité nécessitante, il faut que, dans le courant de l'année, elle nous fasse un petit doux objet. Vous le voyez, vous avez beau ne rien valoir, j'ai beau en être convaincu, il y a toujours pour vous un tendre maudit, qui me prend à la gorge et dont je ne puis me défaire.

FIN.

TABLE
DES LETTRES
Contenues dans ce troisième Volume.

LETTRE Iere. A M. de Quintin.
Suite du mémoire sur Rome, page 1
LETTRE II.
Sur les Spectacles, 48
LETTRE III. A madame Courtois.
Femmes. Assemblées. Conversation, 59
LETTRE IV. A M. de Quintin.
Suite du mémoire sur Rome, 93
LETTRE V. A M. de Neuilly.
Poëtes épiques. Antiquaires. Bibliothèque vaticane. Père Fouquet, missionnaire à la Chine, 128
LETTRE VI. A M. de Quintin.
Suite du mémoire sur Rome. Fabriques de mosaïques. Nouvelle invention pour remettre les peintures sur des toiles neuves, 146

LETTRE VII. A M. de Neuilly.

Gouvernement de Bourgogne donné à l'ambassadeur. Maladie du pape. Courses de chevaux. Frescati. Albano. Tivoli, p. 165

LETTRE VIII. A M. de Quintin.

Suite du mémoire sur Rome, 198

LETTRE IX. A M. Maltête.

Spectacles et Musique, 220

LETTRE X. A M. l'abbé Cortois.

Mort de Clément XII. Obsèques. Conclave. Election de Benoît XIV, 285

LETTRE XI. Au même.

Suite du même sujet, 329

LETTRE XII. A M. de Neuilly.

Séjour à Modène, 349

LETTRE XIII. Au même.

Route de Modène à Milan, 370

LETTRE XIV et dernière. Au même.

Séjour à Turin, 382

Fin de la Table du troisième et dernier Volume.

De l'Imprimerie de LANGLOIS, rue de Thionville, n°. 1840, an VII.

1/3

